

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

LA MORALE
DE
FÉLIX LE DANTEC
(1869-1917)

Thèse secondaire
POUR L'OBTENTION DU GRADE DE DOCTORAT D'ÉTAT
(MENTION PHILOSOPHIE)

Présentée devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

GEORGES BONNET

Licencié en Philosophie
Diplômé d'Études supérieures

POITIERS

IMPRIMERIE « L'UNION »

2, Rue Thibaudeau, 2

—
1930

LA MORALE
DE FÉLIX LE DANTEC

(1869-1917)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ERRATA

Nous prions le lecteur de bien vouloir corriger les erreurs suivantes, avant d'entreprendre la lecture de l'ouvrage :

- Page 7. — Ligne 2, *lire* : L'aide gracieuse
- » 9. -- A la fin, » Dilettantisme ?
- » » — » Immoralisme ?
- » 12. — 10 lignes avant la fin, *lire* : Alcan 1919
- » » 4 — — » Reinach
- » 17. — Ligne 13, *lire* : bonbon. »
- » 29. — Ligne antépénultième, *au lieu de* « lire alors », *lisez* : « consulter ensuite »
- » 30. — *Ajouter* : Après avoir sélectionné les passages ayant trait exclusivement aux choses de la morale, nous en avons distingué de trois sortes : d'une part, (œuvre subversive), des critiques théoriques contre la morale traditionnelle et des attaques contre l'attitude morale des hommes ; d'autre part, des principes d'ordre, peu remarqués par la plupart des lecteurs, et qui corrigent les attaques précédemment notées, sauvegardant ainsi, jusqu'à un certain point, la moralité sociale. Enfin, une série de suggestions pratiques, peu orthodoxes, exprimant les desiderata les plus chers de l'auteur, les vérités biologiques qu'il ose à peine espérer de voir admettre généralement un jour... quand l'humanité sera composée d'une majorité de sages naturalistes.
- C'est en suivant cette distinction tripartite que nous exposerons méthodiquement les idées morales de Le Dantec.
- » 35. — Ligne 9. *lire* : ... héréditaire qui ressemble à l'esprit...
- » 36. — Ligne 3, *lire* : vitaux : si grand que pût être son mépris moral pour les choses de la chair et son remords d'en user, Saint...
- » 38. — Ligne 7, *lire* : ... l'Etat ?
- » 39. — » 18, *Supprimer* : son ami
- » 41. — » 5 avant la fin, *au lieu de* : Le Dantec, *lire* : il
- » 44. — » 6, *lire* : Lamarck,

Page 45. — Ligne 13, *lire* : L'heure, celui de la coexistence

- » 48. — » 3, » conclut-il
- » 48. — » 17, » après avoir formulé
- » 49. — » 9 avant la fin, *supprimer* : le Bien.
- » 52. — » 1, *lire* : ... entière dans cette formule
ironiquement modifiée : « ne fais pas... »
- » 52. — » 3, *supprimer* : formule... ironique
- » 54. — » 5 avant la fin, *lire* : les autres droits
- » 58. — » dernière, *lire* : la plume de notre auteur
- » 60. — » 19, *lire* : nous devons noter
- » 60. — » 21, » spécifique quand à son objet.
- » 61. — » 12, » conclut-il (démontrant ainsi que
ce n'est pas là
- » 61. — » 23, » Il y a eu avantage
- » 62. — » 2, » æquitas,
- » 63. — » 2, » » par ailleurs
- » 63. — » 19, » restauration officielle
- » 65. — » 25, » sociales
- » 67. — » 9, » plus tard :
- » 69. — » 3, » Comme il le juge
- » 71. — » 1, » futurs qui
- » 71. — » 7 avant la fin, *lire* : séparation de l'indi-
vidu d'avec le monde
- » 72. — » 4, *lire* : conclut
- » 72. — » 11, » Le langage courant
- » 72. — » 24, » ne pouvant s'y résigner
- » 73. — » 13, » l'avènement
- » 75. — » 15, » dans cette phrase
- » 76. — » 9 avant la fin, *lire* : ne nous révoltent
- » 77. — » 1, *lire* : Cette théorie inspirera l'attitude
- » 77. — » 15, » croyance à ces notions
- » 81. — » 17, » manifestations, nous l'avons dit,
- » 82. — » 17, » et, sans lui,
- » 82. — » 24, » les dirigent d'ordinaire
- » 87. — » 4, » qui nous
- » 87. — » 5, » ne reconnaissent pas cela
- » 87. — » 12, » que la morale continue
- » 88. — » 4, » quand
- » 95. — » 5 avant la fin, *lire* : ... bien, tout en
s'indignant dans son cœur

Page 100. — Ligne 1, *lire* : nous n'avons laissé

- » 101. — » 2, *supprimer* : héréditaire
- » 101. — » 9 avant la fin, *lire* : guerre,
- » 106. — » 10, *supprimer* : elle aussi devant l'infini
- » 108. — » 12, *supprimer* les guillemets
- » 108. — » 3 avant la fin, *lire* : routine de bien des hommes.
- » 108. — » 2 avant la fin, *lire* : des vues nobles
- » 111. — » 14, *supprimer* les guillemets,
- » 114. — » 9 avant la fin *lire* : opposé aux suggestions
- » 117. — » 6 » » les remplacerez
- » 119. — » 14 » » bien loin de Bonnot
- » 120. — » 6 » » conscience
- » 122. — *Ajouter* : Au fond, sa meilleure défense eût été de dire : mon cynisme ne s'est pas étalé trop longtemps (Eg. 265). En effet, après avoir tant attendu de la critique scientifique, il se voit logiquement contraint à restaurer, provisoirement au moins, la morale dont il avait sapé les fondements, contraint à reconstruire avec ses décombres.
- » 127. — » 1, *lire* : Le Dantec reconnaît
- » 128. — » 15, » entachés
- » 129. — » 17, *supprimer* les guillemets
- » 131. — » 18, *lire* : disparaîtraient
- » 132. — » antépénultième, *lire* : toute obligation morale
- » 133. — » dernière, *lire* : quotidienne, nous l'avons dit
- » 136. — » pénultième et suivantes jusqu'à 137, ligne 4, *lire* : entre les manifestations de dégoût intime pour l'hypocrisie, et l'apologie qu'il se résigne à en faire simultanément, avec humeur, apologie paradoxale que lui dicte sa logique implacable, mais qu'il ne peut exprimer qu'en formules d'une ironie amère. Cependant, plusieurs journalistes, ne discernant là ni l'ironie ni la logique, ont cru naïvement à une apologie spontanée, enthousiaste, et ils n'ont point dissimulé...
- » 137. — » 15 et 16, *lire* : a pu éviter
- » 144. — » 5 *lire* : est parfois en rivalité
- » 144. — » 19 » caractère chez les
- » 145. — » 16, guillemets après *stérilisante*

Page 147. — Ligne 12, *supprimer* : en résumé

- » 150. — » 1, » et ne lui prête aucune valeur absolue
- » 150. — » 8, *lire* : il trace enfin
- » 150. — » 16, » finalement de
- » 156. — » 12, » évolutive
- » 157. — » 4, » déclare à son tour
- » 161. — » 11, » générale pour l'avenir
- » 162. — » 7, avant la fin, *lire* : « Pour avoir
- » 173. — » 6, *lire* : l'endurance, en vertu
- » 173. — » 5 avant la fin, *lire* : sociale, «
- » 175. — » 7, *lire* : collaboration
- » 176. — » 19, » il s'était séparé
- » 179. — note 7, lignes 13, *lire* : (d'ordinaire, si une femme
- » 181. — » 15, *lire* : possession par son geste
- » 183. — » 6, *supprimer* les guillemets
- » 183. — » 10 avant la fin, *lire* : aucune solution
- » 183. — » 8 et 7 avant la fin, *lire* : qui en tiennent lieu
- » 185. — » 14, *lire* : trilobites
- » 187. — » 14, » Impitoyable lorsqu'ils ne se soumettent point à sa loi.
- » 187. — » 7 avant la fin, *supprimer* les guillemets
- » 194. — » 3, *supprimer* : universelle

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

LA MORALE
DE
FÉLIX LE DANTEC
(1869-1917)

Thèse secondaire
POUR L'OBTENTION DU GRADE DE DOCTORAT D'ÉTAT
(MENTION PHILOSOPHIE)

Présentée devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

GEORGES BONNET

Licencié en Philosophie
Diplômé d'Études supérieures



POITIERS
IMPRIMERIE « L'UNION »
2, Rue Thibaudeau, 2

—
1930



A MONSIEUR LE DOCTEUR ROLAND,

*HOMMAGE DE RESPECTUEUSE
RECONNAISSANCE*

Nous devons ici exprimer notre respectueuse et bien vive gratitude à Madame Félix le Dantec, pour l'aide précieuse et si cordiale qu'elle nous a apportée en nous confiant des documents précieux et inédits.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE	11
-------------------------	----

PRÉLIMINAIRES :

Notoriété de Le Dantec.	15
Sa méthode	17
Justification de la nôtre.	29

PREMIÈRE PARTIE

CRITIQUE DE LA MORALE TRADITIONNELLE

I. — Critique théorique

La conscience morale.	35
Imperfection des notions morales.	35
L'évolution des sentiments moraux.	39
L'hérédité des caractères acquis	43
La formation des sociétés	45
La genèse des sentiments et des notions morales absolues.	47
Droit et Devoir	47
Le Droit.	50
La Justice.	58
L'Égalité.	61
L'Obligation morale.	66
La Responsabilité.	68
Responsabilité du Mal : la Sanction.	70
Responsabilité du Bien : le Mérite.	74

II. — Critique empirique

L'immoralité	81
L'hypocrisie.	87
L'idéal moral : Le Dantec et Bersot.	92

DEUXIÈME PARTIE

LA MORALITÉ DE LE DANTEC

Pessimisme.	99
Mysticisme déçu.	100
Désenchantement scientifique.	106
Vain apostolat.	108
Dilettantisme	110
Immoralisme	112
Le scandale.	115

TROISIÈME PARTIE

LA RECONSTRUCTION

Pragmatisme	127
Sociologisme.	128
Condamnation de l'anarchisme et de la révolution sociale.	131
Restauration de l'idéal.	135
L'éducation.	142
Un idéal collectif : la Science.	146
La méthode de la Morale.	150
Le Dantec et les sociologues	154

QUATRIÈME PARTIE

MORALE APPLIQUÉE

La Bonté	162
La Nature du Bien	164
La Joie du Sage	165
La sérénité devant la mort	166
Le plaisir de l'action	170
Le sentiment tonique de la solidarité.	173
Morale sexuelle	176
Biologie de l'amour.	177
Psychologie de l'amour.	180
Le problème de la reproduction.	183
Le mariage.	185

CONCLUSIONS	191
-------------	-----

BIBLIOGRAPHIE

I. — LISTE CHRONOLOGIQUE DES OUVRAGES DE FÉLIX LE DANTEC

(Nous ne mentionnons pas ici les ouvrages de biologie exclusivement technique. Les références abrégées indiquées ci-dessous seront suivies, dans nos notes, du numéro de la page).

Références abrégées

<i>Théorie nouvelle de la vie</i> (Alcan) 1896.	Théor.
<i>Le déterminisme biologique et la personnalité consciente</i> (Alcan) 1897.	Déterm.
<i>L'individualité et l'erreur individualiste</i> (Alcan) 1898.	Indiv.
<i>Évolution individuelle et hérédité</i> (Alcan) 1898.	Evol.
<i>Lamarckiens et Darwiniens</i> (Alcan) 1899.	Lam.
<i>Le Confit</i> (Colin) 1901.	Conf.
<i>L'unité dans l'être vivant</i> (Alcan) 1902.	Unit.
<i>Traité de Biologie</i> (Alcan) 1902.	Tr.
<i>Les limites du connaissable</i> (Alcan) 1905.	Lim.
<i>Les lois naturelles</i> (Alcan) 1904.	L. N.
<i>Les influences ancestrales</i> (Flammarion) 1905.	Infl.
<i>La lutte universelle</i> (Flammarion) 1906.	Lutte
<i>L'Athéisme</i> (Flammarion) 1906.	Ath.
<i>Éléments de philosophie biologique</i> (Alcan) 1907.	Phil.
<i>De l'homme à la science</i> (Flammarion) 1907.	H. S.
<i>Science et conscience</i> (Flammarion) 1908.	S. C.
<i>Qu'est-ce que la science ?</i> (Larousse) 1908.	Qq. la Sc.
<i>Physiologie</i> (dans « <i>de la méthode dans les sciences</i> ») (Alcan) 1908.	
<i>La crise du Transformisme</i> (Alcan) 1909.	
<i>La stabilité de la vie</i> (Alcan) 1909.	Stab.
<i>L'Egoïsme</i> (Flammarion) 1911.	Eg.
<i>Le cahos et l'harmonie universelle</i> (Flammarion) 1911.	Cahos
<i>Contre la métaphysique</i> (Alcan) 1912.	Méta.
<i>La science de la vie</i> (Flammarion) 1912.	S. V.
<i>La mécanique de la vie</i> (Flammarion) 1913.	Méc.
<i>Le problème de la mort et la conscience universelle</i> (Flammarion) 1914 publié en 1917.	Prob.
<i>La biologie</i> (dans « <i>La science française</i> ») (Larousse) 1915.	

II. — ARTICLES DE PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le Dantec a publié une quantité d'articles dans les revues les plus diverses.

Il semble vain de constituer une bibliographie de ces articles, l'auteur ayant reproduit dans les œuvres ci-dessus, ceux qui lui semblaient essentiels. Les amateurs de nomenclatures pourront se référer sur ce point, à la bibliographie presque complète de M. J. Moreau (« L'œuvre de Le Dantec » — Larousse).

Cependant, nous ne croyons pas inutile d'indiquer ici quatre articles de journaux que personne n'a encore signalés, que Le Dantec ne reproduit nulle part, et qui éclairaient quelques points de sa pensée. Ce sont :

La Science et la Foi (Le Matin, 7 avril 1908).

Discours au cimetière de Lannion (Le Lannionnais, 8 nov. 1914).

Le bluff de la Science allemande (Figaro, 26 mai 1915).

De quelques conventions (L'Homme enchaîné, 30 janv. 1917).

III. — PRINCIPAUX OUVRAGES CONCERNANT LE DANTEC OU FAISANT ALLUSION A CET AUTEUR

G. BOHN « *La naissance de l'intelligence* » (P. 85,299,307) Flammarion.

A. CRESSON, — « *La position actuelle des problèmes philosophiques* » (p. 33 et sq.) (Delamain, 1924.)

DELAGE et GOLDSMITH. « *Les théories de l'évolution* » (P. 268) Flammarion,

GRASSET. « *Les limites de la biologie* » (Alcan 1929).

J. MOREAU. « *L'œuvre de Le Dantec* » (Larousse).

CH. PÉREZ. « *Félix Le Dantec* » (Alcan 1918).

PETIT et LEUDET. « *Les Allemands et la Science* » (P. 243) Alcan 1916.
RABAUD. « *Félix Le Dantec* » (Bulletin biologique de la France et de la Belgique. Sept. 1917.)

SALOMON RRINACH. « *Lettres à Zoé* » (Tome III p. 141) (Hachette 1926.)

SAGERET. « *La révolution philosophique et la Science* » (Alcan 1924).

DR VAINTRAY. « *Un biologiste : Félix Le Dantec* » (Le Correspondant médical, 15 mai 1906), etc. etc.

PRÉLIMINAIRES

Notoriété de Le Dantec

« Le métier des savants n'apparaît pas comme assez immédiatement indispensable, écrivait Le Dantec en 1911, et cela diminue leurs droits »⁽¹⁾. Il prétend aussi n'avoir obtenu, du moins auprès de la majorité compacte⁽²⁾, aucun succès de sympathie⁽³⁾, ce dont il n'a cure du reste.

Cependant, « on a fait attention à ce que je disais », dit-il ailleurs⁽⁴⁾, constatant lui-même sa notoriété avec bien de la modestie. En effet, s'il n'eut point toutes les sympathies, il eut du moins pour quelques uns de ses ouvrages, un joli succès de scandale : la presse de l'époque en témoigne.

Professeur à la Sorbonne, auteur d'ouvrages de propagande aux titres retentissants : « l'Egoïsme », « l'Athéisme », « Savoir » etc., lu par les princes et les grands politiques (l'infante d'Espagne Eulalie le lisait lorsqu'elle rompit avec son neveu le roi Alphonse XIII)⁽⁵⁾, journaliste à ses heures, il fut l'objet des jugements les plus contradictoires. Compare des plus grands génies, selon les uns, généralisateur superficiel selon d'autres, métaphysicien imbécile⁽⁶⁾, matérialiste cynique⁽⁷⁾, athée par simple forfanterie, selon ses amis pieux, sectaire et maçon militant d'après quelques uns, rêveur inoffensif⁽⁸⁾, anarchiste dangereux au contraire⁽⁹⁾, homme loyal et généreux selon tous ses intimes, apologiste scélérat⁽¹⁰⁾ de l'égoïsme et du crime selon d'autres, il inspirait cette phrase à un journaliste bien doué pour les jeux de mots faciles : « A l'Enfer du Dante a succédé l'Enfer de Le Dantec »⁽¹¹⁾, tandis qu'un prêtre catholique libéral, l'abbé Naudet, déclarait à l'Université populaire que Le Dantec irait avec lui au paradis⁽¹²⁾. Le dilemme est en effet la forme ordi-

(1) Eg. 270.

(2) Méc. 8,

(3) Méc. 20

(4) Sav. 216.

(5) Le Temps, Déc 1911,

(6) Prob. 7.

(7) Méta. 3, Sc. Vie 294.

(8) Méta. 63, Prob. 25.

(9) Prob. 163.

(10) Prob. 7.

(11) Valabrègue, Tribune de Lausanne, 16.6. 1917.

(12) Ath. 18.

naire de nos jugements et chacun rougirait de ne pas porter instantanément, sur un homme en vue, un jugement définitif.

Autre criterium de notoriété : il n'est point de parti qui n'ait revendiqué l'honneur de le compter parmi ses adeptes : les cheminots révoltés lui demandent un article politique, un journaliste original le déclare sérieusement « confirmateur de Moïse » et, partant, « auxiliaire, allié des catholiques »¹. Le Dantec l'avait lui-même prédit avec malice : « Je ne désespère pas de vous voir un jour... déclarer que Moïse a été un précurseur de Darwin »². Il n'est pas jusqu'aux spirites qui n'aient invoqué son haut patronage, curieuse mésaventure³. En fait, nous établirons plus loin qu'il fut justement remarquable par une impartialité monstrueuse, cause essentielle de ces ennuis.

Devons nous choisir parmi des opinions si nombreuses et si contradictoires ? Nous rangerons nous dans l'un des camps adverses comme on le fait d'ordinaire, ou aurons nous l'amusante prétention d'ajouter la pierre de notre avis à cette tour de Babel ? Nullement : nous nous contenterons d'examiner les œuvres de Le Dantec, tous ses livres, minutieusement et sans passion ; c'est au lecteur que nous laisserons le soin délicat de conclure.

Le Dantec est surtout apprécié comme biologiste. Sur ce point, son œuvre rigoureusement technique est exprimée en quatre mémoires, résultats de recherches faites au laboratoire. Le premier en date, sa thèse de doctorat, qui contient l'essence de son œuvre scientifique révéla des faits confirmés depuis et qui demeurent.

Les réflexions que ces faits lui suggérèrent, l'amènèrent à exprimer dans « La matière vivante », en 1895, et dans la « Théorie nouvelle de la vie », l'année suivante, des idées

(¹) Péladan, *Le Soleil*, 3. 8. 1912.

(²) *Confl.* 62.

(³) *Prob.* 65.

que ses contemporains soupçonnaient et dont ils accueillirent avec joie la synthèse. Ces idées sont devenues aujourd'hui monnaie courante, mais les jeunes gens ignorent qui les exprima *le premier*.

En philosophie, il est surtout connu par sa théorie de la conscience épiphénomène, renouvelée de Maudsley et Huxley, ainsi que par son néo-transformisme : il fut en France le diffuseur des théories de Cope. On l'a aussi comparé, non sans raison, à Bergson et il se plaît lui-même à souligner les analogies des deux doctrines, sans se montrer en rien avide de partager la vogue alors naissante de cet auteur : leurs thèses ne diffèrent, dit-il en son style imagé, que « par l'enveloppe de papier qui dissimule chaque bonbon ¹.

Par contre, on le connaît fort mal comme moraliste : Salomon Reinach est peut-être le seul critique qui ait formulé à son sujet quelques aperçus judicieux mais qui se limitent à une seule page. Or, curieux paradoxe, c'est la découverte de la vérité morale qui fut toujours le but dernier du grand biologiste dans toutes ses spéculations, et il formule, en de nombreux passages, ses réflexions à ce sujet.

Sa Méthode

Comment donc expliquer cette méconnaissance de la partie capitale de son œuvre, surtout à une époque où la morale, incertaine, cherche fébrilement sa voie, utilisant les moindres indices d'une pensée utile ?

Le Dantec avait lui-même prévu l'oubli dans lequel tomberaient ses idées : « Je ne me formaliserai pas, écrivait-il avec ironie en 1909, si les *savants sérieux* me traitent d'amateur » (nous verrons ce qu'il appelle « *savant sérieux* »), et il déclare que sa seule ambition est d'être utile à quelques personnes qui lui ressemblent assez pour se poser les problèmes comme il se les est posés ².

(²) S. C. 222.

(¹) Stab. VIII.

S'il dédie « Savoir », en 1917, à « un frère intellectuel », c'est qu'il espère, dit-il avec modestie, en avoir « au moins un » ¹. Il en eut plus d'un mais il en aurait découvert davantage si plusieurs facteurs accessoires n'avaient rebuté la majorité des lecteurs et engendré des interprétations erronnées de sa pensée, au moment où une réputation se consacre et revêt une forme ordinairement définitive,

Nous ne ferons que rééditer un lieu commun en disant que tout succès, s'il dépend de la valeur de l'œuvre et de son mérite réel, dépend aussi de contingences moins nobles : forme, style, présentation, conformité aux normes et aux goûts du milieu auquel l'auteur s'adresse, etc. Or, s'il satisfait une minorité par quelques idées audacieuses, Le Dantec choque un peu les intellectuels par son mépris non dissimulé de tout ce que nous nommons les « convenances » : mépris de la politesse, du langage châtié, des opinions religieuses, morales, politiques, artistiques qu'il attaque sans aucune précaution, mépris enfin des procédés logiques d'exposition eux-mêmes, ce qui est peut-être le plus grave, car la cohérence des développements, la concision, le choix des titres, la répartition harmonieuse des parties ne sont pas à négliger.

Le Dantec qui, doué d'un esprit critique intense, n'est pas plus indulgent pour soi que pour les autres, n'hésite pas à reconnaître lui-même ces imperfections. D'abord, le ton agressif et parfois subversif : « J'étais parti pour la bataille, écrit-il, avec une attitude de pourfendeur », « J'ai rompu bien des lances » ². Rompant en visière avec les habitudes ³, il raille, il insulte, il écume et ne se dissimule point l'effet de cette attitude : « Je ne déguiserai aucune conséquence de celles que je connais, et il en est qui ne sont pas pour plaire à tout le monde » ⁴, « Je m'attends... à faire bondir d'indignation les gens vertueux qui me feront l'honneur de me lire » ⁵, « Je suis bien sûr que je choquerai presque tout le

(¹) Sav. 2.

(²) Méta. 233.

(³) Méc. 58.

(⁴) Ath. 16.

(⁵) Eg. 155.

monde » ¹, on le considérera comme un « savant grincheux » ², bien plus, comme un « dangeureux iconoclaste » ³, etc.

Savant révolutionnaire, comme il s'intitule lui-même ⁴, ne parle-t-il pas en effet de « ruiner » la croyance à l'immortalité, chère à tous les hommes ⁵, de « saper » par la Science l'édifice social ⁶, expressions inquiétantes ? Il semble parfois s'en repentir quelque peu : « Peut-être ai-je dépassé la saine mesure... » ⁷, mais le plus souvent, il semble plutôt s'en faire une gloire et exagérer même un peu la portée de ses assauts littéraires : « Je vais dire des choses qui scandaliseront les plus intrépides, déclare-t-il pompeusement dans « Savoir » (p. 27)... mon livre est *profondément immoral* » (p. 31) ; Il nomme « violente satire.. cri d'alarme » ⁸, des articles d'un genre assez répandu, comme s'il était le seul contempteur de la morale traditionnelle. Ignore-t-il donc toute la critique méthodique des sociologues et savants moralistes de son siècle, lui qui est mort la même année que Durkheim ? Quoi qu'il en soit, il peut en effet se considérer comme le champion de la critique violente, familière, impatiente, telle qu'on ne la pratique guère dans le monde universitaire.

Au mépris de toute courtoisie envers les personnes et de tout égard pour leurs opinions les plus chères, Le Dantec, nous l'avons dit, joint délibérément le mépris d'une autre convenance capitale en matière scientifique : la sévérité d'un ton.

Là encore, il ne pêche point par ignorance mais par esprit d'indépendance puisqu'il formule lui-même cette remarque : « La Science ne sera bienvenue que si elle a la pudeur de voiler, sous des apparences de politesse mondaine, la merveille de sa nudité resplendissante » ⁹. Loin d'ignorer les

(¹) Prob. 25.

(²) Sav. 182.

(³) Sav. 62.

(⁴) Infl. 196.

(⁵) S. C. 279.

(⁶) Méc. 21.

(⁷) Ath. III.

(⁸) Méc. 154, 169.

(⁹) Sav. 1.

belles-lettres, il s'oublie fréquemment à citer les latins et à évoquer la mythologie : facit indignatio versus ! Un de ses ouvrages, « Le conflit », contient même quelques tableaux pittoresques et poétiques de sa chère Bretagne.

Cependant, il fait ordinairement profession de mépriser les littérateurs, « amuseurs destinés à nous faire passer le temps pendant lequel nous ne voulons pas penser » ¹ l'Océano nox de Victor-Hugo, par exemple, ne contient que des mensonges ² ; l'art littéraire est le plus imparfait de tous ³ et nous verrons bientôt, plus en détail, le cas qu'il fait de tout langage humain.

Estimant que les pensées d'un auteur valent plus que la façon dont il les habille, il se propose simplement d'exprimer des vérités au moyen des mots les plus frappants, pour les faire pénétrer dans l'intelligence du lecteur avec le plus petit effort et la plus grande joie possible ⁴. Or, un de ces moyens semble être, selon lui, l'emploi d'un style facétieux, et le réalisme même ne l'effraie pas.

N'appréciant en poésie que les vers de Villon ⁵, nourri de Rabelais, si l'on en croit les citations qu'il aime à faire de cet écrivain ⁶, il souligne lui-même qu'il parle « en termes crus » ⁷ et ne s'embarrasse guère des « conventions du protocole » ⁸ ; il s'en excuse ironiquement en déclarant que l'argot est devenu aujourd'hui le langage de la bonne société.

Hélas, ce n'est point là le ton de la Sorbonne où il professe ; ce n'est pas non plus celui de la majorité des intellectuels qui, habitués pour la plupart au ton sérieux des ouvrages qu'on leur présente sous des rubriques scientifiques, se sentant peut-être quelque peu dignifiés par là-même, ne comprennent pas que l'on puisse adopter décemment un autre ton. Ainsi, cette familiarité, ce manque de *tenue* littéraire, n'ont peut-être pas peu contribué à lui aliéner le suffrage

(¹) Sav. 240, note.

(²) Sav. 239.

(³) Sav. 240.

(⁴) Sav. 238.

(⁵) Sav. 239.

(⁶) Tr. 487, 529. Eg. 299, etc.

(⁷) Sav. 45.

(⁸) Méc. 169.

que bien des prudes lui eussent accordé pour une forme plus bienséante.

Enfin, Le Dantec n'est pas de ceux qui se fixent d'avance un but exact, délimité, et chaque jour équarissent laborieusement une pierre qu'ils ajoutent avec tranquillité aux précédentes, jusqu'à ce qu'ils jugent le mur assez haut ; il n'est pas non plus de ceux qui savent ordonner, condenser, abréger pour faciliter la tâche du lecteur. Souvent, il l'avoue, il écrit pour soi-même ¹, pour se faire une opinion ², il suit son fil d'Ariane ³, il conçoit dans l'insomnie ⁴.

Ecrire est aussi pour lui une distraction de sédentaire : c'est un moyen d'épancher sa rancœur contre l'illogisme et la sottise humaines qu'il rêve en vain de corriger. Chaque jour contrarié, son besoin de persuader s'intensifie d'autant plus et il ne trouve toujours qu'une issue : écrire, écrire, répéter au papier, comme à un confident fidèle, les thèmes favoris.

S'il néglige la composition, c'est aussi qu'il est pressé ⁵ par sa curiosité qui le mène toujours plus loin sans revenir en arrière ni même s'arrêter un instant ; il l'avoue encore, avec sa modestie et sa clairvoyance constantes : ses efforts furent hâtifs et caducs ⁶ et il confesse « le négligé indiscutable d'ouvrages écrit à la hâte » ⁷ : « l'Egoïsme » a été écrit en six semaines ! Il publie vingt-neuf ouvrages en seize ans, de 1891 à 1917, sans compter un grand nombre d'articles dans les revues les plus diverses, avec quatre ans seulement d'un répit relatif occasionné par la maladie et la guerre.

Bien que la critique ait conquis des libertés traditionnelles, il y aurait peut-être quelque manque de courtoisie à relever ces défauts chez un penseur aîné et célèbre, s'il ne les reconnaissait lui-même : « J'ai écrit trop peut-être », dit-il dans

(1) Sav. 2.

(2) Eg. 287.

(3) Eg. 291.

(4) Eg. 17.

(5) Méta. 98.

(6) Sav. 210.

(7) Sav. 216.

son dernier ouvrage¹, et il nous laisse voir, par une série d'aveux, l'instinct irrésistible qui l'y poussait.

Après l'ouvrage de 1896 : « Je m'imaginai que je n'aurais plus jamais à écrire »² ; en 1906 : « J'ai tant écrit et avec tant de prolixité ! »³ ; en 1907 : « Je crois utile, de m'arrêter un instant et de reprendre haleine »⁴ ; en 1908 : je ne veux pas enterrer (mes idées) sous le poids croissant d'une pile indigeste de volumes compactes. Ceux qui ont envie de me lire ont déjà fort à faire !... je renonce à écrire davantage » car c'est une « trop abondante production »⁵ ; en 1909, malgré cette résolution, il se laisse décider à publier : « La crise du Transformisme » ; en 1910, il continue ; en 1911, ce sont les cheminots qui l'orientent dans une voie de réflexions nouvelles⁶, et cela continue toujours : il peut s'avouer « bien doué pour le bavardage »⁷.

Hélas, une telle prolixité entraîne un grave inconvénient pour l'étude méthodique de sa pensée et le discernement de ses idées maîtresses : non seulement il semble fastidieux, pour un lecteur moyen, d'analyser trente ouvrages disparates, mais il est presque impossible aujourd'hui de se procurer la totalité de ces ouvrages. Or, leur rapprochement est indispensable si l'on veut comprendre nettement la doctrine.

Les possède-t-on tous ? On est alors arrêté par une nouvelle difficulté que seul un spécialiste peut tenter de surmonter : l'incohérence étonnante, la multiplicité des digressions, non seulement dans plusieurs ouvrages consécutifs, mais dans un même ouvrage ; il n'est pas rare de rencontrer plusieurs fois le même titre dans une même table des matières : quant au titre de chaque ouvrage, on dirait d'un procédé de reliure plutôt que d'une désignation adéquate des sujets traités.

(¹) Sav. 226.

(²) S. C. 3.

(³) Ath. 292.

(⁴) Phil. biol. 4.

(⁵) S. C. 6. 4.

(⁶) Eg. 18.

(⁷) Ath. 117 ; S. C. 304.

Les questions les plus hétérogènes interfèrent sans cesse : biologie, morale, [psychologie, pédagogie, chimie, sociologie, mathématiques, théodicée, tout ce qu'une encyclopédie peut contenir. « Je n'ai pas encore rassemblé mes arguments en un seul faisceau » écrit Le Dantec en 1912 ¹, reconnaissant la nécessité d'une synthèse qu'il ne réalisa malheureusement jamais.

La digression le tente constamment, il le confesse : « voici quelques lignes qui, si je ne me surveillais pas, m'amèneraient à écrire tout un volume » ², « nous allons encore nous laisser attirer... évitons ces digressions prolongées » ³. Lorsqu'il se laisse entraîner, parfois il s'en excuse : « je me laissais aller à des réflexions décousues » ⁴; parfois il s'en défend, les déclarant nécessaires, comme l'indique le titre même du deuxième chapitre de « Savoir ».

Ce qui risque encore plus de rebuter le lecteur, plus ou moins pressé, ordinairement avide de nouveauté, surmené aussi lorsqu'il veut se tenir un peu au courant des multiples œuvres de la pensée, passées et contemporaines, ce sont les *répétitions*. La fièvre de l'existence moderne ne permet pas d'appliquer à chaque idée que Le Dantec fait imprimer, le mot bienveillant d'Horace : « *Hacc decies repetita placebit.* » Outre les « *dadas* » favoris ⁵, un amateur pourrait s'amuser à compter combien de fois est employé, dans « l'Egoïsme », le mot « métaphysique », pour ne citer qu'un exemple.

Cela, l'auteur en convient encore : « on trouvera que j'insiste sur des choses enfantines » ⁶, « je répète, au risque de me répéter trop » ⁷, et il s'en excuse : « J'ai répété les mêmes choses sous des formes différentes... parce que je ne me rapelais pas les avoir déjà dites » ⁸; au fond, il *s'efforçait*

(¹) Méta. 127.

(²) Ath. 292.

(³) Eg. 173. Cf. aussi Eg. 171-36-S. C. 4., etc.

(⁴) Eg. 295. Cf. aussi Infl. 500. Prob. 87. Sav. 170.

(⁵) Prob. 25.

(⁶) Sav. 104, note.

(⁷) Sav. 132.

(⁸) S. c. 4. Cf. aussi; Infl. II. Ath. 292. Eg. 25, note, etc.

d'« éviter les longueurs et les redites »¹ et s'il « insiste si lourdement »², c'est aussi « pour être sûr d'être compris »³.

En effet, la répétition, selon lui, n'est pas inutile⁴ quand on se propose de combattre des idées ancrées dans notre physiologie : il faut « taper plusieurs fois sur le même clou »⁵ ; ce serait donc dans un but partiellement didactique qu'il s'acharnerait⁶ ainsi, pour imposer petit à petit la vérité⁷.

Cependant, il semble plus vraisemblable d'attribuer ce monoïdéisme, pour parler comme Ribot, au mécanisme ordinaire de l'obsession, mécanisme qu'il résume lui-même en ces termes : une idée fixe incurable se crée, par assimilation fonctionnelle, des chemins persistants dans le cerveau⁸, ce vaste cerveau dont on ne peut se défaire⁹.

Enfin, la richesse de sa pensée n'est-elle pas encore compromise par l'ambiguïté de son style, son incorrection même, qu'il attribue à l'insuffisance et à la difficulté de notre langue¹⁰ difficulté qu'il ne fait rien pour surmonter ?

On ne cultive point ce que l'on méprise : la véritable raison de cette nouvelle négligence semble résider plutôt dans son vif parti pris contre le style, le langage courant, vaine logomachie¹¹ anthropomorphique, véhicule des erreurs acceptées par nos ancêtres ignorants, avant l'avènement récent de la Science, et obstacle capital à la diffusion de cette Science.

Il n'est point d'institution humaine à laquelle Le Dantec s'attaque plus fréquemment qu'au langage et avec plus d'impatience, parce que, doué d'un esprit critique précoce, il n'a pas été dès l'enfance « intoxiqué par les explications verbales » et n'a point subi leur « charme émollient¹² ». Moins élo-

(¹) Sc. vie. 114.

(²) Méc. 49.

(³) S. C. 4.

(⁴) Sav. 29.

(⁵) Lim. 5.

(⁶) Sav. 145.

(⁷) Sc. vie 111.

(⁸) Sc. vie, 298.

(⁹) S. C. 288, note.

(¹⁰) Prob. 92.

(¹¹) Lim. 1. Sav. 230, etc.

(¹²) Sav. 146.

quent qu'Esope ¹, il ne se résigne à reconnaître au langage qu'un unique avantage (signalé en trois lignes, les seules favorables dans trente ouvrages) : celui d'avoir engendré la Science en permettant à chacun de nous de tirer parti de l'expérience des autres ²

Il est heureux de se rencontrer ici avec Montaigne dont il cite cette phrase : notre discours « bastitaussi biensur le vuide que sur le plain, et de l'inanité que de matière » ³. Selon Le Dantec, « l'Homme est avant tout un animal bavard » ⁴. plus exactement « un cousin de singes devenu bavard » ⁵ « Déversoir de nos chagrins », ⁶ le langage est aussi très « com- mode pour dire des sottises » ⁷.

Au fond, notre apparent besoin d'explication se réduit à une « démangeaison verbale » ⁸ : « on a eu réponse à tout, du moment que l'on a su parler » ⁹. « Du moment qu'une illusion a été représentée par un mot, elle prend corps, elle existe » ¹⁰. Ainsi, le langage permet de parler de ce qui n'existe pas et de ce que nous ne comprenons pas ¹¹. Seul, il a permis d'aborder la philosophie ¹² qui ne subsiste que parce que ses expressions « nous semblent très claires quand nous n'essayons pas de les définir » ¹³ : le langage est « la torteresse verbale du spiritualisme » ¹⁴ parce qu'une « idée métaphysique amène les gens à croire qu'ils savent ce que les mots signifient » ¹⁵.

Ainsi, « quand un mot a une longue prescription, il est indestructible » ¹⁶ ; « les phrases sont terribles » ¹⁷, surtout les phrases « ronflantes » ¹⁸, car le meilleur langage est celui qui nous donne le moins d'explications ¹⁹. Tout juste le langage

(1) L. N. 235.

(2) Eg. 225.

(3) Infl. 3.

(4) S. C. 183.

(5) Confl. 137.

(6) Sav. 82.

(7) Confl. 141.

(8) Prob. 11.

(9) Prob. 10.

(10) Confl. 147.-Prob 57.-Tr. 502-
Méc. 163 S. C. 215, etc.

(11) Confl. 237.

(12) Confl. 147. Tr. 501.

(13) Lutte 212

(14) Prob. 33.

(15) L. N. 126.

(16) Tr 493. Stab. 214.

(17) Prob. 150. Ath 214.

(18) Infl. 201. Eg. 209.

(19) L. N. 114.

est-il valable et utile aux hommes dans leurs relations d'affaires ²⁰. Le silence est préférable à la parole ²¹.

Partant de ces principes, au lieu de renoncer à écrire ou de s'appliquer à employer au mieux le langage courant pour éviter toute méprise sur sa pensée de la part de ses lecteurs, Le Dantec entreprend de donner aux mots usuels une acception nouvelle que, malheureusement, il ne définit pas suffisamment et qu'il modifie souvent.

Il emploie déjà avec peine le langage courant : « Nous devons, écrit-il, *nous résigner* à (l') employer si nous voulons exprimer des idées et être compris » ³. « Tout ceci est très difficile à exprimer... mais il ne faut pas se laisser décourager par des difficultés de langage » ⁴. Il confesse son « impuissance à parler des choses qui n'ont pas avec la Science un rapport direct » ⁵ : « Je suis obligé de faire effort pour préciser dans le langage, des considérations que j'eusse trouvées suffisamment claires dans la solitude et pour mon usage personnel ». Ainsi, il en vient à greffer sur le vocabulaire usuel, plusieurs vocabulaires originaux qu'il désigne aussi sous le nom de « langages », ce qui complique singulièrement la tâche du lecteur.

Le langage humain est un langage de la qualité ⁶ : Le Dantec prétend lui substituer un langage de la quantité, celui de la mécanique générale ⁷, s'appuyant sur l'autorité de Kant dont il cite cette phrase : « Il n'y a de science proprement dite dans les sciences physiques, que ce qui s'y trouve de mathématique » ⁸. Or, toute science se réduit à la Physique, selon lui.

Notre auteur ne trouva un style qu'après avoir « longtemps tâtonné » ⁹ : « J'ai commencé, écrit-il, par appliquer à

(¹) Sav. 145.

(²) Eg. 160.

(³) L. N. 236.

(⁴) Prob. 92.

(⁵) Qq. la Sc. Préf. 6.

(⁶) L. N. 248.

(⁷) L. N. 227-Sav. 232.

(⁸) Qq. la Sc. 41, etc.

(⁹) S. V. déd. 2.

l'étude des phénomènes vitaux, le langage analytique des sciences *chimiques* (qui)... n'est pas d'une grande fécondité... l'étude des phénomènes pathologiques m'a tardivement mis sur la voie du langage *synthétique* » ¹, prodigieusement difficile ². Dans ce langage interviennent des notions nouvelles: notions d'échelle ³, de résonnance ⁴, d'imitation ⁵, de liaison ⁶; c'est le langage *de l'équilibre* ⁷ qui « renverse et remplace les vieilles philosophies » ⁸; c'est le langage *de la lutte* ⁹, qui englobe le pain, par exemple, dans le groupe des ennemis de l'homme, parce que la digestion est une lutte ¹⁰; c'est le langage *biologique* qui comporte des expressions de ce genre: « l'hérédité et l'éducation d'un cristal » ¹¹; c'est le langage du calcul intégral ¹²; c'est le langage *de Lamarck* ¹³ et le langage Darwinien ¹⁴; enfin le langage psychologique au pis aller, « fissure par laquelle l'erreur peut s'introduire subrepticement » ¹⁵.

On conviendra que il ne serait pas inutile, pour comprendre les œuvres de l'auteur, de constituer un lexique de ces diverses terminologies, mais ce travail n'entre point dans notre plan: voulant seulement faire ressortir ici l'une des causes qui ont pu nuire à l'intelligence d'un système valeureux, nous nous sommes contenté d'indiquer, par nos références, les passages où l'on distingue le mieux le sens des expressions nouvelles.

Quoi qu'il en soit, cet amalgame est du plus bizarre effet: tandis qu'un Bergson, lorsqu'il est obscur, produit au moins un certain effet artistique, Le Dantec, peu soucieux du succès, ne tire pas profit de cet appareil d'innovations verbales qui aurait pu, comme tant d'autres, impressionner les amateurs: il y mêle des gaudrioles et des négligences de style.

(¹) Méta. 169-180. Cf. aussi Stab. 293, note. Tr. introd., etc,

(²) Sav. 146.

(³) Prob. 22. L. N. 227, etc.

(⁴) Méc. 179.

(⁵) Méc. 99, etc. Méta. 155, etc.

(⁶) Méta. 106.

(⁷) S. C. 3 65. 93, etc

(⁸) S. C. épig.

(⁹) Eg. 109.

(¹⁰) Eg. 62.

(¹¹) Chaos 35.89

(¹²) Chaos 89.

(¹³) Ath. 133.

(¹⁴) Darw. ch. 1.

(¹⁵) Eg. 112.

Lui même le remarque encore et le confesse, toujours avec la même bonne grâce naïve et charmante : j'ai mal exposé, « on ne m'a pas compris et l'on s'est moqué de moi »¹ ; « je ne me dissimule pas que mon langage paraîtra incompréhensible à beaucoup de gens »² ; « je m'efforcerai d'être plus clair »³ ; vers le milieu d'un ouvrage : « le lecteur est invité à prendre quelque repos » (sic)⁴. Faisant lui-même ça-et-là le procès de chacun de ces ouvrages⁵, il ne se montre vraiment satisfait que d'un seul, « La science de la vie », parce qu'il est vraiment synthétique⁶. Une seule fois, il se déclare parfaitement clair⁷.

Parfois, il mélange l'humour à ses aveux : « Je suis peut-être, comme Hegel et James, un artiste producteur car j'ai écrit des choses que j'ai été à peu près seul à comprendre... (cependant) j'aimerais avoir été toujours clair »⁸.

En résumé, on peut conclure avec lui, sans le moindre parti pris et même en conservant de l'admiration pour ses idées, qu'il est un « individu aberrant »⁹, expression qui n'est péjorative que pour ceux dont l'idéal est le nivellement. C'est un « daltonien »¹⁰ dans le monde des idées, son esprit est une cloche qui ne peut donner qu'un son¹¹ ; son diapason donne le mi au milieu de cent mille donnant le *la*¹².

« Rat retiré du monde »¹³, il juge des choses du monde d'un point de vue extra humain, ce qui peut contribuer à expliquer que les techniciens de la morale et de la philosophie l'aient laissé évoluer seul, librement, puisqu'il méprisait leurs habitudes communes, leurs goûts collectifs et leurs méthodes régulières.

Si les écrits moraux de Le Dantec semblent avoir été jusqu'ici négligés, ce n'est donc point pour son incompétence mais bien pour son originalité peu commune.

(¹) S. C. 41.

(²) Méta. 169.

(³) S. C. 4.

(⁴) Qq. la Sc. 60.

(⁵) S. C. 65-93. Ath. 243-293, etc.

(⁶) Méc. 190.

(⁷) Méc. V.

(⁸) Méta. 24.

(⁹) Prob. 26.

(¹⁰) Ath. 27.

(¹¹) Ath. 8.

(¹²) Confl. 148-203.

(¹³) Eg. 18.

Justification de notre méthode.

Dans ces conditions, nous avons estimé qu'il ne serait pas inutile de dégager de leur gangue, des idées de valeur aussi intéressantes pour le dilettante qu'utiles à l'histoire de la pensée morale et même peut-être à l'avancement de la Science des mœurs.

Nous avons donc tenté de contribuer, pour une modeste part, à donner à cette œuvre un peu de « cette belle unité qui a tant de charme pour les esprits synthétiques », selon la propre expression de notre auteur ¹. En condensant, en ordonnant, en analysant avec méthode, nous avons voulu non point nous substituer à lui, mais éviter au lecteur, en le guidant, une perte de temps considérable. Peut-être aussi cette mise au point réhabilitera-t-elle une œuvre qu'on a pu juger défavorablement (d'après les trois ou quatre volumes de propagande que Le Dantec a eu l'imprudence de publier, comme si le gros public avait connu le reste de l'œuvre technique), et préviendra-t-elle de nouveaux malentendus.

« Je n'ai d'autre mérite, écrivait Lavoisier (parlant de son interprétation des expériences de Priestley), que de les avoir rangées dans un ordre propre à présenter des conséquences » ² : cette phrase décrit notre propre entreprise. Des critiques sans bienveillance pourraient attribuer l'adoption d'une telle méthode, à un manque d'idées personnelles : un coup d'œil rapide jeté, en feuilletant, sur nos citations et nos références nombreuses, pourrait les encourager à ne voir là qu'une compilation stérile, plus ou moins laborieuse.

Nous conseillerions à ceux-là de bien vouloir prendre la peine de lire attentivement les trente-huit ouvrages de l'auteur, de collectionner ses articles de revues, puis de lire alors notre modeste travail. Ils comprendront alors que l'ordonnance des parties incohérentes suppose la reconstitution,

(¹) Sav. 200.

(²) Méta. 70 note.

donc l'intelligence de tout l'édifice, et qu'elle exige, comme le disait Le Dantec au sujet de la Biologie générale : « une grande mémoire qui nous permette de penser à la fois un très grand nombre de vérités d'ordre différent, et aussi une tendance à la synthèse qui n'est pas le partage d'un grand nombre d'hommes » ¹.

Abondamment servis en dissertations plus ou moins claires sur les systèmes célèbres, nous rencontrons très rarement d'exposés simples et à peu près intelligibles pour tous : « on en est arrivé à parler pour soi tout seul », disait notre philosophe ² ; nous espérons ne point mériter pareil reproche.

(¹) Prob. 23.

(²) S. C. 215.

PREMIÈRE PARTIE

CRITIQUE DE LA MORALE
TRADITIONNELLE

I. — CRITIQUE THÉORIQUE

La Conscience morale

Parmi les multiples caractères dont Le Dantec constate l'existence chez les hommes, un de ceux qui semblent l'indigner le plus, c'est leur prétention à se rapprocher d'un idéal absolu, à se conformer à la norme de certaines prescriptions communes dont l'ensemble constitue la morale.

La morale joue un rôle capital dans la société actuelle et plusieurs facteurs expliquent cette importance : d'abord, nous avons tous en naissant une conscience morale, un sens moral héréditaire qui joue dans notre société le rôle de « l'esprit de la ruche » de Mætterlinck ¹. Bien qu'elle ne semble pas fixée dans l'hérédité structurale de l'homme ², elle a l'aspect d'une particularité définitivement acquise, d'un caractère spécifique ³ : on le reconnaît au caractère absolu qu'elle revêt et un homme qui serait dépourvu à la fois de l'idée de Dieu et de la conscience morale ne serait peut-être même pas viable ⁴.

Cependant, l'auteur ne tranche pas catégoriquement ce problème : nos adaptations morales sont-elles simplement individuelles ou sont-elles spécifiques ? C'est que, pour le résoudre, il faudrait savoir à quel point de l'évolution nous en sommes actuellement : si nous sommes arrivés aujourd'hui au terme de notre évolution, ce qui est probable ⁵, nos adaptations sont simplement individuelles et non spécifiques ⁶ ; dans le cas contraire, si nous sommes encore « en route vers l'état des mouches à miel » ⁷, nos adaptations deviendront peut-être un jour spécifiques ⁸, hypothèse peu probable cependant, car une adaptation totale de l'homme à la vie factice de la société semble invraisemblable.

Le sens moral inné, dont le degré d'intensité varie selon les individus, présente cependant deux caractères constants :

(¹) Tr. 523.

(²) Eg. 157.

(³) Ath. 94.

(⁴) Ath. 94.

(⁵) Eg. 293, etc.

(⁶) Id. 224.

(⁷) Tr. 534.

(⁸) Eg. 157.

il n'est jamais nul ¹ ; il ne saurait non plus prendre un développement assez exagéré pour gêner entièrement le développement des autres mécanismes vitaux : Saint François d'Assise mangeait ².

A l'innéité s'ajoute l'éducation : les idées morales sont sucées avec le lait de la nourrice ³, puis on nous les donne en pâture quotidienne ⁴, de telle sorte que nous les concevons bientôt comme les plus respectables, à cause de leur antiquité ⁵. Ce respect est encore accru du fait que la morale se trouve enchevêtrée à la religion, ⁶ qui est elle-même ancrée dans notre physiologie : nous nous en accommodons par paresse, nous l'aimons même comme toutes les choses auxquelles nous sommes accoutumés depuis de longues générations ⁷ ; enfin, nous le verrons, la pression sociale achève d'assurer la pérennité à ces idées ⁸. C'est ainsi que le mot « immoral » a acquis sur nous, comme le mot « athée », une puissance incroyable, grâce à sa longue prescription ⁹.

Tout en reconnaissant l'importance de cette particularité biologique qu'est la conscience, et de la morale qu'elle engendre, Le Dantec se montre irrité des caractères qu'elle présente : imprécision, contradiction avec elle-même et avec la logique, comme nous allons le voir.

Imperfection des notions Morales.

Aucun des chapitres de la morale traditionnelle n'est aussi solide que ceux de notre logique, et il y a toujours disproportion entre les « principes directeurs de notre activité sociale » ¹⁰, et ceux de la connaissance. Cependant, existant chez tous les hommes, les principes de la conscience morale pour-

(¹) Prob. 167.

(²) Eg. 127.

(³) Sav. 81.

(⁴) Id. 5.

(⁵) Id. 81.

(⁶) Infl. 166-173.

(⁷) Sav. 233.

(⁸) On pourra comparer cet ensemble d'idées à celles énoncées par Locke à ce sujet. (« Essai sur l'Entendement humain », liv. I, chap. 2, paragr. 22).

(⁹) Sav. 78.

(¹⁰) S. C. 281.

raient être considérés comme capables de fournir les fondements d'une science humaine au même titre que la logique qui, elle, est déjà solidement échafaudée ; hélas, bien que leur origine soit analogue ¹, il n'y a pas encore de science morale.

L'auteur rend compte de cette infériorité de la morale sur la logique par le raisonnement suivant : tandis que nos habitudes logiques résultent d'une évolution continue, aucune des habitudes sociales qui ont engendré notre conscience n'a été poursuivie indéfiniment dans une lignée, sans des interruptions et des contraventions occasionnées par l'existence de conflits entre des devoirs inconciliables : devoirs d'un homme qui est à la fois père, fils, chef d'une famille, membre d'une autre etc. ². Par ailleurs, nos notions morales sont d'origine plus récente que les notions logiques qui datent de l'origine de la vie : aucun être n'eût survécus'il eût méconnu ces dernières, (nous n'essayons pas de marcher sur la mer parce que nous savons que nous serions noyés ³), et, par suite, ne se reproduisant pas, il n'eût point permis à une lignée de se former.

Cette divergence de la conscience et de la logique sépare les individus les uns des autres, engendrant tantôt des différences légères favorisées seulement par l'isolement des consciences, tantôt des divergences plus considérables, favorisées par l'isolement des races : certaines peuplades exaltent l'anthropophagie par exemple, quand nous, nous éprouvons une horreur pour cette pratique ⁴. Il y a bien, il est vrai, quelque chose de commun à toutes les consciences humaines, comme il y a quelque chose de commun à tous les nez, à tous les yeux, à toutes les peaux, malgré les différences de race et de pigmentation ⁵ : malheureusement, nous ne saurions point définir ce quelque chose, chacun de nous ne connaissant immédiatement que sa propre conscience et lui prêtant une valeur absolue, alors qu'elle diffère de celle du voisin ; de là

(¹) Id 282.

(²) Eg. 129. Ath. 88.

(³) Eg. 121.

(⁴) Tr 525.

(⁵) Eg. 126.

naissent de regrettables conflits entre les individus, chacun prétendant imposer aux autres son propre point de vue moral. N'y a-t-il pas encore un conflit invraisemblable entre la conscience morale individuelle et la loi civile, entre la loyauté et la légalité ¹, conflit qui s'est manifesté par exemple pour les officiers croyants, lors de la séparation des églises et de l'Etat ².

A ces conflits qu'engendre l'incertitude de la conscience morale s'en ajoutent d'autres, intimes ceux-là, qui constituent un sérieux obstacle à la sérénité individuelle, du moins pour ceux qui sont doués d'une sensibilité morale développée : il est fort pénible, en effet, d'avoir à choisir entre un acte qui est bien et un autre acte qui, lui aussi, est bien, autrement dit, d'établir une gradation entre deux absolus ³.

Le Dantec insiste fréquemment sur l'existence de cette douloureuse alternative : « On appelle honnête homme, écrit-il dans « L'Egoïsme » (p. 273), celui qui obéit aux ordres de sa conscience, mais à ce compte, il est bien difficile d'être honnête homme. Fais ce que dois, dit le proverbe, mais qu'est-ce que je dois ? » ⁴, ajoute sans ambages notre moraliste. La conscience morale, occasion d'une sensation désagréable, d'un malaise intime ⁵ pour tous, est pour certains, les meilleurs d'entre nous, les scrupuleux qui ne sont jamais contents d'eux-mêmes, l'occasion d'une véritable torture, parfois définitive ; ils doivent maudire la loi biologique qui donne un caractère absolu aux créations structurales de l'habitude ⁶. En un mot, la conscience est tyrannique, despotique, ⁷ ; inutile et dangereuse, elle est semblable aux dents de sagesse, et à l'appendice du cœcum, organes désuets qui nous font souffrir et ne nous servent de rien ⁸.

Enfin, Le Dantec déplore les contradictions de la conscience morale, héritage des générations antérieures à celles qui ont

(¹) Ath. 87. Prob. 168.

(²) Eg. 253.

(³) Eg. 129.

(⁴) S. C. 266.

(⁵) Eg. 125.

(⁶) Eg. 127.

(⁷) S. C. 266-281-285, etc.

(⁸) Sav. 76.

vu naître la Science, avec les principes de cette Science qui, eux, ont évolué avec rapidité ¹. La Science est donc contrainte à faire des concessions, car si nous prétendions obéir, pour agir, à la seule logique, nous succomberions ² : c'est le sentiment qui l'emporte pour nous permettre de choisir et notre philosophe, épris avant tout de logique, s'accommode mal de cet état de choses. Il entreprend donc une critique rationnelle de toutes les notions communément acceptées comme morales : nous exposerons, en les ordonnant, les divers arguments de cette critique, dispersée dans tous ses ouvrages.

L'Evolution des sentiments moraux.

Toutes les études techniques de Le Dantec concernant les sciences physico-chimiques et la biologie l'orientaient vers une interprétation évolutionniste de la conscience morale, orientation que renforçait une tendance naturelle, la « manie de la continuité » ³. Sa vocation lamarckienne s'était manifestée spontanément, (en analysant un livre de Cope sur la demande de Ribot, son ami ⁴), et ses principales recherches concernèrent l'hérédité, l'évolution et le transformisme.

Le caractère essentiel de l'homme primitif, de l'ancêtre des cavernes ⁵, le premier dans l'ordre chronologique des principes ⁶, *l'égoïsme*, le contrainait à la lutte, phénomène biologique général. Ces deux notions : égoïsme et lutte sont donc le point de départ de tout le système moral.

Qu'est-ce que l'égoïsme ? Ce n'est point le *défaut* moral communément opposé à l'altruisme, au dévouement ⁷ ; (Le Dantec, il est vrai, reproche bien aux hommes, comme nous le montrerons, le défaut ainsi défini et il oppose, à cet effet,

⁽¹⁾ S. C. 281. Ath. 89.

⁽²⁾ Eg. 214.

⁽³⁾ Stab. 293. Méta. 232.

⁽⁴⁾ Méta. 181.

⁽⁵⁾ Eg. 292.

⁽⁶⁾ Eg. 288.

⁽⁷⁾ Eg. 1.

ce qu'il nomme « l'égoïsme individuel pur » à « l'égoïsme de l'individu qui profite de la société » ¹. L'altruisme est alors défini : « le sentiment qui nous porte à tenir compte dans nos actes, de l'égoïsme d'autrui, à respecter cet égoïsme au détriment du nôtre, et à le prendre même pour mobile important de notre conduite » ²).

Il prend d'abord, le mot *égoïsme*, (qui, de son propre aveu, ne le satisfait pas pleinement), au sens éthymologique désignant seulement un caractère, l'individualité, le fait de ne pas être un autre ³.

C'est en ce sens que l'égoïsme est dit *fatal* : l'individu ne connaît tous les phénomènes ambiants que relativement à soi-même, à sa propre nature, l'expérience de chacun dépend de la nature de chacun ; il y a une expérience humaine, une expérience de hanneton, une expérience de ver de terre ⁴ et l'expérience de chaque individu est à sa taille, à son échelle, car il ne connaît du monde que ce qu'il l'intéresse. Il joue ainsi dans son ambiance, un rôle de totalisateur d'énergies multiples, sonores, lumineuses, mécaniques, calorifiques, de dimensions inconciliables, qui influencent ses éléments sensoriels et qu'il transforme en une énergie unique : l'influx nerveux ⁵. Or, ces liaisons qu'il établit entre des énergies d'échelles différentes qui, sans lui, se seraient à tout jamais ignorées, n'ont d'intérêt que pour lui seul : cette action de l'animal sur le monde est parfaitement *égoïste*.

Cet individualisme animal revêt un autre aspect particulier dont la constatation a pu engendrer indirectement l'emploi du mot égoïsme au sens qu'on lui prête couramment : l'individu est doué de l'instinct de sa conservation qui résume tous les actes nécessaires par lesquels se poursuit sa vie, actes qu'on peut dire égoïstes puisqu'ils concourent à la conservation d'une vie individuelle ⁶. En ce sens, le principe de l'égoïsme ou de l'intérêt individuel servira à expliquer toutes les notions, même les plus sublimes et les plus éthérées de notre conscience mo-

(¹) Eg. 166.

(²) Infl. 183.

(³) Infl. 179.

(⁴) Infl. 108.

(⁵) Chaos, 74.

(⁶) Infl. 185.

rale, les plus opposées en apparence à l'égoïsme ¹. L'adoption universelle de ce proverbe : « charité bien ordonnée commence par soi-même » suffirait à le démontrer ².

La conservation de l'individu ne peut être assurée, par ailleurs, que grâce à une *lutte* contre les facteurs ambiants. Contrairement au proverbe, les loups se mangent entr'eux ³, les rats aussi, sans parler de nos congénères du radeau de la Méduse, ni d'Ugolin qui mangeases enfants ⁴! Ainsi, l'altruisme, au sens courant, ne saurait jamais être lui-même que relatif : Saint-François d'Assises mangeait ⁵ et un altruiste véritable mourrait incontinent.

Cette lutte se manifeste de la même manière chez l'homme ⁶, les vers de terre, les oursins et les salades (sic), car tout être vivant est un « conquérant d'espace » ⁷ ; on a nommé aussi agonie, c'est-à-dire lutte, en grec, la fin de la vie humaine ⁸. A la lutte alimentaire, compliquée par l'émission de substances excrémentielles nuisibles pour les commensaux ⁹, s'en ajoutent d'autres plus spéciales : lutte pour la possession des femelles ¹⁰ pour la possession de la monnaie, luttes sociales, guerres scientifiques d'aujourd'hui, luttes de sentiments ¹¹, luttes entre artistes ¹², entre savants, ¹³, luttes religieuses, etc.

Le Dantec s'était familiarisé ¹⁴ avec cette notion de lutte, à la suite de ses observations biologiques prolongées et l'importance qu'il lui prête ne vient nullement de son caractère, doux et charitable. Il est à remarquer que, malgré ces considérations tendancieuses, Le Dantec ne nie point l'existence de sentiments désintéressés comme on pourrait s'y attendre. Il prétend seulement que les actes considérés comme désintéressés par leur auteur, ont une origine intéressée plus ou moins lointaine que cet auteur ne sait pas

(¹) Eg. 184.

(²) Infl 204.

(³) Infl 188.

(⁴) Traité 507.

(⁵) Eg. 139, 127.

(⁶) Lutte 282.

(⁷) S. V. 38.

(⁸) Lutte 282, note.

(⁹) Eg. 30.

(¹⁰) Eg. 176.

(¹¹) Lutte 285.

(¹²) S. C. 298.

(¹³) 320, 322, etc.

(¹⁴) Sav. 48.

discerner : *aujourd'hui*, nous agissons souvent sans intérêt, et même contre notre intérêt matériel (bien qu'il y ait encore un certain intérêt dans la satisfaction morale du devoir accompli ⁽¹⁾), parce que l'intérêt bien compris a poussé nos ancêtres, vivant en société, à adopter les uns vis-à-vis des autres, pendant des siècles et des siècles, des conventions qui ont fini par faire partie de l'hérédité de la lignée et dont l'origine ne saurait plus être aperçue.

Toute société est une collection d'égoïsmes ² qui s'unissent pour lutter contre un ennemi commun, juste durant le temps nécessaire. Toute entente apparente est une entente *contre* quelqu'un ³ et ne saurait durer que le temps où les individus jouissent de la société : « les êtres repus sont volontiers pacifiques » ⁴.

Cette férocité naturelle a une utilité vitale : le combat entretient la virilité ⁵, comme la bravoure entretient la férocité ⁶ : c'est peut-être là notre seule raison de vivre ⁷, car, nous le verrons, la lutte est la source de tout bonheur humain ⁸ et le pacifisme n'est qu'une utopie ⁹.

La civilisation n'a accompli qu'une œuvre de vernissage superficiel et factice : en grattant légèrement, on retrouve le troglodyte ¹⁰, le pithécantrope ¹¹. Mais alors, un problème se pose : comment expliquer la coexistence monstrueuse de ce que nous nommons la conscience morale, avec la férocité de l'égoïsme animal ?

Selon Le Dantec, la conscience n'est qu'une formation secondaire, accessoire, qui s'est greffée accidentellement sur les tendances naturelles primitives. Elle s'est élaborée lentement, insensiblement, et n'a pu acquérir la forme relativement stable que nous lui connaissons que par l'intervention de deux facteurs : la transmission héréditaire des caractères

(1) Eg. 133 note.

(2) Eg. 28.

(3) Ath. 23, etc.

(4) Tr. 109.

(5) S. V. 251.

(6) Eg. 143.

(7) S. C. 323.

(8) S. V. 301.

(9) Eg. 100, 104, 188, 218, 290, 293, etc S. C. 323.

(10) Eg. 147, Prob. 182, etc.

(11) Ath. 74.

acquis, renforcée par la tradition, que l'auteur définit « la transmission des caractères spécifiques par l'éducation » ¹. Ces deux facteurs s'ajoutent de telle manière, que nous ne pouvons savoir quelle est la part qui revient à l'un ou l'autre dans la génération de nos sentiments individuels ².

L'Hérédité des caractères acquis.

Le Dantec reconnaît qu'il existe toute une catégorie de naturalistes qui nient cette hérédité, tout en se disant transformistes ³ et cependant, dérogeant sur ce point à la conception commune, non seulement il croit à cette hérédité, mais il la considère comme un phénomène beaucoup plus général que l'hérédité des caractères innés : « l'hérédité sans modification aucune du patrimoine héréditaire... », écrit-il, n'est qu'un cas très restreint du cas vraiment général de l'hérédité des caractères acquis » ⁴.

Ce phénomène « prodigieux » ⁵ lui sembla toujours fondamental ⁶ et, dès le début, il ne douta jamais qu'il fût possible. C'est en se servant uniquement de la loi d'assimilation fonctionnelle qu'il se l'expliqua bientôt, comme il l'expose en 1898 dans son livre : « Evolution individuelle et hérédité », puis en 1907, avec plus de clarté dans ses « Eléments de philosophie biologique » (P. 29-30).

Malheureusement, son explication, que nous ne saurions reproduire ici, semble n'être qu'un raisonnement ingénieux dont il ne saurait démontrer la vérité, comme l'exige la méthode scientifique. Cependant, se contentant d'intuitions, se souciant peu de la méthode de « ceux qui ont besoin de preuves », il fait remarquer qu'on ne saurait *voir* une variation lamarckienne, même quand on y assiste, et il est pleinement satisfait de sa méthode propre : l'observation des phé-

(¹) Eg. 114-80.

(²) Infl. 114.

(³) Méta. 187.

(⁴) Phil. 241.

(⁵) Phil. 30.

(⁶) Méta. 182.

nomènes de la vie actuelle qui, rapprochés des données positives de la paléontologie, engendre des raisonnements synthétiques, *démontre* la nécessité de la transmission héréditaire ¹.

En 1905, il donne les précisions suivantes : comme le fait remarquer Lamarck : si, deux conjoints étant donnés, un caractère n'a été acquis que par l'un d'eux, ses chances de transmission sont minimales ; il n'y a certitude de transmission que si le caractère a été acquis par les deux conjoints. Enfin, s'il se trouve acquis à la fois par tous les individus d'une espèce, par exemple des habitants d'une île, contraints à s'accoupler sans sortir de leur groupe, le caractère acquis sera transmis à tous les descendants de l'espèce ou du groupe.

Il indique alors son intention d'appliquer la théorie non seulement, comme on est convenu de le faire, à la transmission de mécanismes intéressant seulement l'anatomiste, mais encore aux faits psychiques ².

Dans « l'Egoïsme », il se montre moins catégorique : c'est seulement après coup, quand on constate qu'un caractère acquis par une espèce s'est fixé dans son patrimoine, au point de s'y conserver désormais en dehors même des conditions qui l'ont fait naître, que l'on peut parler de l'hérédité des caractères acquis ³. De même, en 1903, dans le « Traité de Biologie » (p. 517) tout en reconnaissant que le caractère des individus peut-être modifié à la longue, par des conditions de vie restant identiques pendant plusieurs générations, il se réjouit qu'une particularité essentielle de la génération humaine, l'amphimixie, s'oppose à la réalisation d'une race entièrement abâtardie : l'hérédité serait donc relative ⁴.

Tant vaut la théorie générale, tant vaudront les applications qu'il en fait aux choses morales : c'est pourquoi nous rapportons ici ces considérations biologiques, bien qu'elles n'aient point trait directement à notre sujet. Examinons main-

(¹) Méta. 182.

(²) Infl 98.

(³) Eg. 113.

(⁴) Méta. 193.

tenant ces applications elles-mêmes : l'auteur distingue, en 1911, deux phases dans l'évolution de l'égoïsme primitif : la formation des sociétés, puis la formation d'idées morales absolues. C'est ce plan que nous suivrons, de préférence à celui indiqué en 1905 dans « Les influences ancestrales » où le développement de l'égoïsme est représenté comme engendrant la logique, tandis que celui de l'altruisme serait la source de la morale. Cette division bipartite n'est au fond qu'apparente et, du reste, c'est dans la partie consacrée à l'altruisme que l'auteur parle le plus de l'égoïsme.

La formation des sociétés.

Avant d'envisager le problème que nous indiquions tout-à-l'heure, la coexistence de la conscience morale avec les tendances agressives et égoïstes, nous devons envisager celui de la formation des sociétés, problème dont la solution peut sembler difficile, à première vue, si l'on considère comme seules primitives ces deux tendances.

Dès 1908, Le Dantec se livre à des considérations sur les associations animales : sardines, harengs, corbeaux, goëlands et courlis ¹, abeilles, fourmis, termites ², éléphants ³, etc., et il esquisse en une page, sa future théorie de la genèse évolutive de la conscience morale chez l'homme.

C'est dans « les influences ancestrales » que le sujet est traité pour la première fois avec une certaine rigueur. Si l'individualité, l'égoïsme, est le premier des caractères de l'animal et de l'homme, l'égoïsme *parfait* est cependant interdit à l'individu par les conditions mêmes de sa vie : il se reproduit, si nuisible que soit pour lui cette multiplication de concurrents dans un milieu limité ⁴. Cependant, nuisible à un point de vue, ce phénomène peut devenir provisoirement utile : là où un individu unique ne peut pas vivre, une petite colonie de ces individus réussit à s'implanter.

⁽¹⁾ Traité 507.

⁽²⁾ Id. 511.

⁽³⁾ Id. 513.

⁽⁴⁾ Inf. 185.

Ainsi, une action commune peut prendre l'aspect d'une coopération, défensive ou collectrice et transformatrice de matériaux élémentaires utilisables par le groupe, sans qu'intervienne aucun sentiment de fraternité. Par exemple, primitivement, plusieurs familles en concurrence économique pouvaient s'entre-détruire, mais la lutte nécessaire contre des ennemis communs redoutables a probablement créé un lien de solidarité entre ces familles ; celui qui tuait un grand félin rendait service aussi bien à ses comparses ou aux clans voisins qu'à son propre clan ¹.

Des considérations analogues sont exposées avec plus d'ampleur en 1911, dans « L'Egoïsme » où les développements revêtent un aspect quelque peu sociologique. L'homme a dû vraisemblablement renoncer à lutter contre l'homme, parce qu'il a rencontré là une *capacité de nuire* supérieure à celle des autres espèces animales : ce fut la paix armée provisoire, état d'*estime* réciproque (au sens étymologique).

Un second pas fut fait par la combinaison des efforts en vue d'obtenir des résultats avantageux pour tous les associés, synergie qu'on rencontre déjà chez les microbes ², dans les batailles cellulaires. De même qu'on constate, en pathologie, un fait désigné sous le nom d'« excès du processus défensif », on peut concevoir que l'excès de la production individuelle sur la consommation a favorisé l'association.

Ainsi, à la lutte contre un ou plusieurs individus, a pu succéder la lutte contre les agents physiques, les intempéries par exemple ³, puis contre les ennemis des espèces domestiques, utiles (mauvaises herbes, carnassiers, etc.), luttes qu'on appelle du nom paisible d'agriculture et d'élevage, et qui constituent la première notion de travail ⁴. (Remarquons le, la division du travail ⁵ a été le plus souvent, selon Le Dantec, une conséquence et non une cause des associations).

Ces bases objectives suffisent à expliquer la genèse de

(¹) Infl. 190.

(²) Eg. 74.

(³) Prob. 166.

(⁴) Eg. 77 - Infl. 189.

(⁵) Infl. 189-Eg. 103, 153, 219, etc.

toutes les associations animales : famille ¹, clan ², nation ³, occasionnées ou favorisées par des raisons de voisinage, des raisons géographiques, sexuelles. une communauté de langage, etc.

La Genèse des sentiments et des notions morales absolues.

Dans son « Traité de Biologie », Le Dantec hésitait à formuler des hypothèses anthropomorphiques sur les motifs qui peuvent rassembler les animaux, problème délicat ; il attribuait leur attrait, sous toute réserve, soit au plaisir que peuvent éprouver des animaux semblables, à sentir leur odeur commune, soit à une peur irraisonnée et déraisonnable chez les espèces pusillanimes ⁴ (termes qui pourraient sembler peu adéquats au psychisme des sardines et des harengs, si nous ne savions par ailleurs que l'auteur confond instinct et intelligence.)

Dans « Les influences ancestrales », il devient plus affirmatif en ce qui concerne l'homme : à un moment donné, la simple coopération primitive, l'association quotidienne a dû créer peu à peu, dans la mentalité héréditaire de l'espèce, une habitude nouvelle, la fraternité ou amour du prochain ; cette habitude devint bientôt indépendante des conditions économiques qui, au fond, étaient la seule raison véritable d'association des égoïsmes.

Le Dantec souligne (quatre fois en quatre pages, en termes identiques, imprimés en caractères gras), cet étonnant mécanisme, le plus curieux de l'histoire des êtres vivants, selon lui : la genèse, grâce à une habitude prolongée et héréditaire, d'un sentiment qui fait partie intégrante du mécanisme des individus, et qui existe par suite en eux, « indépendamment des conditions mêmes dans lesquelles cette habitude a été

⁽¹⁾ Eg. 77.

⁽²⁾ Id. 97.

⁽³⁾ Id. 101.

⁽⁴⁾ Tr. 507.

acquise », le caractère *relatif* se transmettant aux individus ultérieurs de l'espèce, avec l'aspect d'un caractère *absolu*. C'est là l'histoire de la métaphysique, conclue-t-il¹ : l'enfant naît métaphysicien et beaucoup de gens le restent toute leur vie.

Un mécanisme analogue préside du reste à la genèse des idées logiques, de l'idée de chute et de verticale absolue par exemple. M. Bergson, note-t-il, l'a remarqué pour l'idée de mouvement².

Ainsi, d'autres nécessités prenant le caractère métaphysique d'entités absolues, ont engendré les notions morales de Bien et de Mal ; bientôt, des dieux ayant été inventés et pris pour arbitres des mérites des hommes, l'observance des prescriptions relatives au bien a pris aussi un caractère absolu³. Etant donné leur commune nature, la religion est devenue gardienne de la tradition morale.

Après avoir exposé, ça et là, les idées théoriques dont nous venons de faire un exposé systématique, l'auteur consacre quelques pages à examiner plus spécialement la genèse des notions de justice, puis de responsabilité⁴, et il se perd à nouveau dans des développements hétérogènes, obéissant au cours de ses associations les plus capricieuses.

Dans « L'Egoïsme », au contraire, sa pensée se trouvant quelque peu unifiée par le but relativement précis qu'il poursuit, (une leçon aux révolutionnaires), il précise et développe presque uniquement des thèmes de morale sociale.

Après une introduction de soixante pages sur « la vie et la lutte », résumé de biologie, les premiers paragraphes, (auxquels nous avons emprunté tout à l'heure des considérations relatives aux formes de société, famille, clan, nation), groupés sous ce titre : « les étapes dans l'association des hommes », contiennent aussi des considérations sur l'évolution parallèle des sentiments absolus qu'il leur sont afférents.

Puis, le Livre II est tout entier consacré à cette genèse

(¹) Infl. 193.

(²) Id. 192.

(³) Infl. 197.

(⁴) Id. 200-206.

des notions absolues, d'abord sous une forme générale, analogue à celle des « Influences ancestrales » : mécanisme de l'hérédité, le Bien et le Mal, dieux et justice¹, notions dont la vie familiale suffit à expliquer l'éclosion².

Les autres notions étant nées sans doute dans des associations plus vastes que la famille, il les étudie à part, dans un document populaire qu'il prend pour type des législations anciennes : le Décalogue. Successivement, nous voyons naître la religion du serment, le respect filial, le respect de la valeur d'un homme, le respect de sa vie, celui de la propriété, de la vérité, de la fidélité conjugale, etc.³ (tel est du moins l'ordre d'apparition qui leur est assigné bien qu'ils ne soient pas exactement analysés dans cet ordre).

Puis succède une étude sur les principaux sentiments : fraternité, envie et jalousie, pitié, droit, devoir, égalité, sentiment religieux.

Enfin, l'auteur termine par une suite de considérations sur la société moderne, la science, la propriété, le capital, les syndicats, les gouvernements, suivie d'un appendice inattendu sur les imperfections de l'appareil judiciaire contemporain.

Ainsi, de ces séries de développements disparates et confus, il nous faut essayer de dégager les opinions véritables de Le Dantec, en les coordonnant selon un plan rationnel. Nous adopterons le suivant : *le Bien, le Droit, le Devoir, la Responsabilité, la Sanction*. Bien qu'il n'y ait rien d'analogue à ce plan dans les ouvrages originaux, loin de déformer la pensée de l'auteur, il est indispensable pour en saisir le vrai sens.

Droit et Devoir.

Les deux notions de Droit et de Devoir étant connexes, Le Dantec les envisage simultanément dans la plupart des cas comme ses titres l'indiquent⁴.

(¹) Eg. 108, 120, 126.

(²) Id. 133.

(³) Eg. 161, 162, 142, 153, 158, 180.

(⁴) Eg. 84, 201, etc.

L'une et l'autre de ces notions, le droit paternel et le devoir filial par exemple, nous apparaissent aujourd'hui comme également légitimes et intangibles. Même lorsqu'un père est déchu de ses droits par la loi, le père et le fils se disent intimement l'un et l'autre, que la loi ne peut rien changer à l'ordre naturel des choses¹, tant ces notions sont ancrées dans nos mentalités.

Cependant, on acquiert l'habitude d'un droit nouveau, bien plus vite et plus aisément que l'habitude d'un devoir ; il faut très peu de temps pour qu'un droit, concédé par une loi factice, s'inscrive en nous avec le caractère métaphysique et sacré qui s'attache aux vieilles habitudes, car ce droit, quel qu'il soit, flatte notre égoïsme naturel d'êtres vivants ; c'est ainsi, par exemple, que ceux auxquels on avait fait goûter de l'Egalité lors de la Révolution, n'en voulurent plus démordre². Au contraire, nous nous soumettons de mauvaise grâce à un devoir nouveau parce qu'il constitue un obstacle supplémentaire dans la lutte quotidienne.

Nous étudierons d'abord les considérations de Le Dantec relatives au Droit, cette notion étant selon lui la source de celle de Devoir.

Le Droit.

La notion de Droit est la notion primordiale de toute la morale, celle dont toutes les autres dépendent : se soumettre au Devoir, c'est respecter des droits ; être responsable, c'est être responsable du respect de ces droits ; reconnaître un mérite, c'est reconnaître le droit de quelqu'un à être félicité.

C'est peut-être dans l'interprétation de la notion de Droit selon la théorie de l'égoïsme et de la lutte universelle, que se manifeste le mieux la portée de cette double théorie. Tout être ne pouvant survivre qu'aux dépens de d'autres êtres, ne pouvant, par ailleurs, réaliser cette condition que sur ceux

(¹) Eg. 85.

(²) Eg. 207.

des autres êtres qui se trouvent les plus faibles, il n'y a point de Droit au sens courant du mot.

C'est qu'en effet, cette notion, communément admise aujourd'hui, postule l'égalité des êtres. Or, on oublie que cette égalité n'est qu'un postulat¹, comme nous l'expliquerons bientôt en détail.

Ainsi, le mot Droit est, selon Le Dantec, un de ceux dont on a le plus abusé dans des raisonnements sentimentaux n'ayant aucune base scientifique², dans des phrases ronflantes, littéraires ou métaphysiques³ mais qui ne signifient rien⁴. On parle du droit de vivre⁵, du droit de vivre sa vie⁶, du droit au bonheur⁷, du droit des gens, droits sacrés par définition, alors que notre droit à la vie se borne effectivement au droit à la vie sociale⁸ et, dans les cas de danger, au droit... à la fuite⁹.

Le biologiste qui, lui, ignore le point de vue des métaphysiciens, n'envisage nullement la question de la valeur d'un droit des plus faibles et se borne à constater des faits. Or, de même que Darwin constate la survie des plus aptes, le biologiste (la morale ressortit surtout à la biologie selon Le Dantec), ne constate partout qu'un seul fait : le triomphe du plus fort.

Par suite de son triomphe, le plus fort s'attribue spontanément et se voit reconnaître « forcément » par les faibles, tous les avantages, comme le symbolise la vieille fable : « *Ego nominor Leo !* »¹⁰.

Si, oubliant tout ce que nous désignons communément par ce mot, l'on convient d'appeler « droits » les avantages ainsi conquis et reconnus par force, on dira qu'il n'existe qu'un droit : le « droit du plus fort » ou, plus exactement, du mieux adapté aux circonstances ambiantes¹¹. La morale

(¹) Infl. 201.

(²) Eg. 207.

(³) Infl. 201.

(⁴) Eg. 209.

(⁵) Infl. 201.

(⁶) Prob. 165.

(⁷) Sav. 86. Eg. 207.

(⁸) Prob. 175.

(⁹) Sav. 85.

(¹⁰) Eg. 196.

(¹¹) Tr. 535.

peut donc se résumer toute entière dans la formule courante : « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même », formule à laquelle Le Dantec ajoute ce correctif ironique : « à moins que tu ne sois le plus fort » ¹.

Ainsi, il déclare en maint endroit que le seul droit primitif est le droit du plus fort, sans indiquer malheureusement, comme nous venons de le faire, que cette expression consacrée doit, pour conserver un sens logique, être interprétée au sens d'*avantage* du plus fort : c'est donc en adoptant ce sens, parfaitement conforme à sa pensée, que nous devons interpréter ses textes.

C'est souvent en termes humoristiques que Le Dantec illustre sa thèse : « Ce matin, de nombreux escargots affirmaient dans mon jardin leur droit de vivre leur vie, en mangeant d'inoffensives laitues. Je profitai lâchement de mon droit au bonheur (j'aime beaucoup la salade) et je n'hésitai pas à écraser sous mes sabots les voraces gastéropodes... ils auraient agi de même à mon égard s'ils avaient pu... quand nous nous trouvons en concurrence avec des escargots, des limaces ou des vers blancs, nous n'hésitons pas à affirmer notre droit de vivre en les supprimant. Cela parce que nous n'avons pas besoin d'eux, qu'ils nous nuisent, et surtout que nous sommes les plus forts. Il en va de même quand nous avons affaire à des moutons, à des porcs, voire à des saumons ou des morues. Et quand nous tombons à la mer, les requins nous le rendent parce qu'ils le peuvent » ².

« Le tigre qui bondit sur moi a raison, écrivait Max Stirner, et moi qui l'abats, j'ai aussi raison » ³, et Le Dantec : « Les loups mangent les moutons, les moutons mangent l'herbe... nous n'avons aucune raison de dire que le mouton a le droit de vivre (car) il est évident que si le loup a le droit de vivre (lui aussi), il ne peut exercer son droit qu'à la condition de ne pas respecter le même droit chez les moutons

⁽¹⁾ L'Homme enchaîné, 30 janv. 1917.

⁽²⁾ Prob. 165.

⁽³⁾ « L'unique et sa propriété » trad. Lasvignes, 240.

qui, eux-mêmes, ne le respectent pas chez l'herbe »¹. Ce qui est déplorable, c'est que nous adoptons un langage différent quand il s'agit de nos semblables bien qu'il y ait cependant, là encore, triomphe de l'élément le plus fort, la Société ; elle nous le manifeste, par exemple, en exerçant la peine de mort contre les criminels, (lorsqu'ils ne sont pas les plus forts), simple peine du talion qui emprunte l'aspect d'un *droit* de légitime défense².

Malgré tout, ce sont quelquefois des individus qui sont plus forts que la Société et, dans ce cas, elle leur reconnaît spontanément un droit : « le prince Napoléon, président de la République, tente un coup d'Etat au 2 décembre. S'il avait échoué, on l'aurait exilé ou décapité, c'est de bonne guerre ; il a réussi et il a été, jusqu'à Sedan, le maître de nos destinées. » De même pour le coup d'Etat suivant, celui de Badinguet³. Bien mieux : des matelots révoltés ont bombardé la ville de Rio de Janeiro : le Sénat vote immédiatement l'amnistie pour les rebelles, c'est-à-dire qu'il leur reconnaît implicitement le droit de bombarder la capitale, car, lorsqu'on est désarmé, on reconnaît volontiers des droits à des gens qui sont derrière un canon et savent s'en servir⁴ : on leur accorde simplement ce qu'ils prendraient de force si on ne le leur accordait pas⁵. De même, la loi reconnaît le droit de grève, toujours sous le couvert de la justice, du moment que ceux qui se trouvent chargés d'appliquer la loi se trouvent impuissants à réprimer les grèves⁶. Lorsqu'un groupe est assez fort, il peut entraîner des modifications des lois en sa faveur⁷.

Enfin, le régime actuel des sociétés, la paix armée, indique ouvertement qu'il n'y a de droit que celui qu'on a la force de faire respecter⁸, sans quoi, une simple convention suffirait : du reste, des guerres éclatent effectivement⁹, et l'on voit une moitié de l'Europe essayer de détruire l'autre moitié¹⁰.

(¹) Infl. 201.

(²) Eg. 148.

(³) Prob. 168. Eg. 284.

(⁴) Eg. 195.

(⁵) Eg. 296.

(⁶) Eg. 272.

(⁷) Eg. 200.

(⁸) Sav. 79.

(⁹) Eg. 114.

(¹⁰) Sav. 45.

Négligeant ces vérités évidentes, au lieu de se borner à réclamer sincèrement le respect de la *faiblesse* pour les faibles, chez lesquels se constate le désir de survivre comme chez les forts, les nations civilisées ajoutent une notion métaphysique de *valeur*, en affirmant que les faibles ont le *droit* de voir respecter leur faiblesse. Malheureusement, cette notion est faussée, du fait qu'on applique indûment le même mot droit, non plus seulement aux revendications logiques des faibles, mais aussi (c'est la force encore qui l'exige), aux revendication des forts après leurs forfaits, comme si les deux cas étaient analogues. L'hypocrisie dissimule plus ou moins cet illogisme devenu habituel et c'est ainsi qu'a pu naître cette expression contradictoire dans les termes : « droit du plus fort. »

La notion métaphysique de droit absolu n'est pas seulement contradictoire : elle est hélas *dangereuse* aussi, puisque, renforçant incidemment l'instinct de la lutte, elle amène sans cesse les hommes à s'entretuer au nom de droits également sacrés et contradictoires ¹. Elle est dangereuse aussi à d'autres points de vue : la loi n'a-t-elle pas dû intervenir dans certains cas, pour atténuer les effets souvent désastreux de droits tels que le droit paternel ? Cette intervention serait, selon Le Dantec, un événement social de première importance, parce qu'il prouve que les législateurs eux-mêmes, et non plus seulement quelques philosophes, ont compris le danger de la croyance à des droits absolus dans certains cas. Il y a là un précédent : s'ils n'ont pas encore attaqué les autres, parce qu'ils craignaient d'avoir tout le monde contre eux, ils les attaqueront un jour ².

Ainsi, *pratiquement*, au lieu de réclamer pour les faibles, au nom d'un principe métaphysique, le respect de *droits* que le plus fort n'observe que lorsque cela lui plaît ³, le biolo-

¹. Prob. 170.

². Eg. 86.

³. Sav. 87.

giste fera aux faibles cet exposé original des *droits de l'homme*¹, (qui n'est nullement un manifeste révolutionnaire mais une simple leçon de choses, triste il est vrai²) : « Vous êtes plus forts que ceux qui vous oppriment : unissez vous et vous les opprimerez à votre tour ! », et Le Dantec ajoute avec une nuance de tristesse amère « jusqu'à ce que la désunion se mette parmi vous, et l'humanité sera le siège de luttes perpétuelles »³.

Maintenant comment expliquer la *genèse* d'une notion aussi invraisemblable ? Il faut, sous ce rapport, distinguer théoriquement chez l'homme civilisé, deux aspects de la notion métaphysique de droit : droits que la société reconnaît à chaque individu, droits que chaque individu se reconnaît à soi-même.

Ainsi, dans les premiers temps de l'humanité, deux hommes vivant en voisinage ont dû, d'un accord tacite, se reconnaître l'un à l'autre des droits (ou ce que nous entendons communément par ce mot), proportionnés à leur capacité de nuire respective⁴.

Par exemple, alors qu'un voisin impressionné par la capacité de nuire d'un propriétaire, se voyait contraint à lui reconnaître progressivement un droit en quelque sorte *objectif* de propriété, parallèlement naissait dans la mentalité du propriétaire lui-même, par habitude, un sentiment subjectif de propriété revêtant bientôt le caractère d'un droit sacré, tant est grande la force de l'habitude⁵.

Les sociétés se développant, la confusion s'établit petit à petit entre ces droits objectifs et ces droits subjectifs : pour n'être pas troublé dans sa propriété, le propriétaire acceptait volontiers la convention qui rend la propriété respectable ; bien plus, il appréciait particulièrement les gens honnêtes, en tant que voisins agréables⁶. Ainsi se formait la notion de

(1) Ath. 96.

(2) Prob. 165.

(3) Eg. 11.

(4) Eg. 195-11-150. etc.

(5) Eg. 196-180. Sav. 48.

(6) Prob. 183. Sav. 41, etc.

Droit qui vient, au fond, de ce que les hommes ont besoin de se reposer après avoir travaillé et qu'ils veulent, en conséquence, que l'avantage obtenu au prix d'un effort leur soit assuré définitivement, sans qu'il soit besoin de renouveler cet effort ¹.

A vrai dire, il faut arriver à une société déjà très fortement organisée, pour voir respecter à *peu près constamment* le *droit* subjectif des faibles qui, même alors, est encore bien inférieur au droit objectif reconnu à ceux qui ont une capacité de nuire supérieure. Il faut reconnaître, il est vrai, qu'aujourd'hui, grâce à un mince vernis de civilisation ², ce n'est plus par un combat singulier que les hommes terminent ordinairement leurs querelles : c'est en faisant interpréter par des magistrats, les textes des lois qu'ils ont édictées de concert. Ainsi, détail qu'on ne remarque pas assez, Droit objectif et Droit subjectif disparaissent : il ne subsiste plus que l'obéissance à la Loi, autre forme de la force ³.

Telle est la théorie du Droit que l'on peut dégager d'un ensemble de développements épars dans divers ouvrages. Ainsi synthétisée, il est à remarquer qu'elle ne prête point le flanc aux attaques qu'on pourrait formuler contre certaines de ses parties considérées isolément comme elles ont été écrites. La thèse de Le Dantec ne se confond point, malgré certaines analogies, avec celle de Hobbes, de Max Stirner, des néo-marxistes d'avant guerre, d'un Georges Sorel ou d'un Charles Maurras, auteurs qu'il semble du reste ignorer entièrement.

Notre moraliste déplore intimement l'état des choses que sa raison de biologiste le contraint à constater, en particulier la souffrance des faibles, désarmés dans la lutte quotidienne⁴. Il ne ménage pas les lazzis les plus réalistes aux forts et aux profiteurs et il conclut expressément : la loi du plus fort est la seule loi biologique ; ce qui est regrettable, ce n'est pas

(¹) L'Homme enchaîné, 30, 1, 1917.

(²) Prob. 178.

(³) Eg. 193.

(⁴) Sav. 46.

que je l'aie dit, après bien d'autres ; il est fâcheux surtout que cela soit vrai ¹ : cela n'est pas drôle ².

De plus, s'il ignore, en tant que biologiste, le point de vue du métaphysicien, qui introduit dans le monde la notion de valeur d'un Droit égal des faibles et des forts, il ne nie point, nous venons de le voir, l'existence et l'importance de cette notion dans la mentalité moderne, ni la sincérité des utopistes qui luttent pour la faire triompher. Il ne pousse pas non plus le pessimisme jusqu'à prétendre que la faiblesse soit *toujours* opprimée et, s'il est près de le faire, c'est parce que son cœur, dominant sa raison, souffre de l'existence de toute oppression. (On pourra comparer les idées que nous venons d'exposer à celles formulées récemment par M. Jean Sépulcre dans « Force et Morale » [La Renaissance du Livre, 1928]).

L'Homicide

Parmi les divers exemples qu'examine Le Dantec pour illustrer les précédentes théories, exemples qui entrent dans des chapitres différents de notre exposé méthodique, nous en étudierons un à part, dès maintenant, comme étant le plus originalement traité : il s'agit du devoir de ne pas tuer et du droit de ne pas l'être, spécifiés dans le Décalogue ³.

Pour se faire respecter, l'homme primitif devait « montrer bec et ongles », mais lorsque les hommes s'associèrent, ils adoptèrent cette *convention* que chaque membre de leur société devait respecter la vie de ses collaborateurs. Longtemps cependant, cette convention dût être insuffisante par elle-même : alors, chacun ayant intérêt à ce qu'elle fût respectée, la société, plus forte que les individus, usa de coercition et, par une longue imposition, donna insensiblement au

⁽¹⁾ Prob. 163.

⁽²⁾ Id. 13.

⁽³⁾ Eg. 139 à 155.

respect de la vie d'autrui un caractère métaphysique. Cependant, le remords après le meurtre n'apparaît que sous l'influence de facteurs accidentels : docilité du meurtrier, crainte du châtement humain ou céleste, horreur du cadavre et souvenir de son aspect, croyances religieuses, etc. Le respect de la vie est affaire d'habitude, l'homme prenant pour apprécier la valeur de la vie des autres, la mesure de la sienne propre : en temps de guerre, les combattants, plus habitués au spectacle de la mort, ne s'en émeuvent plus guère. C'est donc parce que la « coutume regrettable » du meurtre est très répandue dans la société, que les gens timorés d'aujourd'hui, incapables de se défendre, tiennent à donner un prestige absolu au dogme de l'intangibilité de la vie.

La loi elle-même n'a pas toujours prêté à la vie un caractère sacré ; on a longtemps pendu les voleurs, considérant ainsi la propriété lésée comme plus importante que la vie. De même, certains législateurs ne condamnaient un meurtrier qu'à l'amende, indiquant par là qu'ils n'estimaient pas plus la vie que la propriété : Howel le Bon faisait payer au meurtrier deux ou trois sous d'or, suivant la qualité de la victime. Enfin, la loi, en adoptant la peine de mort, n'enfreint-elle pas elle-même, aujourd'hui encore, la prescription du respect *absolu* de la vie ? Tous ces faits concourent à démontrer la relativité de cette prescription.

La Justice.

Avant d'exposer les théories relatives à la Responsabilité, il nous faut, pour les comprendre, étudier celles qui on trait à la Justice et à l'Egalité.

Le Dantec envisage spécialement la notion de juste et d'injuste après celles de Bien, de Mal, et de Divinité dont l'ensemble constitue les notions absolues. Il semble du reste que toutes les considérations sur le Droit que nous venons d'exposer ne soient, sous la plume de Le Dantec, qu'une intro-

duction, un moyen pour infirmer la valeur scientifique ¹ de la notion de Justice, but expressément avoué dans « l'Egoïsme », (p. 132) : Ce livre entier, y déclare-t-il, a pour but d'enlever toute valeur à la notion de Justice, de saper les fondements de cette entité absolue en établissant son origine évolutive.

C'est au moyen de sa logique seule qu'il le fait, bien qu'il soit, dans son cœur, plus épris de justice que quiconque ². C'est même parce qu'il en est trop épris qu'il ne peut admettre l'emploi abusif, hypocrite que l'on fait souvent du mot justice : sans doute, la notion de justice a été exploitée dans un but excellent pour amener les hommes à respecter les lois de leur pays ³ : c'est au nom d'un idéal de justice que ceux qui ont la prétention d'exercer les fonctions judiciaires, commettent les pires sottises ⁴, que les révolutionnaires s'agitent, que les internationalistes et les patriotes s'affrontent ⁵, que les religions nous enseignent de dangereuses erreurs ⁶, que la pitié, forme de la justice, s'égare en prenant une signification universelle qu'elle n'a jamais eue historiquement, (lorsque par exemple, la pitié des spectateurs d'un accident va aux chevaux blessés plutôt qu'aux hommes ⁷, que l'on se fait scrupule de manger de la viande ⁸, que l'on reproche à un charretier de manquer d'*humanité* envers ses chevaux ⁹, sentiment qui peut s'étendre ainsi jusqu'aux bêtes féroces, etc.) Un penseur a pu préférer cette absurdité : « *Pereat mundus, fiat Justicia!* ¹⁰ » et le Dante lui-même confesse qu'il sacrifierait volontiers sa vie à cette noble utopie que seule sa raison condamne mais que son cœur chérit, (il en fit preuve pendant la guerre). Il entreprend donc de montrer aux utopistes, l'origine très humble de la notion et y consacre expressément deux chapitres ¹¹.

Qu'est-ce que la Justice ? Elle est d'abord simplement

(¹) Prob. 161. S. C. 295, etc.

(²) Eg. 12. Méta. 253-46.

(³) Infl. 171.

(⁴) Eg. 289.

(⁵) S. C. 234.

(⁶) Lutte 285.

(⁷) S. C. 281.

(⁸) Infl. 204.

(⁹) Eg. 107.

(¹⁰) Eg. 132-288.

(¹¹) Infl. 200. Eg. 128.

définie « le respect des droits de chacun »⁽¹⁾ ; il semble qu'on puisse dès lors considérer sa genèse comme liée à celle du Droit dont nous avons représenté l'évolution progressive, allant de « l'estime » réciproque entre troglodytes doués d'une égale capacité de nuire, jusqu'à la reconnaissance récente du Droit des faibles eux-mêmes, et à l'adoption pacifique de l'arbitrage des tribunaux pour régler les différends, Effectivement, Le Dantec lui-même confond d'ordinaire la genèse des deux notions, dans ses exposés, et la dissociation en est ainsi rendue difficile.

Dans « L'Egoïsme », la Justice est définie à un autre point de vue : l'idée que chacun doit être récompensé suivant ses mérites et puni selon ses fautes. Ce point de vue engendre des considérations sur la croyance au jugement divin, sur sa valeur, et sur celle du jugement humain : nous les examinerons dans le chapitre de la Sanction, auquel elles ressortissent logiquement.

Parmi les remarques qui ont plus spécialement trait à la question, nous devons remarquer les suivantes : la notion de Justice est une notion purement humaine, c'est-à-dire, selon le contexte, une notion spécifique, que nous ne devrions pas étendre à l'ensemble des êtres vivants comme on le fait souvent par tendresse, nous l'avons vu. Cependant, comme les notions acquises et transmises héréditairement, elle revêt un caractère absolu et universel : nous nous étonnons donc de constater après coup, que la *Justice immanente* dont nous avons artificiellement doté l'univers, n'est pas respectée dans l'ensemble des êtres vivants. Nous nous étonnons que les loups mangent les moutons, que nous fassions détruire les rats d'égoût par d'autres rats⁽²⁾, et nous en faisons les objets d'une pitié qui ne devrait s'appliquer tout au plus qu'à l'intérieur de notre espèce. A quelle conclusion l'auteur semble-t-il vouloir aboutir lorsqu'il invoque ces divers faits ? Toujours

(¹) Infl. 200.

(²) Tr. 336.

à celle-ci : que notre sentiment inné de la Justice provient d'une erreur ancestrale.

La notion métaphysique est née petit à-petit, non seulement dans la mentalité des hommes, mais sans doute de tous les animaux sociaux. Cette idée est déjà formulée et illustrée dans le « Traité de Biologie » (p. 537) sous cette forme amusante : peut-être les moutons ont-ils conservé dans leur conscience morale le vague souvenir du temps où vivaient les ancêtres communs aux deux espèces Mouton et Loup, et ont-ils l'idée innée qu'il n'est pas juste que leurs cousins les loups soient toujours les plus forts. Cela est cependant peu probable, conclue-t-il, (nous démontrant que ce n'est pas là une boutade), car, en vertu de la loi de désuétude de Lamarck, de nombreuses générations de servitude doivent donner une mentalité adéquate à l'état servile ¹.

Le Dantec cherche à assigner de façon plus précise, dans la longue série des phénomènes ancestraux, le point de départ de la notion *humaine* de justice. Elle ne saurait évidemment provenir de la vie égoïste, avec laquelle elle est en contradiction patente : c'est donc encore une résultante de la vie sociale, prolongée pendant un nombre considérable de générations. Le travail des membres de la société, même les plus faibles, étant utile au clan primitif, il y a eu utilité pour chacun à ne pas entraver par des luttes intestines, et même à favoriser ce travail aussi bien que celui des forts. Une convention, tacite ou expresse, a donc amené chacun à respecter, à charge de revanche, l'égoïsme de son voisin. C'est de l'habitude prolongée de ce respect qu'est née, petit-à-petit, la notice métaphysique de Justice.

L'Égalité.

Dans ses considérations sur les notions de Droit et de Justice, Le Dantec fait intervenir constamment la notion d'éga-

(¹) Tr. 537.

lité : c'est qu'en effet, équité est synonyme de justice et veut dire aussi égalité ¹, le mot équité provient du latin *æquitas* ; égalité ².

La Justice, respect des droits individuels, est le respect de droits supposés égaux ³ et le sens de la justice lui-même provient d'une croyance erronée à l'égalité ⁴. Parmi les notions métaphysiques illusoires qui aujourd'hui mènent le monde, cette notion est une des plus captieuses ⁵. A côté d'utopistes désintéressés qui prennent pour argent comptant les entités métaphysiques ⁶, s'agitent de prétendus égalitaires qui désirent simplement être à leur tour ce que sont maintenant ceux qui gouvernent ⁷. Un millionnaire s'intitule socialiste ? C'est souvent un ambitieux qui cherche une place dans le gouvernement ⁸.

L'histoire de la notion d'Egalité est le plus intéressant chapitre de l'histoire de l'homme. Ne figure-t-elle pas déjà à la base de la première société humaine ? C'est en effet pour avoir reconnu chez son voisin une capacité de nuire *égale* à la sienne, que l'homme des cavernes a respecté ce voisin et a fait alliance avec lui. Les inégalités individuelles se sont accrues progressivement lorsque le fort protégea le faible, acquérant ainsi des droits sur lui ⁹, comme cela se passe encore de nos jours lorsqu'un riche fait l'aumône à un pauvre ¹⁰ ; il y a même eu des cas d'un véritable esclavage occasionné par ce mécanisme.

Cependant, certains facteurs empêchèrent cette inégalité médiévale de persister avec le même caractère de servilité et de despotisme. Parmi les populations humaines de nos régions, il n'y a pas eu d'exemple de servitude maintenue pendant un assez grand nombre de générations pour créer une race héréditairement domestiquée ; même après des siècles de servage, et grâce à l'amphimixie, Jacques Bonhomme

¹. Eg. 299.

⁽²⁾ Tr. 534.

⁽³⁾ Inff. 201.

⁽⁴⁾ Tr. 536

⁽⁵⁾ Prob. 180,

⁶) Eg. 13-201 etc.

⁽⁷⁾ Eg. 263.

⁽⁸⁾ Id. 258.

⁽⁹⁾ Eg. 205.

⁽¹⁰⁾ Id. 244.

chantait encore, en parlant de ses seigneurs : « Nous sommes hommes comme ils sont, etc. ⁽¹⁾. » Par ailleurs, même au temps où il semblait être disparu entièrement, le sentiment d'égalité avait partiellement subsisté, sous une forme dérivée, méconnaissable il est vrai : l'envie chez l'inférieur, la pitié chez quelques uns des supérieurs ⁽²⁾. Ces deux sentiments ressuscitèrent chez quelques penseurs la notion d'Egalité qui se répandit bientôt dans la foule, sous une forme métaphysique, cette fois, revêtant ou non un caractère religieux selon les pays. Cet essor se trouva favorisé par le perfectionnement des armes et l'invention des armes à feu : aujourd'hui « la bombe a rapproché le roi du voyou » ⁽³⁾ ; le jeune voyou qui possède un revolver a une capacité de nuire qui le rend très respectable et en fait l'égal du plus puissant seigneur d'autrefois. Le jour où la cuirasse du cheval bardé de fer ne fût plus à l'épreuve de la balle du vilain vêtu de serge, les castes perdirent toute réalité, il n'en resta qu'un souvenir d'apparence métaphysique. Bientôt se produisit la Révolution française, après laquelle toute restauration sérieuse de l'inégalité devint impossible.

Cependant, nous voyons encore subsister de nos jours, des inégalités sociales excessives et insupportables ⁽⁴⁾, consacrées par le régime de la propriété, de l'héritage, du mariage, de la récompense du mérite, etc. Différents déjà par leurs aptitudes naturelles, les individus se trouvent, en outre, placés par le hasard de leur naissance, dans des conditions de lutte très inégales. Tout au plus sont-ils, dans quelques pays au moins, à peu près égaux civilement devant la mort, le meurtre d'un homme, si misérable qu'il soit, étant interdit au même titre que celui d'un puissant ⁽⁵⁾.

Comment Le Dantec explique-t-il cet état de choses ? Il faut nous reporter, pour le comprendre, à une suite de considérations biologiques formulées dans le « Traité de Biolo-

⁽¹⁾ Tr. 537.

⁽²⁾ Eg. 194-205, etc.

⁽³⁾ Ath. 97.

⁽⁴⁾ Prob. 179.

⁽⁵⁾ Infl. 202.

gie » et dont voici l'essence. De même que la notion de Justice, la notion d'Egalité est une notion spécifique et, cette fois, nous pouvons dire sans équivoque : « purement humaine », car, l'auteur ne supposant point que les moutons puissent concevoir l'égalité qui régirait leurs rapports mutuels, elle n'est dûment applicable qu'aux hommes. A l'extérieur de l'espèce humaine règne, nous l'avons dit, entre espèces différentes, le droit du plus fort, et à l'intérieur de chacune de ces espèces, le droit du mieux adapté ; à peine peut-on prétendre qu'il existe une certaine égalité sous quelques rapports : le mâle microscopique de la Bonellie, par exemple, étant l'égal de sa gigantesque femelle, puisque l'un et l'autre agissent sans entraves suivant leurs aptitudes personnelles ¹. Autrement, il y a inégalité partout : les loups mangent les moutons, les moutons mangent l'herbe, et la réciproque, qui devrait se produire pour que fût vérifiée la notion de justice, n'est jamais constatée ². Cette inégalité, qui résulte des caractères spécifiques, est héréditaire : le loup et la louve donnent naissance à de petits loups, qui conservent sur les petits du bœuf et de la brebis, la supériorité physique dont jouissaient leurs parents.

Si nous envisageons maintenant l'espèce humaine seule, nous y constatons bien des inégalités naturelles que l'on remarque peut-être moins que les inégalités sociales : les Peaux Rouges ont été presque tous détruits en Amérique, par des peuples mieux doués ; il y a des heureux et des malheureux, des organismes sains et des infirmes ³ ; par suite du dimorphisme sexuel, c'est toujours la femme qui est chargée de nourrir dans son utérus, le jeune animal qu'elle a conçu ⁴ : cela n'est pas juste, ajoute l'auteur avec humour.

Ainsi, les inégalités sont telles entre les hommes naturellement dissemblables d'une même société, qu'elles font penser aux inégalités spécifiques qui séparent le loup du mouton. Il faut cependant remarquer une différence essentielle entre

⁽¹⁾ Tr. 539.

⁽²⁾ Id. 534.

⁽³⁾ Id. 536.

⁽⁴⁾ Sav. 72. Tr. 539.

les deux cas, un avantage qui éclate dans l'espèce humaine : c'est que l'inégalité résultant des caractères *individuels* n'est pas héréditaire, grâce à l'amphimixie qui produit sans cesse des êtres nouveaux, doués de caractères personnels, ce qui n'aurait pas lieu si les hommes se reproduisaient parthénogénétiquement. De plus, relativement identiques sous le rapport de la qualité, les hommes diffèrent par la quantité que chacun possède des qualités héréditaires.

Ainsi, les aptitudes en particulier n'étant pas héréditaires, le rôle joué par les parents dans la société ne devrait intervenir en rien dans l'attribution à l'enfant de son rôle social personnel. Celui qui serait plus apte dominerait là où son père, moins bien doué, avait obéi ¹. La réalisation de cette formule, remarque Le Dantec, a fait un pas énorme depuis un siècle : de nos jours, il n'y a pas un monde bourgeois proprement dit, se reproduisant par hérédité... il y a des familles qui montent pendant que d'autres descendent... » ² ; on ne sait plus ce que c'est qu'une classe, puisque tous les membres d'une même famille appartiennent en même temps à toutes les classes. (M. Goblot exprime exactement la même idée dans son livre sur « La barrière et le niveau » chap. I.-Alcan- 1925).

Cependant, nous sommes encore loin de l'idéal des utopistes égalitaires ! Est-ce à dire qu'il faille hâter la diminution des inégalités sociales par quelque révolution ? Le résultat serait encore plus détestable que l'état de choses actuel : pouvoir et richesse ne feraient que changer de mains ³. Du reste, l'Egalité absolue est une utopie : l'Egalité organisée, qui ne reconnaîtrait pas le mérite, serait la destruction de l'édifice social et elle serait du reste aussi odieuse que l'inégalité organisée des anciens régimes. Parler de mérites ou de droits égaux, c'est détruire innocemment les notions de Droit et de Mérite elles-mêmes ; prétendre que « la loi est la même

⁽¹⁾ Tr. 536-527.

⁽²⁾ Eg. 275-276.

⁽³⁾ Eg. 242.

pour tous », c'est consacrer l'inégalité des libertés, puisque l'obéissance à la Loi entrave profondément le fonctionnement normal des uns, et est au contraire pour les autres, agréable et douce ¹.

Pour réaliser le maximum possible d'égalité, il ne faut pas y croire trop ². La seule égalité possible, dans une société dont les individus sont tous dissemblables de nature, c'est que chacun jouisse de la même quantité de liberté ³. Telle est la sage conclusion que nous propose le grand biologiste ; elle serait à rapprocher de la définition de Louis Blanc : l'égalité consiste pour tous les hommes, dans « l'égal développement de leurs facultés inégales et l'égle satisfaction de leurs besoins inégaux ».

Cependant, que devient dans un tel système, la notion classique de Devoir, d'obligation morale ? Sur quelle bases pourra-t-on logiquement la fonder après avoir reconnu, sans le déplorer, le règne absolu de la férocité égoïste ? La notion de Devoir ne peut venir que de la croyance à des principes et le logicien ne connaît que des conventions, plus ou moins fixées dans son hérédité ⁴. Par ailleurs, l'accomplissement du Devoir postule l'existence du Libre-Arbitre, et Le Dantec se proclame constamment déterministe convaincu. Sommes-nous donc en présence d'une morale sans obligation ? Il n'en est rien.

L'Obligation morale.

Dans la réalité, l'égoïsme primitif a été partiellement corrigé par la naissance et le développement progressif de la notion du Devoir, engendrée par l'évolution sociale.

Cette notion d'un Devoir auquel on puisse à volonté se soustraire ou obéir n'est pas, il est vrai, une notion scientifique, car la physique, la première de toutes les sciences, ne

(¹) Tr. 534.
(²) Prob. 181.

(³) Tr. 534.
(⁴) S. C. 287.

nous fait connaître que des lois inéluctables ¹. Les lois naturelles sont fatales et s'appliquent en nous comme en dehors de nous. Au contraire, la loi morale ressemble aux lois humaines qui, au fond, sont de simples « préceptes » ² que nous pouvons transgresser sans châtement nécessaire, menacés seulement d'un châtement que nous éviterons peut-être, perspective encourageante ³. Ainsi, « il n'y a pas d'impératif » ⁴, déclare Le Dantec s'opposant sans embages à Kant, en 1905, et il précise sa pensée trois ans plus tard ⁵ bien que les principes moraux aient revêtu un caractère impératif, aucun sentiment moral ne se présente avec le caractère d'un impératif absolu. Il est donc regrettable, selon lui, qu'on emploie le même mot « loi » dans des cas aussi distincts que ceux où s'applique la loi naturelle, la loi civile et la loi morale ⁶ : cependant, lui-même les confond dans ses développements, plus qu'on a coutume de le faire.

Dérouté par l'incertitude et les contradictions des prescriptions morales dictées par les consciences individuelles, il s'attache plus particulièrement à considérer les lois sociales ; « réglemens conçus par des hommes intelligents en vue d'assurer à une société d'individus soumis aux lois naturelles, la plus grande somme de bonheur possible » ⁷, ces lois sont des plans de conduite, des programmes d'activité intelligente et, pour ainsi dire, des correctifs aux lois naturelles. Elles revêtirent primitivement une forme religieuse : les réglemens de Dieu furent inventés par des hommes plus intelligents que les autres et, étant donné la prétendue révélation qui était leur origine, on ne les discuta pas ; ils devinrent la loi écrite ⁸. Hélas, aujourd'hui, l'illusion est disparue, depuis que les lois sont faites par la majorité ⁹ et que l'esprit critique s'est développé.

Les lois ont pour but d'introduire dans le mécanisme céré-

(¹) S. C. 322.

(²) Eg. 124.

(³) Eg. 121.

(⁴) Infl. 199-S. C. 286.

(⁵) S. C. 286.

(⁶) Sav. 41.

(⁷) H. S. 200.

(⁸) Sav. 28.

(⁹) Eg. 250.

bral des hommes sains, un nombre de considérations destinées à peser sur leurs déterminations, dans chaque cas, de manière à les faire agir conformément aux conventions de la société dont ils font partie. Ainsi, si les lois étaient bonnes, le résultat serait tolérable ; leur connaissance finirait même par devenir héréditaire et la société humaine serait analogue à la société des abeilles. Mais, nous n'en sommes pas là : d'abord parce que nous avons tous la prétention constante de prendre pour seul arbitre universel, notre conscience individuelle héréditaire, qui est relative et incomplète ; d'autre part, parce que les lois sont instables et imparfaites ¹, différentes suivant les nations ², et que la société ne sait pas les faire respecter ³ : ne les enfreint-elle pas elle même dans certains cas, lorsqu'elle infirme par exemple le dogme de l'intangibilité de la vie, par l'application de la peine de mort ⁴ ? Enfin, parce qu'il existe, nous l'avons dit, des conflits regrettables entre ce qu'on nomme la loyauté et la légalité, entre la légalité et la légitimité ⁵.

La Responsabilité.

Le Dantec ne néglige point entièrement la question de la responsabilité, mais ses indications à ce sujet sont très sommaires et, plus que toutes les autres, dépourvues d'unité.

Leur examen supposerait la connaissance de ses opinions concernant le libre arbitre, opinions qu'il faudrait un livre entier pour exposer. Sans en examiner ici le détail, disons que, sur ce point encore, Le Dantec tend à donner à ses lecteurs, par la forme de son style, une impression fausse. Tout en se proclamant, en maints passages, déterministe convaincu, il est partisan du libre-arbitre tel que le conçoivent la plupart des psychologues, relatif et susceptible de degrés. Une seule

(¹) Infl. 214.
(²) Prob. 168.
(³) Eg. 200.

(⁴) Eg. 147.
(⁵) Eg. 251.

phrase suffit à nous montrer que le déterminisme n'exclut pas, selon lui, la liberté : « l'homme, écrit-il, .. peut dans chaque cas se servir *comme il la juge convenable* des outils qui constituent son mécanisme ». Donc, tout se passe comme si l'animal était capable de commencements absolus, quels que soient les faits scientifiques qui portent à le considérer en réalité comme un simple transformateur d'énergies ¹. Par ailleurs, l'auteur réfute même très nettement la thèse fataliste : c'en est assez.

Cependant, il est à déplorer que les opinions de notre moraliste relativement à la responsabilité, ne soient jamais stables : enfant, il avait, déclare-t-il dans « L'Athéisme » (p. II), l'idée de mérite et de culpabilité profondément ancrées en lui, bien qu'il ne crût point alors à la justice immanente, et ce n'est que bien plus tard que des raisonnements philosophiques l'amènèrent à rejeter la responsabilité absolue. Il n'en conserva pas moins le sentiment, aussi vif que dans son enfance, et désormais douloureux. Cette dualité, ce conflit entre ses tendances sentimentales et ses croyances théoriques, suffirait à expliquer l'instabilité de ses affirmations.

M. Giard, dont il confesse avoir subi fortement l'influence, écrivait en 1898, dans la préface que Le Dantec, son élève, lui avait demandée pour un livre ² : « malgré le déterminisme, rien n'est changé aux bases de la morale, la responsabilité demeure entière puisque, si nous étions libres, nous n'agirions pas autrement que nous le faisons étant déterminés, mais ayant l'illusion de la liberté », L'élève semble se ranger quelques temps à l'opinion du maître.

Par une heureuse dissociation, il distingue incidemment en 1905 ³ la responsabilité du mal et la responsabilité du bien ou mérite. Bien qu'il ne tire point parti de cette distinction, aussi vite oubliée que formulée, nous en ferons le principe de notre plan, l'auteur n'en suivant aucun, nous l'avons dit.

(¹) Infl. 180.

(²) Indiv. 5.

(³) Infl. 217.

A. — La Responsabilité du Mal.

En mai 1904, Le Dantec publie dans les « Annales de la Jeunesse laïque », un article réaliste consacré à nier la responsabilité, sans aucune réserve. Son exposé se résume à ceci : l'homme n'est pas responsable des circonstances ambiantes ; il ne l'est pas non plus de son état actuel qui provient de son hérédité et de son éducation. Or, qui est responsable de cette hérédité et de cette éducation ? Ce n'est pas un dieu puisque ce mot ne désigne rien de réel : c'est donc le hasard au sens vulgaire, c'est-à-dire l'ensemble des facteurs que nous ignorons. Ainsi, il n'y a pas de responsabilité.

Il examine successivement le cas de l'homicide accidentel, du fou meurtrier, de l'impulsif, du suggestionné qu'on acquitte tous comme irresponsables. L'homme dont le mécanisme cérébral est sain, lui, est considéré au contraire comme responsable : c'est là une erreur, vu les considérations précédentes : le mauvais juge lui-même est un criminel irresponsable. Peut-être, ajoute l'auteur, arriverait-on à persuader tous les gens qui se mêlent de juger, de cette irresponsabilité du mal, si elle n'entraînait pas logiquement l'irresponsabilité du bien, l'absence de mérite, conséquence que les hommes ne se résigneront jamais à admettre, tant ils tiennent à être considérés comme méritants : il faut donc renoncer à les persuader.

Enfin, un autre fait suffirait, à lui seul, à infirmer toute responsabilité : c'est que l'homme change à chaque instant. Le Dantec cite plusieurs fois à ce sujet le mot de Pascal : « Le temps guérit les douleurs et les querelles, parce qu'on change, on n'est plus la même personne » ¹.

Méconnaissant cette vérité capitale, le langage humain, opposé au langage déterministe, en attribuant à un homme un nom invariable pendant toute sa vie, établit une solidarité

(¹) Indiv. épig. 39. Inff. 217, etc.

absolue entre tous ses actes passés présents et futurs ; qui de nous n'a été peiné de voir s'asseoir, à quatre-vingts ans, sur les bancs de la Cours d'assises, le grand Ferdinand de Lesseps ? N'est-il pas également illogique qu'un homme qui a volé une fois reste toute sa vie un voleur, si grand qu'il devienne ?

Hélas, il ne faut point espérer que l'on déracinera jamais la croyance à cette identité, car elle est aussi invincible que la croyance à notre mérite : qui de nous acceptera de ne pas se considérer comme une personne qui se perpétue dans le temps, d'être seulement un phénomène extemporané, sans cesse variable, enfin, de ne plus être un homme supérieur ?

Cependant, Le Dantec différemment inspiré, quelques années plus tard, et se plaçant à un point de vue nouveau, reconnaît dans « L'Athéisme » (p. 95) que la responsabilité est « une erreur sociale nécessaire », (*presque* nécessaire, dira-t-il dans *Savoir* [p. 81]) L'année suivante ¹, il précise cette idée en indiquant que l'opposition apparente des théories sur la responsabilité résulte de l'emploi de langages différents. Cette fois, il oppose non plus « langage humain » et « langage déterministe », mais « langage psychologique » et « langage mécanique », simple marque d'inconstance.

« Je ne suis pas responsable » dit le Philosophe dans « Le Disciple » de Paul Bourget : c'est là une absurdité au point de vue scientifique, car la notion de responsabilité qui appartient au langage, psychologique, ne se retrouve pas dans le langage de la mécanique universelle. Il faut nier alors au même titre, personnalité absolue (c'est-à-dire séparation du monde), liberté absolue (c'est-à-dire activité séparée de l'énergie totale de l'univers) et responsabilité absolue, (notion qui découle des deux autres).

Ainsi, le Disciple ne doit point, sous peine de commettre une pétition de principe, commencer une phrase par « Je » (mot qui est du domaine psychologique) et terminer par la

(¹) H. S. 186.

négarion de la responsabilité qui est du domaine scientifique de la mécanique universelle. Dès l'instant où l'on dit « Je », on « est », on est libre, et on est responsable en langage psychologique. Le Dantec conclue en avouant que, malgré ses précédentes tentatives pour résoudre clairement cette question, il n'a pas été compris, parce que lui-même a péché par inadvertance, en employant simultanément deux langages.

En résumé, les conclusions que l'on peut dégager de la synthèse des textes se résument à ceci : La responsabilité n'existe pas en réalité ; — elle a cependant cette réalité particulière que langage courant confère aux illusions efficaces, reflets des erreurs héréditaires ; — bien qu'elle soit vicieuse, nous sommes contraints à conserver cette notion si l'on veut conserver la société, argument que nous développerons ultérieurement.

La Sanction.

Malgré cette dernière concession, la négation de toute responsabilité réelle amène le philosophe à considérer toute sanction comme illogique a priori. Cependant, outre les sanctions individuelles de l'opinion, prononcées par le tribunal intérieur de chaque conscience ¹, la société humaine exerce des sanctions judiciaires.

Primitivement, les hommes constatant l'impunité des contrevenants à la loi morale et ne pouvant l'admettre, puisqu'ils lui attribuaient la même valeur absolue qu'aux lois naturelles, ont imaginé un Dieu qui sanctionnera nos actes quand il lui plaira (restriction que nécessite la constatation de l'impunité actuelle) ². Cependant, soit que la justice fût trop lente à s'exercer, soit qu'elle fût trop peu évidente dans ses résultats, des hommes avisés craignirent que leurs congénères ne fussent plus suffisamment effrayés de ces sanctions, dou-

(¹) Infl. 215.

(²) Eg. 130.

teuses et lointaines, et ils prirent l'initiative de rendre la justice au nom de la divinité. Ainsi c'est comme délégués de la Justice souveraine qu'ont agi les premiers hommes qui se sont avisés de remplacer les futurs châtiments divins, par des peines humaines immédiates : pères, juges, prêtres, fondateurs de religions¹. Quelques uns ont imaginé à cet effet, peut-être en toute bonne foi², une révélation divine des Tables de la Loi, et ainsi, la société s'est trouvée incidemment défendue par des règlements émanés d'une autorité souveraine et incontestable. Une partie de « L'Egoïsme » est consacré, nous l'avons dit, à un examen sommaire des principes du Décalogue.

Hélas, non seulement cette prétention judiciaire apparaît, depuis l'événement de la Science, comme théoriquement illogique, mais elle est réalisée sans aucune philosophie. La peine de mort serait peut-être utilisable, si elle était vraiment efficace, intimidatrice³ ; la justice serait bonne (sinon *juste*), si elle se proposait de guérir les malfaiteurs en les libérant autant que possible des effets d'un déterminisme malfaisant, de corriger, de réparer des mécanismes dont le fonctionnement s'est montré dangereux dans certaines circonstances⁴.

En fait, on agit bien un peu comme cela, mais l'attitude prédominante est, au lieu de guérir, de *punir*, en considérant l'individu comme responsable.

Or, cette punition pèche par trois points : elle se base sur un idéal qui, nous le verrons bientôt, n'est à rien de réel ; de plus, elle introduit dans les facteurs d'action du condamné, d'une part le souvenir d'une punition qui le rend peut-être plus mauvais, d'autre part, une tare sociale qui dure autant que lui et peut l'empêcher d'agir en honnête homme, s'il l'est devenu. La preuve en est dans les cas de récidive : un voleur qui récidive fait le procès de la loi qui l'a condamné,

(¹) Eg. 132 Lutte 285

(²) Le Dantec confirme cette bonne foi dans un passage de « L'Athéisme » : il est peu vraisemblable, écrit-il, qu'un homme ait été assez supérieur à ses con-

génères pour imaginer un pareil stratagème, sans en être lui-même la dupe (p. 77).

(³) Eg. 148

(⁴) Infl. 211-218.

insuffisamment et maladroitement. Si l'on ajoute à ces considérations, les défauts de procédure et de fonctionnement des jurys, qu'il analyse avec humour, mais aussi avec une fine psychologie, dans l'appendice de « L'Egoïsme », on s'explique que Le Dantec plaigne ouvertement ceux qui sont assez peu heureux pour « avoir maille à partir avec la justice »¹, et que, considérant comme *terrible* le rôle de justicier², il s'écrie : « Si j'avais été juge, le seul acte dont j'eusse été capable, eût été de rendre mon bonnet dès la première affaire. On a déjà assez de se diriger soi-même ! »³.

B. — La Responsabilité du Bien : Le Mérite.

Les philosophes qui ont nié le Mérite se sont rarement placés, pour le faire, au même point de vue que Le Dantec.

Nous l'avons dit tout à l'heure, les hommes veulent avoir du mérite : ceux-là même qui, par générosité, essaient d'apitoyer les juges par la considération de l'irresponsabilité des criminels, tiennent à conserver, par ailleurs, la responsabilité du bien. Cependant, scientifiquement parlant, on ne saurait complimenter un homme pour un acte d'éclat, à l'accomplissement duquel il n'a fait que participer, (c'est le déterminisme qui nous l'enseigne), comme un rouage fonctionnant avec d'autres rouages⁴, et aussi comme un être déterminé par ses hérédités. C'est ainsi qu'un enfant (que ses parents grondaient, lui citant dit-on, comme modèle, un camarade favorisé de grands succès scolaires), était fondé à formuler cette réponse profonde : « Il a des parents intelligents, lui ! »⁵ :

Par ailleurs, l'homme changeant incessamment, celui dont on loue le mérite n'est plus ; un général est dit grand, parce qu'il a remporté une victoire ; on ne dit pas « un grand

⁽¹⁾ Eg. 296.

⁽²⁾ Eg. 299.

⁽³⁾ Ath. 88.

⁽⁴⁾ Ath. 92.

⁽⁵⁾ Sav. 81, note.

canon » de celui qui a tué un chef ennemi, et cependant le canon a moins changé que le général ¹ ; un grand homme n'est qu'un ancien grand homme.

La notion de mérite enferme une troisième inconséquence : la récompense d'un mérite prétendu, crée des inégalités définitives, la propriété étant absolue, alors que le prétendu mérite n'est que momentané. C'est là encore une erreur chère aux hommes qui, connaissant le caractère provisoire de toutes choses, veulent des récompenses définitives : au Moyen-Age, les titres qui récompensaient les actions d'éclat étaient héréditaires ; aujourd'hui, il y a un léger progrès sur ce point, puisque nos décorations ne le sont pas. Cependant, un soldat reçoit encore une croix d'honneur qui brillera toute sa vie sur sa poitrine, même aux jours de défaillance et de lâcheté. Le Dantec résume cette idée dans cette belle phrase : « Les Romains récompensaient leurs héros en leur décernant une couronne de feuillage qui, fanée au bout de deux jours, avait encore duré plus que l'héroïsme récompensé. Aujourd'hui, nous voulons des témoignages définitifs » ².

Enfin, dernière inconséquence, les jugements de valeur concernant le mérite sont contingents, relatifs au point de vue de celui qui les formule, et peuvent, par là même, être erronnés et incomplets. On ne peut apprécier dûment ce que l'on croit être un mérite, que si l'on connaît la valeur véritable du sacrifice : tel hyménoptère, par exemple, trouvera réalisées les conditions parfaites du bonheur, dans ce qui nous paraîtrait à nous autres hommes, un esclavage intolérable.

Ne proposons donc point comme modèle, à nos congénères humiliés, le mérite d'aucun autre être, mérite qui peut n'être qu'apparent, pas plus que Rabelais ne proposait comme modèle aux femmes enceintes « les bestes qui sur leur ventrée n'endurent jamais le masle masculant », car les bêtes n'y ont aucun mérite, leur nature étant différente de celle des femmes³.

(¹) Infl. 217.

(²) Eg. 235.

(³) Tr. 487.

Cependant, en 1914, tout en niant, avec plus d'énergie que jamais, la valeur de la notion de mérite, Le Dantec distingue un point de vue nouveau, duquel elle peut être admise : chez l'homme envisagé seul, il est impossible de trouver un fondement à la notion, celui qui prétendrait récompenser ou punir un homme au nom d'un principe métaphysique supérieur, ne serait qu'un visionnaire, sympathique mais déraisonnable. Tous les hommes bénéficient, sur ce point, de l'égalité... dans la nullité : tous ont le même mérite qui est nul.

Par contre, au point de vue social, il en va tout autrement : semblant oublier tout ce qu'il avait écrit précédemment, l'auteur prend en considération les avantages, l'utilité de la notion de mérite, relativement au rendement social : c'est que, dans les relations entre les hommes, les erreurs jouent un rôle égal et même supérieur à celui des vérités¹ et, en particulier, en méconnaissant le mérite, comme le veut par exemple l'utopie égalitaire, on abaisserait jusqu'à l'annuler le revenu de l'humanité, le produit du travail collectif, et cela au détriment de tous. Si l'on ne distinguait pas le mérite apparent du bon ouvrier, et si on le traitait comme le mauvais, on le découragerait et on encouragerait parallèlement la paresse du mauvais. Alors, non seulement le rendement diminuerait, mais, chose plus grave, le sentiment individuel de la justice serait blessé chez tous. En effet, les distinctions de mérite ne nous révoltent pas, car la notion métaphysique héréditaire de Mérite et de Démérite est fixée en nous comme les erreurs ancestrales de Bien et de Mal, de Droit et de Devoir. Sans doute, notre jalousie se trouve excitée par une récompense accordée au mérite d'autrui, mais elle se borne alors à éplucher ses titres et, si nous ne leur trouvons rien à dire, nous ne nous insurgeons point².

Ainsi, peu importe pratiquement le mérite *réel* : l'important est que chacun soit récompensé suivant ce qui *paraît* être

(¹) Infl. 219

(²) Eg. 235.

son mérite¹. Cette théorie est à la base de l'attitude du sage, moniste et athée² : l'athée ne s'aime pas, il sait trop que le déterminisme exclut le mérite et la responsabilité ; il est comme il est, sans avoir pu être autrement : mais il accorde volontiers du mérite aux autres, puisqu'il sait que les autres se croient responsables.

Cependant, dans son dernier ouvrage, « Savoir », où réapparaissent, dépouillées de tout correctif, les tendances intimes du biologiste, un instant refoulées, Le Dantec énonce une dernière fois l'illôgisme anti-scientifique de toutes les notions que nous venons d'examiner : elles pèchent par la base, la physique nous interdit d'y prêter *la moindre attention*. Par quoi les remplacer ? Peu importe : « nous verrons plus tard, ce qu'il importe de faire d'abord, c'est le bilan des résultats de la croyance à cette notion »³. Oubliant alors son point de vue de rendement économique, l'auteur préconise l'adoption, pour effectuer ce bilan, d'un criterium plus noble, plus conformes aux tendances généreuses de sa nature : la bonté. Les religions et la morale du Mérite, ont-elles causé plus de bonheur aux hommes, ou au contraire plus de souffrance, en les rendant cruels à l'égard des contrevenants à la loi ? Elles nous ont rendus féroces et cela suffit à les condamner : tel est, sur ce point, le dernier mot de l'œuvre.

Ce passage, mieux que tout autre, nous indique expressément la véritable raison des attaques violentes que Le Dantec mélange constamment à tous ses développements, même les plus techniques, attaques dont nous avons fait abstraction jusqu'ici, pour des raisons de méthode, mais que nous ne saurions négliger plus longtemps.

(¹) Prob 180.

(²) Ath 92.

(³) Sav 29.

CRITIQUE EMPIRIQUE

L'Immoralité

Sincère, ardent, critique impitoyable pour soi comme pour autrui, Le Dantec devait être frappé de la disproportion assez grande qu'on peut ordinairement constater entre l'idéal moral que les hommes prétendent poursuivre, comme le leur prescrit leur conscience, et leur conduite effective. Il exprime plusieurs fois cette constatation par une expression originale : « on donne des accrocs à la morale » ¹ ; les saints ne courent pas les rues, écrit-il ², et quand on en rencontre un, on se moque de lui ; nous ne trouvons jamais à admirer sans restriction quand il s'agit d'un homme vivant ³.

C'est surtout dans « L'Egoïsme » et dans « Savoir » que sont dénoncées à chaque page, au hasard de l'inspiration, les multiples infractions dont les hommes se rendent coupables à l'égard des règles morales ; nous indiquerons seulement les critiques essentielles, en les ordonnant dans l'ordre d'importance que l'auteur semble leur prêter selon leur gravité.

C'est d'abord *l'injustice* dont certaines manifestations sont excessives et insupportables ⁴ : injustice de la propriété, des héritages ⁵, de la faim des pauvres, (le mot *faim* revient neuf fois en huit pages !) etc. : en échange du travail des ouvriers le propriétaire leur fournit *quelquefois* de quoi nourrir leur famille ⁶, triste lutte entre exploiteur et exploité ⁷.

Ce n'est point, remarquons-le, à l'institution de la propriété elle-même que Le Dantec s'attaque, comme il a pu maladroitement le laisser croire en certains passages : la propriété est inévitable ⁸ et toute tentative pour la supprimer n'aboutirait qu'à la faire changer de mains ⁹ ; ce n'est pas non plus à l'injustice elle-même, car la justice, si noble soit-elle, n'est qu'une noble utopie ¹⁰ : c'est seulement à la manière dont les

(¹) Sav. 72, etc.

(²) Eg. 236. Prob. 177.

(³) Méta. 68

(⁴) Prob. 179.

(⁵) E. 236.

(⁶) Eg. 238.

(⁷) Infl. 225.

(⁸) Eg. 149, note.

(⁹) id. 242.

(¹⁰) Lutte 284.

hommes exercent leur droit de propriété (propriété des femmes belles aussi bien que de l'argent)¹, et dont ils exercent leur prétendue justice, oubliant les indigents, alors que la production du globe en substances alimentaires et en tissus est actuellement suffisante pour nourrir et vêtir suffisamment tous les hommes². Le Dantec stigmatise en ces termes sans indulgence, la parade que fait le rentier gavé, ³ éclaboussant les pauvres, pour être craint et respecté, en jetant l'argent par les fenêtres : tel financier sera très fier de couvrir des bijoux les plus rares la femme qui excite son appétit sexuel, et cela pourra être, de sa part, non seulement la satisfaction d'un mouvement de vanité, mais encore une manœuvre destinée à inspirer la confiance à ses actionnaires. De plus, le propriétaire, parvenu ou héritier, qui emploie des ouvriers à des besognes sordides et malsaines⁴, pour augmenter son capital⁵, éprouve de l'orgueil de les faire vivre, car n'ayant pas de terre, ils n'ont pas le droit de vivre⁶ et sans lui, ils « mourraient légalement de faim »⁷. De même, le riche qui désarme le miséreux en lui faisant l'aumône, a la conviction intime qu'il est généreux⁸.

Nous devons remarquer, fait capital, que ces critiques, tandancieuses en apparence, sont parfaitement impartiales : tandis que les hommes, lorsqu'ils formulent des arguments de ce genre, les dirigent contre une classe sociale pour en défendre une autre, Le Dantec, rat retiré du monde, n'épargne pas davantage ceux qu'il semblerait défendre : le pauvre, enrichi, agirait exactement, selon lui, comme le riche mesquin⁹.

L'avarice n'est point le fait d'une classe : elle est le fait de l'humanité. Leur bourse est une des choses auxquelles les hommes tiennent le plus¹⁰ ; nous faisons meilleur marché de notre conscience morale que de notre porte-monnaie¹¹ ; bien

(¹) Eg. 243.

(²) Eg. 231.

(³) Eg. 242-243.

(⁴) Eg. 242.

(⁵) Eg. 239.

(⁶) Eg. 238.

(⁷) Eg. 240.

(⁸) Eg. 244.

(⁹) Eg. 246.

(¹⁰) Chaos, 124.

(¹¹) Homme enchaîné, 30 janv. 1917.

plus : nous tenons davantage à notre bien qu'à notre vie elle-même, puisque nous sacrifions souvent notre vie pour défendre notre bien ¹.

Enfin, l'injustice revêt bien d'autres formes encore : les hommes, lorsqu'ils viennent à être embarrassés, n'ont-ils pas recours, par exemple, au tirage au sort, même pour les choses les plus graves ² ? Ne se livrent-ils pas au jeu immoral des loteries et de la roulette ³ ?

Injustes et avarés, les hommes, malgré leur idéal d'humanité, sont également *féroces* ⁴, exceptés lorsqu'ils sont repus, à l'instar des Courlis et des Goélands ⁵, car ils portent en eux la trace indélébile de la nature belliqueuse de la vie ⁶. Ils le sont autant avec leurs semblables qu'avec ceux des animaux dont ils ignorent foncièrement la sensibilité, la puce et l'huitre par exemple ⁷ : il suffit d'assister à une réunion électorale pour voir se dévoiler les haines latentes, plus violentes que celles que suscite l'envahisseur lui-même ; les apôtres de la fraternité universelle eux-mêmes sont remplis de haine contre ceux qui ne sont pas leurs alliés dans la campagne d'amour entreprise ⁸ ; bien plus, la dissension s'introduit aussi à l'intérieur de chaque parti ⁹ et Le Dantec peut s'écrier avec lyrisme : « O fraternité humaine ! on isole quatre hommes sur une coque de noix et ils se haïssent ! ¹⁰ ».

Cette férocité se manifeste en particulier par une propension universelle à juger : nous trouvons naturel de soumettre nos voisins aux ordres de notre propre conscience morale ¹¹, et nous les jugeons sans indulgence à notre tribunal intérieur ¹² ; c'est aux infractions commises contre la morale sexuelle que nous réservons d'ordinaire nos foudres les plus terribles ¹³, les vieilles surtout se montrent enragées contre les jeunes couples vivants et amoureux ¹⁴. La parabole de la

(¹) Eg. 248.

(²) Eg. 298.

(³) Id. 295.

(⁴) Sav. 69-70-77.

(⁵) Tr. 109.

(⁶) Eg. 217.

(⁷) Eg. 194.

(⁸) Eg. 188.

(⁹) Eg. 190.

(¹⁰) Méta. 8.

(¹¹) S. C. 265.

(¹²) Infl. 215.

(¹³) Sav. 70-81.

(¹⁴) Confl. 74.

paille et de la poutre est d'une telle vérité¹ qu'un grand sage, tout en proclamant ce précepte : « ne juge pas si tu ne veux pas être jugé », n'a pu cependant s'empêcher de juger sans cesse, promettant des récompenses incalculables à ceux qui acceptaient sa manière de juger : aussi a-t-il été jugé lui-même à son tour et mis en croix. Nous n'aurons pas la prétention d'être plus sage que lui².

Ces diverses causes de conflit sont si répandues qu'une amitié solide et durable, capable de résister aux conflits d'intérêt, est une exception et un prodige si héroïque qu'elle suscite une admiration mêlée d'étonnement, ce qui témoigne de sa rareté³. La reconnaissance aussi est lourde à beaucoup d'hommes, qui s'allègent volontiers de ce fardeau⁴.

Par ailleurs, l'instinct de la conservation se manifeste aujourd'hui chez l'homme sous des aspects mesquins et comiques, par suite de multiples déformations sociales que nous nommons vulgairement *égoïsme*. (Il s'agit évidemment ici de ce que Le Dantec nomme « l'égoïsme de l'individu qui profite de la société » et non plus de l'« égoïsme individuel pur »⁵, caractère primitif de tout animal que nous avons étudié plus haut.)

L'individu n'a qu'un but : arriver ; aussi se montre-t-il indifférent aux maux qui ne l'atteignent pas, malgré la morale de la solidarité⁶, comme l'ont témoigné par leur attitude odieuse, les civils et les neutres pendant la grande guerre (la Belgique exceptée)⁷. Bien mieux, l'individu profite des circonstances les plus tragiques, lorsqu'elles peuvent le servir : témoins les profiteurs de guerre⁸, les profiteurs d'amour⁹, et ceux qui dans un naufrage obtiennent une place dans une chaloupe avant ceux à qui revient cette place, parce qu'ils n'ont rien fait pour sauver le bateau¹⁰, les profiteurs de révolutions¹¹, etc.

(¹) Eg. 296.

(²) Infl. 213.

(³) Eg. 7-189.

(⁴) Id. 187.

(⁵) Eg. 166.

(⁶) Eg. 187.

(⁷) Sav. 47-86.

(⁸) Sav. 47-59.

(⁹) Sav. 75.

(¹⁰) Sav. 85.

(¹¹) Eg. 274.

Le Dantec, empruntant ses procédés à La Fontaine, nous dépeint l'homme, encore sous les traits de Courlis et de Goëlands, dans cette profonde boutade : s'ils s'assemblent, n'est-ce pas dans l'espoir de voir, en cas de danger, le mauvais sort tomber sur le voisin, espoir qu'interdirait la solitude ¹ ?

Quand à ceux qui prétendent pratiquer l'altruisme, leur sentiment ne s'étend jamais bien loin : prêt à s'apitoyer sur le sort des chevaux plus que sur celui des hommes blessés dans un accident, un membre de la Société protectrice des animaux change totalement d'attitude s'il se trouve lui-même en danger près d'un animal.

Enfin, l'égoïsme se traduit sous forme de vanité et de jalousie, aussi bien chez le riche, pour lequel la jalousie n'a guère de raison d'être, que le pauvre, chez qui elle serait plus explicable : on est ulcéré sans cause, sans intérêt, par le simple spectacle du bonheur du voisin, alors que ce bonheur on n'y pouvait prétendre, alors qu'on ne le désirait même pas ². Le succès d'un gamin au collège et l'insuccès d'un autre, entraînent la brouille des pères amis. Napoléon lui-même était jaloux du comte de Neipperg ³ !

Si les hommes se montrent ainsi bien au-dessous de leur idéal de justice, de générosité, d'altruisme et de solidarité, ils ne s'élèvent pas mieux vers leur idéal de morale sexuelle, imperfection que Le Dantec souligne parfois en termes réalistes. Malgré les essais de réglementation de l'amour et le précepte du Décalogue : « Tu ne désireras point la femme de ton voisin », la loi de fidélité est sans cesse violée par ⁴ le troupeau des réguliers ⁵; quand à ceux qui l'observent, c'est peut-être le plus souvent par indigence de besoin sexuel ⁶. On donne des milliards de coups de canif dans les contrats conjugaux ⁷ : on s'ingénie seulement à « goûter au fruit défendu

(¹) Tr. 509.

(²) Sav. 79-191.

(³) Eg. 191.

(⁴) Eg. 181.

(⁵) Sav. 70.

(⁶) Sav. 70.

(⁷) Id. 79.

sans être surpris »⁽¹⁾ : le nombre des maris trompés et surtout des femmes cornettes est incalculable. Par ailleurs, l'instinct sexuel est l'occasion de bien d'autres déloyautés : en l'absence de témoignages, beaucoup de gorilles lubriques⁽²⁾ fécondent une femme, puis, la laissant mourir de misère, courent la prétentaine⁽³⁾. D'autres se vantent d'être atteints d'un amour éternel quand ils en parlent à l'objet de cet amour, puis, en présence d'étrangers, ils dissimulent soigneusement ce sentiment⁽⁴⁾.

Enfin, beaucoup de jeunes filles, aimant tout ce qui brille, se laissent tenter par les séductions de la fortune et se donnent à de riches bourgeois, oubliant les hommes de leur propre classe⁽⁵⁾.

Le Dantec dénonce encore les multiples immoralités que suppose le fonctionnement des principaux organismes sociaux : gouvernements civils, et religieux. Nous avons déjà mentionné l'opportunisme des gouvernements, en étudiant la notion de Droit, opportunisme hypocrite qu'il nommait ironiquement « coquetterie »⁽⁶⁾ : Nous pourrions ajouter ici ses railleries familières. Le rêve de nombreux parlementaires serait d'être réduits à l'état de distributeurs automatiques⁽⁷⁾ : alors pourquoi les choisir comme chefs ? Ce sont des moutons de Panurge⁽⁸⁾. Quant aux ministres, ils semblent surtout préoccupés de combler de faveurs injustifiées, leurs neveux ou leurs cousins, tant qu'ils disposent de l'assiette au beurre⁽⁹⁾. Les fonctionnaires, bien qu'ils s'engagent à fonctionner⁽¹⁰⁾ normalement, profitent plutôt des droits que leur confère leur actuelle capacité de nuire, qu'ils ne se dévouent à l'accomplissement de leurs devoirs⁽¹¹⁾. Si leur indiscipline continue, leur nombre étant presque égal à celui des citoyens⁽¹²⁾, ils détruiront bientôt tout.

(1) Eg. 182.

(2) Sav. 75.

(3) Id. 72.

(4) S. V. 290.

(5) Eg. 243.

(6) Prob. 182.

(7) Eg. 285.

(8) Id.

(9) Id. 279.

(10) Id. 281.

(11) Id. 280.

(12) Id. 281.

Ainsi, en définitive, ce n'est plus seulement la connaissance de la genèse évolutive de la morale qui ébranle notre foi en sa valeur absolue : c'est l'expérience la plus familière qui nous démontre son inanité, puisque nul ne la respecte vraiment. Si les hommes ne le reconnaissent pas, c'est là un nouveau vice auquel Le Dantec prête une importance exceptionnelle : l'hypocrisie.

L'hypocrisie

S'il en est ainsi, comment les hommes ont-ils pu s'accomoder si longtemps de cette morale officielle ? Comment tolèrent-ils encore aujourd'hui, malgré l'avènement de la Science, qu'elle continue à servir de base aux codes, à la législation, à l'enseignement ? Comment ce puissant volant de la machine sociale a-t-il pu si longtemps entretenir la force vive de convictions désuètes ? Comment les hommes n'en sont-ils pas venus au *cynisme* ? Notre moraliste s'en étonne.

En effet, le cynisme est rare, déclare-t-il à plusieurs reprises ; sans doute, au Moyen-Age, les grands scélérats jetaient volontiers le masque : ils déclaraient ne croire ni à Dieu ni à diable, (ces mots signifiant récompense des vertus et punition des crimes sociaux) ¹ aujourd'hui encore, les hasards de l'hérédité pourront ressusciter chez un sujet, le caractère indomptable d'un féroce potentat de ses aïeux, tel le Rolla de Musset ² ; mais malgré tout, il semble qu'il n'y ait pas de cynique parfait ³, pas même les bandits qui font l'étonnement de l'humanité ⁴, Cotteret, Bonnot, Garnier qui, en entreprenant de démontrer la légitimité de leurs actes criminels, cherchent eux aussi à se décerner un brevet d'honnête homme ⁵.

La pérennité de la morale n'est donc assurée que grâce à une dernière violation de l'idéal qu'elle nous propose : notre

(¹) Prob. 185.

(²) Tr. 527.

(³) Prob. 182-167-173.

(⁴) Ath. 94.

(⁵) Prob. 167-186.

monde est épris d'idéal et se contente d'hypocrisie, et c'est peut-être là l'imperfection la plus grave, celle sans laquelle toutes les autres ne seraient que des erreurs excusables.

Quant la générosité du philosophe breton s'indigne contre la cruauté, la lâcheté et la sottise, résigné à-demi, il explique la genèse de ces défauts qu'il considère avec un mélange de de mépris et d'indulgence. Au contraire, lorsqu'il les voit recouverts d'un manteau d'hypocrisie, selon son expression familière, il explique encore ce caractère mais, écœuré, cette fois il ne se résigne plus : « l'hypocrisie m'a dégoûté de l'espèce humaine ! » écrit-il en 1917 ¹.

Il ne peut en prendre son parti : « il faut que la Science prenne le parti de ne pas faire remarquer que ses conquêtes font écrouler l'édifice caduque des conventions sociales », lit-on dans la préface de « Savoir » ; cette abdication est intolérable et, révolté, il écrit désespérément, opposant en deux parties, conventions morales et vérités scientifiques. Ce qui attise son exaspération, c'est qu'il constate la pérennité des premières et pressent leur survivance, malgré la leçon de la guerre, qui a montré le cas qu'en faisaient les puissants : cette guerre n'aura même pas servi à éclairer les questions sociales ².

L'hypocrisie est décidément la première des vertus sociales : c'est peut-être la seule ³ ; si l'égoïsme est la base de notre édifice social, l'hypocrisie en est la clef de voûte, telles sont les formules qui résument sa pensée ⁴. Il serait édifiant de compter combien de fois le mot « hypocrisie » est employé dans « l'Egoïsme » jusqu'à la dernière page, dont il est le dernier mot. Cette exagération même, n'indiquerait elle point que cette œuvre est celle d'un homme aigri, victime de l'égoïsme et de la duplicité de ses concitoyens, n'ayant pas obtenu peut-être, de la société, ce qu'il se croyait en droit d'en attendre ? Ce fait enlèverait aux arguments que nous

(¹) Sav. 47.

(²) Sav 5 43 etc.

(³) Sav. 1.43. etc.

(⁴) Eg. épig. 155.247. Prob. 183 etc.

analysons, toute valeur scientifique et notre étude ne serait plus qu'une monographie sans intérêt. Prévoyant l'objection, Le Dantec y répond à l'avance ¹ : « Au contraire, écrit-il, je suis peut-être l'un des seuls hommes qui n'aient rien à envier à personne, tout ce que j'ai entrepris ayant réussi au delà de mes espérances... je devais faire cette confession... pour que le lecteur soit bien convaincu qu'il trouvera dans ce livre... non pas des opinions... mais seulement des déductions qui se sont imposées à moi avec le caractère de vérités scientifiques indiscutables ».

S'il reconnaît l'existence de quelques échantillons de l'espèce humaine chez lesquels les qualités sociales luttent victorieusement contre l'égoïsme et la férocité primitive, sans qu'ils aient besoin de recourir à l'hypocrisie, c'est pour déclarer que ces échantillons sont si rares qu'ils suscitent toujours notre admiration. Par contre, nous ne saurions reproduire les exemples d'hypocrisie innombrables qu'il dénonce ; nous condenserons donc seulement ici les remarques théoriques intéressantes.

L'homme, prétendant à la fois satisfaire ses tendances naturelles et sauver les apparences morales, ne saurait accomplir un seul acte sans avoir recours au masque mensonger. L'auteur élargit donc l'extension du mot « hypocrite », lui donnant deux acceptions : il s'applique d'abord, comme on le conçoit ordinairement, à ceux qui, à la suite d'un calcul, adoptent l'attitude exprimant une opinion morale qu'ils veulent qu'on leur prête. Leur but peut être alors, selon les cas, d'éprouver simplement le plaisir d'être honorés de leurs concitoyens, d'inspirer confiance utilement (car, comme l'a dit Diderot, il est, à tout prendre, plus avantageux d'être un honnête homme qu'un coquin ²), quelquefois d'abuser de cette confiance, enfin, d'avoir le droit d'entretenir chez le voisin l'horreur du mal, horreur dont chacun profite car l'honnête homme est un voisin agréable ³.

(¹) Eg. 13,

(²) Prob. 182. Ath. 71.

(³) Prob. 167.

Mais à cette acception commune, qu'il reconnaît comme la seule véritable, dans « Savoir », il en ajoute une seconde dans « L'Egoïsme » (p. 157) : le qualificatif d' « hypocrite » doit en réalité s'appliquer à tous ceux qui, même inconsciemment et avec de bonnes intentions, s'attribuent des sentiments métaphysiques qu'ils n'ont pas, mais qu'ils croient avoir ; qui, par exemple, croient avoir l'horreur instinctive du vol en tant que vol, alors qu'ils n'ont au fonds que l'horreur du voleur. En effet, il n'y aurait horreur véritable du vol, que, par exemple, chez un homme qui en dehors de toute crainte, éprouverait un sentiment de déchéance pour avoir dérobé en cachette vingt sous à Rothchild. Or, de nombreux faits prouvent qu'un tel remords n'existe pas (l'auteur déclarera quelques lignes plus loin qu'il n'affirme cette idée que sous toute réserve) : on honore certaines professions dans lesquelles il s'agit de voler le richissime Etat, la profession des contrebandiers et naguère des faux-sauniers par exemple ; à égalité de bravoure, c'est toujours le douanier qui est antipathique ¹ ; de même, si tous méprisent le vulgaire cambrioleur ², on admire le corsaire ; le meilleur citoyen du pays ne s'est jamais reproché à soi-même d'avoir commis le délit de braconnage ³.

L'auteur est ainsi amené à formuler incidemment cette curieuse remarque qui revêt l'aspect d'une *loi*, lorsqu'il s'agit de distinguer parmi nos sentiments moraux ceux qui sont fortement, donc anciennement fixés : « nous reconnaissons la faiblesse d'un sentiment (moral) à ce que l'hypocrisie ne prend pas la peine de le simuler ». Par exemple, depuis que la loi du service militaire obligatoire est inscrite dans le code, des malins se vantent sans vergogne de s'être fait réformer grâce à une « carotte » ; en temps de guerre au contraire, les lâches prennent soin d'invoquer des prétextes spécieux : c'est qu'un sentiment plus ancien donc plus fort est en jeu, le patriotisme ⁴.

¹) Eg. 155.

²) Eg. 247.

³) Eg. 202.

⁴) Eg. 249.

Ainsi, bien des sentiments moraux analogues à l'horreur prétendue du vol ne sont, au fond, que des sentiments d'horreur pour les résultats secondaires de la prétendue faute, ou encore de crainte de la justice humaine ou divine : l'hypocrisie est donc *universelle*, et elle a été l'un des facteurs les plus puissants de l'évolution sociale ¹ : associés par simple intérêt contre des ennemis communs, des groupes d'hommes, tout en demeurant rivaux et ennemis eux-mêmes, ont su, grâce à leur intelligence, exceptionnelle dans l'échelle animale, jeter sur leur alliance un voile, trompeur mais profitable, de sympathie et d'amour : la soumission relative des individus à cette convention s'est lentement mais profondément inscrite dans notre patrimoine héréditaire et a pris le nom coquet d'« honnêteté » ².

L'hypocrisie s'est non seulement transmise par l'hérédité, elle s'est manifestée de même dans l'évolution de la *tradition*, auxiliaire de l'évolution spécifique. La tradition se perpétuant par l'imitation, par l'exemple, l'hypocrisie permet que ceux qui ne sont pas réellement imbus des sentiments métaphysiques, les professent officiellement, au point d'arriver à s'illusionner eux-mêmes, ce qui est du plus haut intérêt pour la transmission de ces sentiments. Peut-être même pourra-t-elle permettre que les sentiments moraux que nous professons, au lieu de disparaître devant la Science, arrivent à se fixer un jour dans l'hérédité structurale de l'homme ³, nous rapprochant ainsi de l'état des mouches à miel ⁴. Quoi qu'il en soit, elle est, nous le verrons, indispensable à la société actuelle, malgré son caractère odieux.

Finalement, la constatation de cette duplicité universelle amène l'auteur à formuler cette conclusion, d'une ironie amère : « Sommes nous des singes jouant à l'homme civilisé ? » ⁵. Telle est en effet la solution qui semble s'imposer à son esprit, infirmant la valeur de l'Idéal moral.

⁽¹⁾ Eg. 157.

⁽²⁾ Prob. 184.

⁽³⁾ Eg. 157.

⁽⁴⁾ Prob. 184.

⁽⁵⁾ Eg. 225.

L'Idéal moral : Le Dantec et Bersot

Les hommes étant ainsi contraints à simuler, plus ou moins consciemment, les sentiments moraux, il leur faut en effet une forte dose d'hypocrisie pour considérer comme la meilleure de toutes les lois, celle que nul ne peut se résigner à suivre sans y faire à chaque instant de sérieux accrocs ¹, Comment expliquer cette pérennité étonnante ? On peut l'attribuer à l'intervention de divers facteurs : outre le facteur de l'intérêt que nous avons mentionné tout à l'heure, intérêt logique au fond ², il y a l'ignorance des gens de bonne foi qui n'ont pas encore pu être éclairés par la Science, dont l'avènement est tout récent et dont les applications à la morale ne sont encore qu'à l'état de projet. Puis, la paresse humaine ³, et l'abâtardissement de l'espèce ⁴, mais surtout la toute puissante habitude, la longue prescription dont jouit l'Idéal moral, et qui le rend infiniment cher au cœur de l'homme ⁵ : l'Idéal est suranné donc respectable, dit joliment l'auteur dans le style d'Anatole France ⁶.

L'Idéal ! Aucune notion n'a plus de prestige. Et pourtant, que signifie-t-il au juste ? Des choses différentes pour chacun de nous, mais cependant d'une façon générale, « il indique toujours un but indépendant de notre intérêt immédiat, un but d'autant plus désintéressé qu'on est plus sûr de ne jamais l'atteindre » ⁷. Loin de disparaître avec le temps, il revit au moindre signe et l'on voit accueillir avec enthousiasme l'œuvre d'un Tolstoï, d'un James et des néo-chrétiens.

C'est que le mysticisme religieux s'est depuis longtemps allié à la morale et, aujourd'hui, outre les conventions ancestrales primitives, notre conscience contient l'héritage de douze à quinze siècles de christianisme ⁸, bien que l'altruisme puisse être indépendant de la foi, comme le montre l'exis-

(¹) Méta. 63.

(²) Sav. 47.

(³) Méta. 63.

(⁴) Eg. 293.

(⁵) Méta. 64.

(⁶) Eg. 206.

(⁷) Méta. 5.

(⁸) Tr. 525.

tence de saints laïcs, d'athées « honnête homme » comme Littré ¹, complémentaire de Paphnuce ². C'est le Christ qui nous a dessiné le type de l'Idéal transcendant qui serait revêtu de toutes les vertus sociales et dépourvu de toutes les nécessités individuelles, type idéal de charité, de fraternité et d'amour ³. Ainsi, Jésus a été un pragmatiste avant la lettre lorsque, dans son sermon sur la montagne, il a dicté aux hommes comme règles de conduite, précisément les principes que chacun aimait en secret voir appliquer par son voisin ⁴. Aussi est-il à craindre que la cotte mal taillée du pragmatisme ne soit revêtue par tous, de préférence à celle de la Science dont les clartés sont trop vives.

Une autre raison profonde concourt à retarder cet abandon de l'Idéal mystique, c'est que cet abandon nous rapprocherait des autres animaux : l'homme est fier des notions morales qui, particulières à son espèce, lui donnent l'agréable illusion d'être d'une essence supérieure ⁵. Telle est la raison foncière pour laquelle on bat en brèche le Transformisme qui établit la filiation continue des êtres vivants ⁶. En particulier, des milliers de gens se disent spiritualistes, seulement pour que l'on soit bien convaincu que leurs sentiments sont très nobles et leur idéal très élevé ⁷. Le Dantec, plus humble, aime à se comparer en toute occasion à son chien.

Quoiqu'il en soit, l'Idéal est une chimère inutile et dangereuse, déclare-t-il, et pour l'établir, il entreprend la critique d'un texte du célèbre Bersot ⁸ qui soutient la thèse contraire : « Gardons nous, écrit celui-ci, de confondre l'idéal et la chimère : la chimère est une fantaisie, une imagination sans raison, une conception contre nature ; les anciens en donnaient bien l'idée quand ils formaient leurs chimères de parties qui ne peuvent aller ensemble : le corps d'une chèvre, la tête d'un lion et la queue d'un dragon... l'idéal n'est point

(¹) Infl 98 note.

(²) Ath 83.

(³) Eg. 7.

(⁴) Méta. 63.

(⁵) Eg. 3.

(⁶) Méc 41.

(⁷) Méta. 4.

(⁸) Journal des Débats, 22 oct. 1864.

cela, il n'est rien de monstrueux ; c'est proprement une chose existante prise dans sa perfection : sans doute cette perfection n'est pas actuellement réalisée, mais la réalité y tend ; c'est sa destinée, sa règle, l'ordre le meilleur où elle puisse être... c'est dans la vie privée la sainteté, dans la vie publique la justice et la fraternité la plus complète, c'est-à-dire la perfection... et il est également sûr que l'homme y tend et qu'il n'y arrivera jamais » ¹.

Le Dantec voit se dégager deux conclusions de ce passage : d'abord, tout homme considère comme « l'Idéal » en général, ce qu'il a adopté, selon sa nature, comme idéal particulier. Or, Bersot était un des plus nobles échantillons de l'espèce humaine, un juste et un saint : c'est pourquoi il nous propose son idéal comme « l'Idéal » universel, au lieu de se livrer à un examen impartial des faits. En second lieu, Bersot reconnaît que l'homme ne parviendra jamais à la réalisation de son idéal : il aurait pu ajouter, écrit Le Dantec, que nous ne nous en sommes pas sensiblement approchés depuis les temps historiques ; « il y avait déjà avant l'ère chrétienne, des Socrate et des Aristide ; les sages et les justes ne sont, à notre époque, ni plus nombreux ni plus parfaits » ². Employant alors indûment, sans nous en avertir, sans bien le remarquer peut-être lui-même, le mot « chimère », non plus au sens indiqué par Bersot, c'est-à-dire une fantaisie d'imagination, mais au sens ordinaire d'« objet irréalisable », Le Dantec conclut que l'Idéal est une chimère *puisque nous ne l'atteignons pas* ³, et il illustre sa thèse par une anecdote où il compare l'attitude des moralistes qui nous prescrivent la poursuite de l'Idéal, à cette erreur d'un commandant de vaisseau qui avait ordonné de mettre le cap sur la lune, ayant cru reconnaître dans les premières lueurs de cet astre à son lever, un bâtiment en feu. Lorsque l'officier lui apprit que l'on ne s'en rapprochait point sensiblement, il ordonna de remettre en route. L'humana-

(¹) Méta. 6.

(²) Méta. 7.

(³) Méta. 8.

nité, elle, pourra-t-elle remettre en route, sa demande avec anxiété notre moraliste ¹ ? Il semble en douter.

Ces conclusions lui sont si chères qu'il les réédite plus loin, dans un chapitre sur le Pragmatisme : Après deux mille ans d'efforts infructueux vers ce bien illusoire, il serait peut-être honnête de s'avouer dès maintenant que l'homme ne peut pas vivre selon la loi du Christ, et de chercher une autre loi assez en rapport avec la nature humaine pour que les hommes puissent s'en accommoder sans être contraints à une perpétuelle hypocrisie ². Nous aurions pu déjà, constatant sa disproportion excessive à notre nature, nous demander depuis longtemps s'il était viable et si « l'homme selon le cœur de Jésus-Christ est capable de se multiplier sur la Terre. (Or), la Biologie nous apprend qu'il ne le peut pas », puisque la vie est une lutte. En outre, une observation courante nous montre combien notre admiration pour le renoncement et l'humilité des chrétiens est factice ³ ; elle nous montre aussi l'inefficacité sociale des croyances religieuses qui incarnent cet idéal ⁴.

L'Idéal ne rime donc à rien de réel ⁵, c'est une construction mal adaptée à l'homme et ce n'est point l'homme, par conséquent, qu'il faut accuser lorsqu'il commet quelque écart. Ainsi, nous comprenons enfin la raison théorique qui porte Le Dantec à excuser tous les crimes, attitude qui scandalise les gens de bien, et à s'indigner en même temps dans son cœur contre ces crimes, attitude paradoxale.

Nous comprenons aussi son mépris pour « les moralistes en chambre qui constituent l'élite de notre société » ⁶, et la raison de ses titres retentissants, concluant à « l'effondre-

(¹) On trouve une métaphore analogue dans un autre ouvrage (Lim. 156) : « la lune nous montre toujours la même face ; nous ignorons ce qui se passe de l'autre côté... Dirons nous que le derrière de la lune est divin parce que nous sommes sûrs de ne jamais le voir ? »

(²) Méta. 64,

(³) Eg. 7.

(⁴) Ath. 118. Confl. 132. Infl. 229, etc.

(⁵) Infl. 218.

(⁶) Sav. 71.

ment des principes »¹, à la « faillite de la morale » transcendante², tout au plus bonne pour élever les enfants et maintenir les domestiques dans le droit chemin³, mais inacceptable pour le savant⁴.

¹) Ath. 86, etc.

²) Sav. 39, etc.

³) Sav. 61-81.

⁴) S. C. 281.

DEUXIÈME PARTIE

LA MORALITÉ DE LE DANTEC

Pessimisme

Après avoir exposé dans un ordre rationnel la critique théorique des faits moraux, il nous faut maintenant envisager d'une part les facteurs qui ont pu amener Le Dantec à concevoir un tel système, d'autre part les conséquences pratiques, tant personnelles que générales, qu'il semble tirer de sa critique scientifique et empirique.

Considérons d'abord le pessimisme¹ qui semble en constituer un caractère essentiel : la diatribe réaliste dont nous avons réuni plus haut les éléments, n'est-elle pas exagérée ou, du moins, n'y a-t-il pas lieu de reprocher à son auteur d'avoir faussé la représentation des faits en n'exposant systématiquement qu'un seul aspect de la réalité, le pire, au détriment des autres ? Pourquoi fait-il de si rares et si brèves allusions aux faits de générosité et de sincérité ? Cette attitude ne résulte-t-elle pas, comme plusieurs l'ont cru, d'un parti pris d'immoralité ou d'une nature vindicative et atrabilaire, caractère qui diminuerait la valeur de ses conclusions ?

Sur le point de juger ici, efforçons-nous du moins de ne point le faire à la légère. Habités à juger toujours, plus ou moins consciemment, d'après le criterium d'un système de valeurs communément admises, efforçons-nous d'oublier cette norme : nous attribuerons alors, en pratiquant le seul examen des textes, l'apparente misanthropie et le pessimisme général de l'auteur, à trois facteurs principaux :

La déception de son idéal mystique,

Le sentiment des conséquences théoriques attristantes de son système général,

La déception dans son apostolat.

L'examen de ces trois points jettera peut-être quelque lumière sur le vrai sens de cette pensée si souvent mal interprétée.

(¹) Méta. 48-S. C. 321.

Mysticisme déçu

Jusqu'ici, nous avons laissé voir indirectement par notre exposé, que les caractères déjà connus du savant, moniste transformiste et athée ; ces caractères, accentués par une forme parfois cynique, semblent devoir froisser les convictions délicates de ceux qui, plus modérés, sympathisent avec les sentiments que la religion a suscités, ou essaient d'en « apprendre quelque chose pour l'humanité »⁽¹⁾, selon l'expression d'un moraliste contemporain, M. Delacroix. Il est donc temps de mettre en lumière un aspect, moins connu hélas, de la physionomie de Le Dantec.

Non seulement ce n'est point, nous l'établirons bientôt, un contempteur d'idéal, mais, si paradoxale que puisse sembler à première vue cette affirmation, c'est à beaucoup d'égards un mystique qui s'ignore.

Sans doute, il se déclare avec insistance « athée de naissance »⁽²⁾ et ce caractère pourrait sembler a priori exclure tout mysticisme. Cependant, nous pouvons étendre l'appellation de « mystique » à ceux qui sont sensibles aux gestes des croyants et éprouvent assez fortement les *sentiments* voisins des leurs, car, pour être presque toujours associés à des convictions religieuses, ces sentiments n'en sont pas indissociables.

Le Dantec est loin d'ignorer toute sympathie pour le mysticisme, et ses amis croyants ne voulurent jamais croire qu'il fût vraiment athée comme il le prétendait : « l'athée le plus convaincu, écrit-il par exemple, ne pourra s'empêcher d'être ému en voyant prier une mère auprès du lit de son fils... la prière procure un soulagement à ceux qui croient »⁽³⁾. Par ailleurs, ne reconnaît-il point lui-même qu'il possède au plus haut degré les multiples sentiments mystiques héréditaires,

(¹) Cf. Delacroix, « Du sage antique au citoyen moderne » (p 115) Colin 1925.

(²) Ath. 10, 11, 94, etc S. C. 287, note, etc.

(³) Probl. 187.

particulièrement ceux qui constituent la conscience morale héréditaire ?¹.

Sans doute, selon l'expression d'un père de la compagnie de Jésus ², sa raison *congédie* les diverses entités métaphysiques chères aux mystiques : Dieu, âme, liberté, responsabilité, art, désintéressement, avec sérénité dans « L'Athéisme », avec amertume dans « L'Egoïsme », brutalement dans « Savoir ». Cependant, lorsqu'il attaque quelque forme de mysticisme, il ne vise guère que *l'abus* qu'on en fait et les conséquences fâcheuses qui en résultent.

En religion, Le Dantec est un athée de naissance que préoccupent incessamment les notions relatives au divin et qui se plaît à citer plusieurs fois Jésus-Christ dont il apprécie plusieurs maximes et dont il parle avec un certain accent de sympathie. En vérité, c'est l'illogisme des tièdes, des sots et des hypocrites qui l'irrite : vague idolâtrie du paysan « qui se réduit exclusivement à quelques pratiques extérieures dont beaucoup sentent le paganisme d'une lieue » ³, vague spiritualisme de certains intellectuels qui ne repoussent les religions définies que pour⁴ de simples raisons historiques⁴ et raisonnent cependant comme des croyants, opportunisme des politiciens pour qui la religion n'est qu'un tremplin ⁵, attitude équivoque et tergiversations de la Papauté durant la guerre ⁶ tiédeur des croyants de type moyen qui ne vont pas jusqu'au bout des conclusions de leur foi et qui n'estiment pas qu'il faille mépriser les affaires des hommes pour faire celles de Dieu ⁷. Le Dantec, lui, déclare que s'il avait eu la foi, logique avec lui-même, il eût fui dans un cloître les dangers du siècle, si peu admirable que lui semble la vie monastique ⁸. Est-ce là l'attitude d'un homme dépourvu d'idéal ?

En métaphysique, ce qui l'exaspère, c'est l'obscurité de certains textes prétentieux d'un Bergson qui « fait de l'intui-

(¹) Ath. 94.

(²) Ath. 213.

(³) Ath 118. Confl. 132.

(⁴) Prob. 26.

(⁵) S. C. 34.

(⁶) Sav 53 et sq.

(⁷) Ath. 95.

(⁸) Ath 59.

tion » comme d'autres font de la tuberculose⁽¹⁾, la naïveté un peu ridicule aux yeux d'un savant, de certains passages d'un James, tel que celui-ci, choisi comme épigraphe de son livre « Contre la Métaphysique » : « On subit... une étrange fascination à entendre parler de choses si profondes, alors même qu'on ne les comprend pas, et qu'elles ne sont pas mieux comprises de ceux qui en discutent. On y éprouve le frisson des grands problèmes, on y sent la présence de l'Infini⁽²⁾ ».

En matière d'art, bien qu'il soit plus accessible à « la volupté des enthousiasmes scientifiques »⁽³⁾ qu'à celle de la poésie, il a pleuré en lisant les poètes⁽⁴⁾, il ne songerait jamais à les proscrire de sa République, pas plus que les peintres, les sculpteurs, ni les prêtres des divers cultes⁽⁵⁾. Cependant, il avoue aimer trop la nature pour aimer l'art : « une fleur, la plus humble, dit-il, me remplit de plus d'admiration que tous les Velasquez et les Rembrandt »⁽⁶⁾, car la représentation statique des choses vivantes engendre une impression douloureuse. Mais ce qui l'indigne, ce sont les *mensonges* exagérés des artistes, « entrepreneurs d'illusion »⁽⁷⁾, ceux d'un Victor Hugo, par exemple dans la dernière strophe de son « Oceano Nox »⁽⁸⁾, et le parti pris d'admiration conventionnelle des ignorants devant ce qui est célèbre et qu'ils ne sentent pas.

En morale enfin, point essentiel, là où sa raison s'acharne à dénoncer toutes les illusions, que conserve-t-il qui puisse être comparé à un sentiment mystique, diront ceux qui, frappés uniquement par les idées contrariantes, n'ont point remarqué autre chose ? Ceux qui auront lu des critiques du genre de celle-ci, formulée dans des revues belges⁽⁹⁾ au sujet de son ouvrage « Le Conflit » : « Volume... perfide... sot... détestable... puéril... odieux et vil toujours » ?

Les textes sont là cependant et leur examen nous démon-

(¹) Chaos, 192.

(²) Méta. 62.

(³) S. C. 319.

(⁴) Id.

(⁵) Id.

(⁶) S. C. 310.

(⁷) S. C. 318.

(⁸) Sav. 238.

(⁹) Revue générale, Brux. Sept. 1901 — Rev. bibliog. belge, 31 juillet 1900.

tre que, lorsqu'il s'attaque à la sottise comme pour s'en libérer, c'est sa logique seule qui parle, invincible. Mais elle n'est point la seule force de son être, malgré la priorité qu'il lui accorde : si elle triomphe, ce n'est qu'après un douloureux combat avec les sentiments hérités de la race mystique dont il est issu, race celtique ¹ de Bretons sauvages ² dont il ne rougit point : à l'égard des conventions sociales, « il ne m'est pas possible, écrit-il par exemple ³, de prendre l'attitude pragmatiste que me conseilleraient *mes goûts personnels de vieux mystique breton* ».

S'il insiste fréquemment sur le caractère pénible des conflits qu'entraîne l'incertitude de la conscience morale, s'il plaint les natures scrupuleuses torturées par les exigences d'une conscience trop délicate, c'est que lui-même souffrit cruellement de cette anomalie dès son enfance ⁴, au point d'envier le sort de son chien ⁵, de la vache ruminant paisiblement à l'ombre d'un châtaignier, ou d'un cheval ignorant ⁶. « Mon éducation et mon hérédité me font aimer les choses simples et contraires à l'évidence que mes pères ont aimées avant moi, et que dans mon enfance on m'a appris à aimer, écrit-il en 1917. Seulement, je suis esclave de la méthode scientifique et je crois ce qu'elle enseigne parce qu'il *n'est pas permis* à un homme raisonnable de ne pas y croire. Et dans une circonstance quelconque de la vie, après avoir été entraîné d'abord par mon premier mouvement héréditaire, j'arrive douloureusement à me ressaisir en pensant aux vérités de la physique » ⁷. Il souffre de dominer son « premier mouvement d'homme du Moyen Age » ⁸ : « Je souffre, dit-il de ma croyance à la Justice, comme beaucoup d'entre vous ont souffert de l'appendicite » ⁹ ; c'est que, même nourri d'une science infinie, on ne saurait devenir du jour au lendemain « un animal scientifique » ¹⁰, car, si les découvertes

(¹) Méta. 241.

(²) Id. 252, note.

(³) Id. 62.

(⁴) Ath. 11.

(⁵) Ath. 80.

(⁶) Ath. 110.

(⁷) Sav. 9.

(⁸) Sav. 62.

(⁹) Sav. 32-Méta. 46.

(¹⁰) Méta. 251.

scientifiques apportent à nos croyances, des variations brusques et formidables, nos structures personnelles varient avec une infinie lenteur ; entre elles et celles de nos ancêtres du temps de César par exemple, la différence est insensible¹. Même ceux qui sont le plus libérés par le sain exercice de leur raison et l'emploi quotidien de la méthode scientifique demeurent inféodés par hérédité, malgré qu'ils en aient, aux vieilles traditions morales². On a beau faire de la logique, on n'en reste pas moins un homme, et tout homme a ses préférences, ses opinions³.

C'est « avec une sorte de désespoir » qu'il a appris ce que l'impitoyable Biologie lui enseignait au sujet de la valeur des conventions sociales⁴.

La crise fut douloureuse⁵, car, toute sa jeunesse, il avait vécu un beau rêve : il dût lui dire adieu, comme il le confesse en termes émouvants : « Adieu l'immutabilité ! Adieu, l'individualité ! la personnalité, le mérite, la gloire ! Adieu tous les principes, toutes les chimères qui ont embelli ma jeunesse⁶ ! » N'est-ce pas là le ton du plus pur mysticisme ?

On comprend donc ses protestations discrètes contre l'attitude désobligeante de ceux qui, de même qu'ils disent à d'autres : « sale juif ! » sans bien savoir pourquoi, qualifient de « matérialistes grossiers »⁷ et contempteurs d'idéal, des hommes consacrant toute leur existence à des études désintéressées : il doit y avoir là, conclut-il, une question de mots mal définis, accompagnée d'ignorance.

Enfin, à ces caractères qui lui permettent de communier secrètement avec les mystiques aussi bien qu'avec les rationalistes et les athées, s'ajoute un dernier trait caractéristique de la vraie moralité : le sacrifice et la résignation qu'impose la bonne volonté, idéal du Christ et de Kant : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »⁸ : lui-même réclame

(¹) Id. 252.

(²) Sav. 76.

(³) Eg. 291.

(⁴) Méta. 62.

(⁵) Id. 46.

(⁶) Ath. 283.

(⁷) Méta. 3

(⁸) Confl. 148, 207. Sav. 224.

qu'on lui accorde personnellement le bénéfice de cette maxime.

En effet, ce sacrifice constant de sa paix intérieure aux ordres de sa raison, Le Dantec le pratique avec spontanéité et simplicité, mais sa vie intime n'en est pas moins un drame. William James déclare que le pragmatisme procure des « vacances morales »⁽¹⁾, les mystiques continuent à dormir sur le mol oreiller de la foi, et ce qui est pis, ils en tirent souvent vanité, considérant cette attitude comme la seule vertueuse : « Vous l'aimez, ce rêve dont vous m'avez tiré, écrit-il à son délicat ami, M. Jules Tannery, et vous voulez continuer de dormir ! »⁽²⁾ ; c'est que le catéchisme est bien plus facile à apprendre que la biologie³. Le Dantec, lui, n'a pas hésité à se réveiller, obéissant en cela à ce que sa conscience éclairée considérerait comme un devoir, et il y a tout perdu : « L'athée vrai reconnaît les droits des autres et ne s'accorde aucun droit, quoiqu'ayant le sentiment du devoir ; c'est un être mal équilibré et qui n'est nuisible qu'à lui-même »⁽⁴⁾. Inutile de faire remarquer qu'en agissant ainsi, il réalisait, en même temps que le type achevé de l'homme moral, celui du savant impartial et désintéressé que l'on propose comme modèle.

Cependant, ces considérations nous laissent à penser que, malgré son stoïcisme, une telle acceptation des sacrifices, sans compensation, engendre en son cœur une vive amertume : « Ce qu'il y a de terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve⁽⁵⁾ ! » répète-t-il après Remy de Gourmont, et la déception de son premier idéal mystique lui a suggéré, il l'avoue, bien des blasphèmes⁶. Contrairement à ce qu'on a pu croire, c'est donc la générosité et la noblesse de sa nature que traduisent ces blasphèmes eux-mêmes : il n'eût point raillé la justice et la bonté divines⁷, s'il n'avait aimé démesurément la justice et la bonté.

(1) Méta. 43.

(2) Ath. 284.

(3) Prob. 27-7-29-74.

Confl. 137. Sav. 230-26, etc.

(4) Ath. 94.

(5) Ath. 22-160 note.

(6) Méta. 47.

(7) Sav. 63

Hélas, à ce premier désenchantement concernant les choses de la morale, s'en ajoutait un autre non moins grave : le sentiment de la misérable condition humaine dans l'univers et dans le temps, sentiment engendré par ses constatations et ses spéculations scientifiques.

Désenchantement scientifique.

A côté des boutades, des plaisanteries parfois gauloises où éclate la bonne humeur, quelques échappées lyriques inattendues laissent deviner dans chaque ouvrage de Le Dantec, l'angoisse d'une âme sensible et tourmentée elle aussi devant l'infini : l'âme de Job ¹ coexiste en lui à l'âme de Rabelais.

C'est ordinairement sur un ton de pitié attristée qu'il parle de ses semblables, les pauvres hommes ², la pauvre humanité ³, « mes pauvres compatriotes » ⁴, etc. Ses motifs, pour n'être pas nouveaux n'en sont pas moins quelque peu tragiques : ce sont la petitesse, l'isolement, l'apparente inutilité de l'homme. « Notre globe est couvert d'une poussière pensante dont chaque grain est isolé dans ses limites personnelles, muré dans sa subjectivité » ⁵. « Quelles solitudes que tous ces corps humains ⁶ ! » écrivait Musset, qu'il cite à cette occasion. Citant aussi la parole de Poincaré : « La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit, mais c'est cette lumière qui est tout, ! », il déclare qu'il faudrait conclure au contraire que cet éclair lui-même n'est rien et, avec l'Ecclésiaste, que tout est vanité ⁷.

Autre cause de tristesse pour le savant : « les dieux de toutes les époques se sont enfuis dans le royaume des ombres : il ne reste plus que le destin et cela n'est pas drôle ⁸ ! » Enfin, la vie n'étant qu'un simple accident de surface ⁹, les hommes ne

(¹) Ath. 138.

(²) Eg. 273.

(³) Id. 276.

(⁴) Ath. 119.

(⁵) Prob. 143.

(⁶) Id. 76.

(⁷) Lutte 286.

(⁸) Prob. 13.

(⁹) Philo. 26.

sont, comme tous les êtres vivants, que des accidents éphémères de l'histoire du monde ¹. Il n'y a aucune raison scientifique pour que l'homme vive et l'instinct de la conservation lui-même est mis en échec par des raisons plus fortes que lui, chez ceux qui font la grève de la faim ². Notre misérable existence sublunaire ³ n'est qu'un éternel provisoire ⁴, nous sommes de pauvres tourbillons éphémères ⁵, passagers et sans importance ⁶, des phénomènes momentanés comparables aux vagues de la mer et n'ayant pas plus d'importance qu'elles dans l'histoire du monde ⁷. En termes techniques, l'homme n'est qu'un tourbillon actuel, capable d'amorcer d'autres tourbillons suivant le principe de Carnot; le résultat final de l'évolution du monde, après la disparition de l'homme, sera un état d'équilibre dans lequel disparaîtra petit à petit la trace des activités humaines : nous nous serons agités en vain ⁸.

Que reste-t-il en effet des milliards d'hommes, des milliards d'animaux qui ont vécu ? Rien de la plupart, de quelques-uns un souvenir minéral, un fossile qui ne sera pas éternel, de quelques autres un souvenir dans la mémoire des hommes, souvenir qui ira en s'affaiblissant et disparaîtra au plus tard avec le dernier homme. *Moriemur nos et nostra*, et quand nous serons morts, tout finira par être comme si nous n'avions pas vécu ⁹. Les générations naîtront et mourront successivement jusqu'au jour où il n'y aura plus d'êtres humains, les conditions de la vie humaine n'étant plus réalisées sur la terre, la terre elle-même deviendra un astre froid comme la lune, puis ce sera le tour du soleil ; est-ce là le Parfait rêvé : un univers peuplé d'astres morts ? Trouvez-vous avec Erasme que « le Bien c'est le repos, le silence et la nuit » ¹⁰ ?

Enfin, après l'Ecclésiaste, Job et Héraclite, c'est Pascal qui

(¹) Sav. 229. Confl. 153. L'Homme enchaîné, 30 janv. 1917.

(²) S. C. 288.

(³) Ath. 59.

(⁴) Eg. 276.

(⁵) Sav. 137.

(⁶) S. C. 223.

(⁷) Sav. 136.

(⁸) H. S. 148-296.

(⁹) S. C. 57.

(¹⁰) Lim. 155.

revit chez Le Dantec : nous citerons ici un passage qui ne le mériterait peut-être pas s'il n'était *le seul* de toutes les œuvres, dénotant quelques optimisme : « L'intelligence de l'homme le plus borné tient du prodige et il a des organes d'une perfection inouïe, des mains d'une habileté incroyable : c'est, personne n'en peut douter, la plus merveilleuse des choses qui existent.. J'admire la machine humaine du dernier des voyous » ¹.

Hélas, « désarmé vis-à-vis des enthousiasmes » ², notre moraliste prend vite sa revanche : l'homme est la plus merveilleuse des choses qui existent : c'en est aussi la plus misérable ». Il se croit libre et il est le jouet des événements ; il se croit responsable et il n'est qu'une résultante ; il se trouve du mérite et il n'en a pas ; il souffre mille douleurs et s'en crée mille autres qui sont imaginaires ; il a peur de la mort et il sait qu'il mourra, moins heureux que le cheval qui l'ignore ³ ; par contre, sur des points où la connaissance lui serait profitable, il est contraint à se résigner à l'agnosticisme ⁴ ; et ce ne sont là que quelques-unes des terribles misères de ce cousin de singe devenu bavard ⁵. Aussi on s'explique cette conclusion de Le Dantec : quoique ma vie ait été plutôt heureuse jusqu'à présent, si une bonne fée m'avait offert comme dans les contes de ma mère Loye, de réaliser un de mes vœux, j'aurais souhaité n'avoir jamais existé ⁶.

Vain Apostolat

Malgré sa clairvoyance, Le Dantec, animé dès sa jeunesse de cet optimisme généreux qui, ignorant la sottise, la mesquinerie et la routine des hommes, s'attend à voir adopter d'emblée des idées nobles et nouvelles, Le Dantec entreprit à vingt ans de convertir le monde à ses idées. Il confesse avoir

(¹) Prob. 174.

(²) Chaos 2.

(³) Ath. 110.

(⁴) Infl. 165.

(⁵) Confl. 137.

(⁶) Ath. 58.

été presque découragé par l'accueil peu flatteur qu'on fit à sa première publication, en 1896, la « Théorie nouvelle de la vie », qu'il voyait à l'avance applaudie par tout le monde pensant ¹. « Te souvient-il, écrit-il à Victor Bérard en 1912, des enthousiasmes de notre jeunesse, des visées ambitieuses de nos vingt ans ?.. je n'ai plus comme il y a vingt ans, la prétention de convaincre mes contemporains » ². Dès 1908, il qualifiait cette prétention de « chimérique » ³ et cependant, il éprouve toujours, jusqu'à la tombe, un impérieux besoin de vulgarisateur. N'a-t-il pas publié plus de trente volumes, sans compter les articles de revues et les conférences ? Pour un « rat retiré du monde » ⁴, c'est un rat qui ne l'oublie pas entièrement. Or, comment fût-il accueilli ?

Nous avons rapporté au début de cette étude, les multiples insultes qu'il essuya de divers côtés : prenant trop au sérieux ces escarmouches inséparables de la politique, il en éprouva de l'amertume. Plus exactement, il passa par des alternatives d'espoir et de découragement provisoires : « J'ai désespéré de l'avenir, je me suis peut-être trop hâté » ⁵, écrit-il en 1912, mais il se reprend à désespérer encore, quelques pages plus loin ⁶. Nous l'entendons déclarer en 1913 ⁷ qu'il n'a aucune pensée de prosélytisme et, en 1914 ⁸, qu'il n'a pas la prétention de convaincre : ô paradoxe, c'est dans deux ouvrages d'une collection de propagande qu'il nous l'apprend. Cependant, en 1917, il n'essaye plus de se dissimuler ses intentions à soi-même et reconnaît expressément que « Savoir » est tout entier un ouvrage de démonstration et d'apostolat ⁹. Ainsi ne peut-on fixer dans sa carrière aucune date marquant un abandon total du prosélytisme ; tout ce que l'on peut dire, c'est que son enthousiasme initial, modifié par des déceptions progressives, a revêtu une nuance de pessimisme, accrue du fait qu'il crut longtemps ses adversaires de mau-

(¹) S. C. 3.

(²) Sc. vie, dedic.

(³) S. C. 4.

(⁴) Eg. 18

(⁵) Méta. 3-47 etc.

(⁶) id. 206 etc.

(⁷) Méc. 39.

(⁸) Prob. 25

(⁹) Sav. 9-231 etc.

vaise foi : il s'efforce de se dissimuler son échec, par fierté semble-t-il, lorsqu'il le ressent trop vivement, il simule l'indifférence, mais au fond il boude seulement.

Quoiqu'il en soit, le fait certain qui nous intéresse ici, c'est que Le Dantec, alors même qu'il continuait à lutter, à la veille même de sa mort, était douloureusement persuadé de l'inefficacité relative de son offensive contre la morale : ses propres conclusions lui déplaisent ², il a perdu son temps à pourfendre les fantômes des vieilles croyances ³, aventure qu'il juge infiniment plus absurde que celle de l'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche ⁴. Il prêche dans le désert ⁵, car les discussions sont inutiles et l'ignorance continuera indéfiniment ⁶ : les hommes resteront troglodytes ⁷.

Quelles conséquences pratiques un penseur peut-il tirer d'opinions aussi déprimantes, tant pour sa conduite individuelle que pour celle de l'humanité entière ? Le Dantec se résigne-t-il, comme on pourrait s'y attendre, à un dilettantisme désabusé ? Préconise-t-il l'amoralisme, puisqu'aucun principe d'action, aucun sentiment, aucune représentation tonique ne semble désormais encourager l'homme à l'effort ? Va-t-il jusqu'à l'immoralisme ? Telles sont les nouvelles questions qu'il nous faut élucider.

Dilettantisme ?

A vrai dire, il pourra sembler quelque peu paradoxal que nous prêtions à Le Dantec, ne fût-ce qu'un instant, des sentiments de dilettante après l'avoir représenté comme un apôtre acharné. Cependant, les tendances les plus contradictoires coexistent parfois chez un même individu, ou se succèdent en alternant, et bien des passages des œuvres du biolo-

⁽¹⁾ Prob. 7.

⁽²⁾ Eg. 291.

⁽³⁾ Sav. 231, Eg. 287.

⁽⁴⁾ Prob. 5.

⁽⁵⁾ Id. 61.

⁽⁶⁾ Sav. 127.

⁽⁷⁾ Eg. 7.

giste, où les idées contradictoires se côtoient familièrement, pourraient favoriser notre hypothèse.

S'il se plaint souvent de ses tristesses et de ses luttes morales, n'affirme-t-il pas aussi plusieurs fois sans équivoque, qu'il a été heureux, que ses entreprises, nous l'avons dit, ont réussi au delà de ses espérances ¹, que, rat retiré du monde, il a joui d'une précieuse tranquillité ², enfin, qu'il a goûté des joies intellectuelles d'une vivacité exceptionnelles ³, sans que le monisme ne le rendit foncièrement malheureux ⁴ ?

A priori du reste, pourquoi s'agiterait-il en dehors des cas où il éprouve irrésistiblement le besoin spécial de convaincre autrui ? Rappelons-nous sa conclusion : nous nous serons agités en vain. « S'il n'est pas désagréable d'y voir clair pendant sa vie, il est peut-être plus agréable aussi, écrit-il, de ne se poser aucune question ; le dernier mot du bonheur serait alors d'« avoir une raison et de ne pas s'en servir » ⁵.

En fait, bien qu'il se soit personnellement servi de sa raison beaucoup plus que la majorité des hommes, il avoue plusieurs fois n'avoir jamais eu assez de confiance en rien pour poursuivre un but vraiment sérieux : « Je me suis prodigieusement amusé en étudiant la nature à ma manière. Il paraît qu'il faudra passer des siècles et des siècles à faire des expériences, à recueillir des documents... je ne me soucie guère de travailler à une œuvre qui ne prendra de l'intérêt que longtemps après ma mort ⁶. »

Même apparence de dilletantisme en politique : « Je ne suis pas inféodé aux autres hommes qui pensent librement... (je suis) un chercheur curieux qui travaille seulement à satisfaire

(¹) Eg. 13-Ath. 58-Sav. 39.

(²) Eg 18

(³) Prob. 6

(⁴) Ath. 220.

(⁵) Conf. 170.

(⁶) Meta 78. Cette déclaration ne suffit-elle pas à le décharger des reproches qu'ont pu lui faire certains savants, par exemple MM. Delage et Goldsmith (« Les théories de

l'évolution » p. 278, Flammarion) qui prétendent qu'il n'a pas fait avancer d'un pas le problème du transformisme, comme s'il avait jamais conçu un pareil but ? Il ne faut chercher dans un ouvrage, que ce que l'auteur a prétendu y mettre, et non pas ce que nous désirerions y trouver.

sa propre curiosité par des procédés scientifiques » ⁴, répond-il à un journaliste indiscret. Il ne semble point se ranger au nombre de « ceux qui désirent éviter les cataclysmes » sociaux ² et, s'il ne souhaite pas davantage la révolution ni l'anéantissement de la richesse, il ne voit non plus aucun principe au nom duquel on pourrait regretter de tels évènements ³. Le spectacle des révolutions est pour l'observateur désintéressé, une des comédies les plus amusantes qui soient ⁴, aussi, chercher les causes du désarroi social actuel est « un jeu auquel on se livre volontiers en digérant un bon dîner » ⁵. Toutes ces formules semblent fort tendancieuses...

Immoralisme ?

Il est d'autres passages où Le Dantec semble désirer l'avènement du cynisme qu'il définit « l'application non dissimulée des vérités biologiques » ⁶; il semble vouloir souligner par là que le cynisme est du ressort de la franchise, considérée comme une vertu, et fustiger par une nuance imperceptible d'ironie, la réprobation, illogique selon lui, que la société manifeste à l'égard du cynisme. Du reste, il est parfois plus explicite : « Pourquoi ne pas dire hardiment des choses logiques, écrit-il en 1917, exalté par le scandale de la guerre, au lieu de se couvrir du manteau infiniment troué de la vieille morale » ⁷ ?

Cependant, il nous va falloir désillusionner ceux qui, comme cet instituteur de Charenton ⁸, pourraient avoir fondé leur espérance sur l'anarchisme apparent de quelques pages de Le Dantec.

Après ses multiples spéculations théoriques, l'auteur de « L'Athéisme » se pose lui-même le problème de la conduite

(¹) Prob. 31-32.

(²) Eg. 269.

(³) Eg. 44.

(⁴) Eg. 268-S. C. 291.

(⁵) Prob. 183.

(⁶) Eg. 265, etc.

(⁷) Sav. 47.

(⁸) Prob. 31.

pratique : quel est le sort des grands principes de justice, de progrès, de but, de responsabilité, de mérite. ¹ ? Distinguant alors implicitement la théorie et la pratique comme si elles étaient sans rapport, il répond quelques pages plus loin ² : « Je crois que le monisme peut s'allier avec une conduite qui reste dans la bonne moyenne de l'honnêteté ».

Aussi choisit-il comme épigraphe d'un de ses livres ³, en 1912, ce mot de Renan qui répond aux attaques que l'on pouvait déjà formuler contre lui : « J'écris pour proposer mes idées à ceux qui cherchent la vérité. Quant aux personnes qui ont besoin, dans l'intérêt de leurs croyances, que je sois un ignorant, un esprit faux ou un homme de mauvaise foi, je n'ai pas la prétention de modifier leur avis ». De son côté, un de ses maîtres, le professeur Giard le définit avec exactitude : « un passionné, mais un esprit conciliant et de bonne foi » ⁴. Deux séries de faits vont nous en convaincre : l'exemple édifiant de sa vie ; les concessions pragmatistes qu'il arrive à faire à la morale sociale.

Une Vie exemplaire

« Les hommes ne raisonnent et ne se conduisent presque jamais suivant leurs principes » écrivait Voltaire, et Le Dantec cite cette phrase comme si elle s'appliquait à son propre cas ⁵. En effet, ce critique implacable de toutes les vertus, des principes et des illusions les plus respectées, fût non seulement un honnête homme, mais un saint laïc comme l'ont fait ressortir ses panégyristes, MM. Rabaud et Pérez ⁶, dans deux courtes notices.

Nous ne saurions indiquer ici que quelques faits des plus frappants : jeune homme, à l'encontre des « gorilles propriétaires » qu'il stigmatise dans « Savoir » (p. 76), il dépense en

(¹) Ath. 211-215.

(²) id. 220.

(³) Méta. 1.

(⁴) Indiv. 4.

(⁵) Ath 99.

(⁶) Cf. bibliog. op. cit

aumônes jusqu'à son nécessaire, et est parfois contraint à engager sa montre au Mont-de-Piété pour finir son mois. A Ty-Plad, il s'astreint à aller faire à une voisine aveugle, chaque jour, la lecture de son journal en breton. Il promène chaque jour aussi son vieux père, lui donnant le bras, l'entourant de mille prévenances, et confesse sa vénération filiale dans « l'Egoïsme » (p. 82) : « le sentiment inné de ce que je devais à mon père, a été le plus profond de tous mes sentiments ». Sa bonté pour les siens va jusqu'à lui dicter le sacrifice de ses propres opinions aux exigences de leurs convictions religieuses : « j'accepterais la visite d'un prêtre si cela faisait plaisir aux miens » lit-on dans « L'Athéisme » (p. 103) et, effectivement, il ne fit rien pour empêcher la réalisation de cet incident, bien qu'il eût reconnu que les prêtres tirent gloire des conversions in extremis de gens éminents ¹.

En Novembre 1914, loin de chercher un traitement de faveur qui l'eût écœuré ², il abandonne une cure de santé urgente pour entrer à l'hôpital militaire de Lannion comme infirmier volontaire. Ses amis l'emmènent cependant de force à Paris : au lieu de se livrer alors au repos prescrit, il entre au Val de Grâce pour deux ans, dans le service de sérothérapie antityphique du docteur Vincent. En 1915, il veut à tout prix s'engager pour partir aux tranchées : le conseil de révision le refuse encore malgré ses efforts. Pour connaître son patriotisme pratique, opposé aux déclarations ordinaires de sa raison, il faut lire par exemple, le discours trop peu connu qu'il prononça pour l'anniversaire des soldats de Lannion tombés au champ d'honneur ³. En voici la conclusion :

« Il ne faut pas souhaiter devenir les maîtres du monde : c'est bon pour les boches. Mais il faut essayer de rester les modèles des hommes civilisés... Pour ma part, je m'incline devant tous nos soldats morts, avec le regret de ne pas avoir été leur compagnon quand ils ont donné leur vie pour sauver

(¹) Confl. 134.

(²) Sav. 85.

(³) Le Lannionnais, 8 Nov. 1914.

le génie français du joug intolérable de la lourdeur germanique ».

Nous n'ajouterons aucun commentaire à de tels faits qui parlent par eux-mêmes. Cependant, cette attitude d'une noblesse incontestable suffirait-elle à absoudre, aux yeux des amis de l'ordre, l'auteur de « Savoir » et de « L'Egoïsme », s'il ne corrigeait la théorie par la théorie, ses thèses subversives en apparence, par d'autres les expliquant et les tempérant ?

Le Scandale

Il ne suffit point de cultiver personnellement de généreuses tendances naturelles, pour satisfaire aux exigences de l'idéal social, surtout lorsqu'on appartient au groupe, mal défini mais bien connu, des « classes dirigeantes », surtout au groupe intellectuel dont les moindres gestes sont observés et interprétés souvent, à tort ou à raison, comme des oracles.

Non seulement, comme le remarque encore un moraliste cité plus haut ¹, il faut des symboles religieux pour sauver la morale, et Le Dantec les méprise tous, mais il semble que les gestes des personnes en vue soient eux-mêmes des symboles, comme les idées qu'ils publient : les idées sont des idées-forces, selon le mot de M. Fouillée et les idées subversives sont des forces subversives.

Le Dantec n'ignorait point l'existence de ce danger : parfois, il déplore « la curiosité coupable qui l'a poussé à scruter les recoins les plus vénérés de la conscience humaine » ² ; il se demande si, pour l'homme actuel, avec les erreurs ancestrales qui font partie de son mécanisme, il était bon de mettre à découvert ces erreurs : si en effet la proclamation de ce qu'on croit être la vérité est utile sur le terrain scientifique, il reconnaît qu'on peut la regretter sur le terrain social ³.

⁽¹⁾ M. Delacroix, op. cit. P. 67.

⁽²⁾ Méta, 2.

⁽³⁾ Ath. 21-22.

Quelques-uns se demandent s'il est bon que leur désarroi et leur doute pénètrent les foules agissantes et estiment que « toute vérité n'est pas bonne à dire » ¹. Il est à craindre en effet que la certitude de la non valeur des principes absolus enlève à l'homme tout respect, toute initiative ². D'autre part, la société reposant sur la morale, l'effondrement des principes de celle-ci ébranle celle-là.

Assez clairvoyant pour ne pas ignorer la rareté des natures scrupuleuses, rareté qu'il déplore ³, Le Dantec redoute en particulier les conséquences sociales de l'athéisme, la morale sociale étant étroitement liée à la religion, et il consacre expressément plusieurs chapitres à ce sujet ⁴. La croyance à la mort totale dont il se fait le champion est « antisociale au premier chef » ⁵ : beaucoup d'ignorants cependant commencent à supporter mal qu'on veuille abuser de leur ignorance en leur enseignant le contraire, et il est à craindre que, en voulant se débarrasser des erreurs religieuses que la science leur révèle, ils renoncent en même temps à des nécessités de l'organisation sociale : « ils enlèveront la couleur et le morceau » ⁶. Faut-il donc, comme certains le font, donner l'exemple, aller à la messe, le vendredi faire maigre, pour pouvoir exiger des domestiques l'accomplissement des devoirs sociaux utiles aux maîtres ? Le Dantec refuse de s'y résoudre, voyant là une manifestation d'hypocrisie et un abus de confiance ⁷, un geste dangereux aussi pour l'avenir, car la foule sera dangereuse le jour où elle comprendra qu'on l'a volontairement trompée ⁸. (Ainsi, le véritable problème est, au fond, celui des conséquences de l'athéisme social pour les générations futures ⁹).

Cependant, sans aller jusqu'à simuler une foi qu'il n'a pas, un penseur conscient du danger pourrait au moins modérer peut-être sa publicité, adopter une attitude quelque peu éso-

(¹) Infl. 19.

(²) S.C. 288.

(³) Prob. 176.

(⁴) Ath. 69. Prob. 160.

(⁵) Prob. 162.

(⁶) Infl. 167.

(⁷) Eg. 213.

(⁸) Prob. 30.

(⁹) Ath. 72.

térique. Si Le Dantec ne le fait point, est-ce donc qu'il ignore la portée de la diffusion des idées par le livre, et ce danger très particulier que constituent les interprétations maladroites de textes tendancieux? Il n'en est rien.

Tremblant à l'idée de ce que Voltaire pourrait écrire de nos jours, il déclare en 1914 : « Je doute qu'un Voltaire du vingtième siècle puisse être mis entre les mains des instituteurs » ¹. « Il est sage dit-il encore, *avant* de détruire un édifice imparfait, de se préoccuper de la construction du bâtiment nouveau que l'on se propose de substituer à l'ancien ; cela est particulièrement nécessaire lorsqu'il s'agit d'un édifice d'usage courant dont les hommes ne peuvent pas se passer aisément un seul jour » ². Seulement, lorsqu'il parle de la sorte, c'est au sujet d'une réforme... de la pathologie technique.

En 1911 cependant, ému pour quelque temps par le danger imminent symbolisé déjà par la grève des cheminots, il énonce la même idée en l'appliquant cette fois aux phénomènes sociaux ; il reproche aux révolutionnaires, d'entreprendre de détruire l'édifice social sans se demander sur quelles bases on le reconstruira, méconnaissant ainsi la leçon de choses de la nature qui, elle, construit toujours avant de détruire, formant par exemple les éléments du papillon dans la chenille avant de la détruire ³. Quant à la destruction des notions morales et religieuses à laquelle ses propres ouvrages était appelés à contribuer, il n'y fait guère allusion qu'une fois, cursivement, dans « Savoir » : « Mais, dira-t-on, par quoi les remplacez-vous ? » La réponse est désinvolte : « Nous verrons plus tard ! » ⁴ Plus tard... il mourait la même année !

Ces considérations avaient cependant suscité chez lui quelques velléités d'ésotérisme : « La biologie scientifique restera une sorte de doctrine ésotérique et ne se répandra jamais dans le grand public », écrivait-il en 1914 ⁵ et déjà, en 1906 :

⁽¹⁾ Prob. 181.

⁽²⁾ Méc. 169.

⁽³⁾ Eg. 166.

⁽⁴⁾ Sav. 29.

⁽⁵⁾ Prob. 23.

« Je suis certain heureusement que mes voisins paysans ne liront pas mes livres : sans cela, je ne les écrirais peut-être pas ».

Estimait-il donc bien supérieur à celui des paysans, l'esprit critique et le niveau intellectuel de ceux qui ont lu et qui lisent encore les milliers d'exemplaires de « Savoir » et de « L'Egoïsme », sans y être suffisamment préparés ? Ne prévoyait-il point que, comme le veut la logique des sentiments, la plupart de ses lecteurs négligeraient les conclusions rationnelles formulées ça-et-là, favorables au maintien de la discipline ? Qu'ils remarqueraient surtout les attaques et les critiques contre les dogmes gênants et les représentants de l'ordre social, vu l'affinité plus grande de ces critiques avec leurs représentations coutumières ?

Effectivement, des incidents précis vinrent lui révéler, un peu tard, l'opinion engendrée par ses écrits : en 1911, lors de la grève à laquelle nous avons fait allusion, un émissaire est envoyé auprès de lui par les cheminots révoltés pour lui demander de publier dans « La guerre sociale », une lettre de protestation contre l'arrestation des meneurs ¹, comme si Le Dantec avait jamais manifesté de telles aptitudes ! En 1912, un instituteur journaliste qui ne supposait point, semble-t-il, qu'on pût penser sans faire de politique, ne comprenant pas bien, lui non plus, la position véritable de Le Dantec, et l'ayant pris pour un politicien anarchiste, lui reproche, dans « La Voix des Communes » de Charenton ², d'être « un de ces libres penseurs qui tirent sur leurs propres troupes ». Enfin, vers la même époque, Raymond la Science, un des bandits en automobile de la célèbre « bande à Bonnot », déclare au juge d'instruction qu'il faisait de « L'Egoïsme » sa lecture favorite. « Des rédacteurs de grands journaux sont venus me demander sérieusement si j'approuvais cette équipée » ³ ! écrit alors le malheureux savant et, stupéfait, il doit commencer à se défendre !

(¹) Fig. 17.

(²) 5 Avril 1912.

(³) Prob. 165.

Son étonnement sincère en ces diverses circonstances suffirait à démontrer sa bonne foi qui appert dans ses réponses : dans le premier cas, il répond au délégué des agitateurs que, simple savant, il va non pas écrire une lettre politique, mais composer un nouveau livre scientifique sur les questions sociales. Effectivement, il publie bientôt « L'Egoïsme », utopique leçon de choses aux socialistes, supposant naïvement que l'élément agité de ce parti était aussi sensible à la force de l'évidence logique que peuvent l'être certains professeurs de Sorbonne. Le résultat ne se fait pas attendre : il voulait que le socialisme fût scientifique ¹, il est simplement qualifié de bourgeois poltron.

Dans le second cas, il répond avec humour à l'instituteur que, savant solitaire, il ne se croyait pas général pour tirer sur ses propres troupes ². Dans le troisième enfin, voici les principaux arguments de sa réponse aux journalistes qui l'interviewaient : « De n'importe quel livre, on peut tirer n'importe quoi... vous savez que je conclus à la nécessité d'enseigner aux hommes le devoir, au lieu de leur accorder des droits qu'ils n'ont que trop de tendance à s'exagérer : nous voilà bien de Bonnot ! Du reste, plusieurs revues d'opinion très avancée, et en particulier « L'Idée libre » qui est je crois anarchiste, m'ont dit que je ne serais jamais qu'un bourgeois. Je le crois comme elles, car tout ce que je sais de biologie me pousserait à être un citoyen très respectueux des lois, si je ne l'étais déjà héréditairement ». Puis, à une objection insidieuse que formulaient alors ses interlocuteurs : « Peut-être est-il dangereux, répond-il, de mettre entre les mains du grand public, *des vérités dont le faisceau seul est vrai*, et dont chacune, prise séparément, peut conduire aux pires excès... Mais alors, il ne faudrait jamais rien écrire, car il est toujours permis à un individu de découper dans un livre, ce qui flatte sa passion du moment, et de négliger le reste.. »

(¹) Prob. 176 etc.

(²) Prob. 31.

Ainsi, après avoir protesté de sa bonne foi, Le Dantec en arrive à découvrir lui-même son vice essentiel qui est surtout, nous l'avons dit, un vice de méthode : pour que les idées soient sans danger, il faut qu'elles soient présentées en faisceau, ce qu'il a malheureusement omis de faire. Sans doute, il est impossible, et relativement inutile du reste, de présenter *toutes* les vérités biologiques en cause, (ce qu'il essaie cependant de faire) ; du moins, il est relativement facile, (lorsqu'on le sait et que l'on y pense !), indispensable du reste (si l'on a le souci du danger), de réunir en un faisceau *suffisamment cohérent pour attirer l'attention*, les vérités qui peuvent tempérer, corriger des idées dangereuses, au lieu de les parsemer au hasard, perdues dans leur isolement.

Nous trouvons dans les œuvres mêmes, d'autres excuses qui méritent d'être signalées : Le Dantec prétend que ses théories ne sont les « ratiocinations d'un rêveur inoffensif » ⁴ ; que des livres tels que les siens ne sauraient du reste modifier les idées d'un homme ayant déjà son siège fait, ni enlever rien à la solidité des convictions d'un croyant, car chacun a une tendance marquée d'avance, à accepter de préférence tel mode d'explication ⁵.

Puis, c'est un autre système de défense qu'il adopte : « le monde, ce n'est pas moi qui l'ai fait ! Je constate seulement. » ³ « (Si) la loi du plus fort est la seule loi biologique, ce qui est regrettable, ce n'est pas que je l'aie dit, après tant d'autres, il est fâcheux surtout que ce soit vrai : mais je n'y puis rien. » ⁴ « Laissez-moi déplorer avec vous que notre conscience ne soit que ce qu'elle est : cela me chagrine autant que vous-même » ⁵. Il n'est pas le premier non plus, à s'attaquer à l'hypocrisie sociale : le Christ, malgré sa sagesse, n'a pu s'empêcher de dénoncer les pharisiens et de juger sans cesse, jusqu'à ce qu'il fût jugé lui-même et crucifié ⁶.

Et puis, ce n'est pas lui, savant austère, qui a suscité les

(¹) Sav. 73-82, etc.

(²) Ath. 15-31.

(³) Sav 72.

(⁴) Prob. 165.

(⁵) Ath. 282.

(⁶) Infl. 215.

Bonnot ; il y en avait eu bien d'autres avant : les Cartouche, les Mandrin, les chauffeurs de la Mayenne, etc. ¹. Si quelques facteurs ont put favoriser les tendances des criminels, ce seraient plutôt les idées de Rousseau et des intellectuels qui proclament le « droit de vivre sa vie » ², et, dans un autre domaine, la vulgarisation du browning et de l'auto. Ce n'est pas lui non plus qui a causé la guerre, scandale plus vaste que celui auquel on veut le mêler : où irions-nous, avec des principes comme les siens, diront les gens de bien : « mais où allons-nous en ce moment, par ce temps de guerre terrible ? » ³, répond-il en 1917.

Ajoutons enfin que, en proclamant des vérités scientifiques qui le frappent, il ne fait que suivre l'humanité entière dans sa « course à l'abîme » : « on ne se demande pas si la Science est bonne ou mauvaise, utile ou nuisible au bonheur des individus ; la curiosité et le vertige du progrès l'emportent sur toute autre considération, *audax omnia perpeti gens humana ruit per vetitum nefas* » ⁴. Selon une de ses métaphores caustiques, il se trouve « dans la situation d'un monsieur qui tire sur la ficelle sortant de la boîte de carton sur un comptoir d'épicier ; il ne sait pas si... cette ficelle sur laquelle il tire aveuglément ne fera pas éclater, quand elle sera au bout de sa course, une machine infernale capable de détruire la boutique toute entière... Quand j'aurai fini, dit-il, je regretterai peut-être, mais il sera alors trop tard ! » ⁵. C'est que, selon lui, nos goûts et nos sentiments sont les seuls mobiles de nos actions, ⁶ et ses goûts profonds étaient pour la réforme : « Il n'y a pas dans le monde, dit Renan, une raison assez forte pour empêcher un homme de publier ce qu'il croit être la vérité » ⁷ et Le Dantec en conclut qu'il faut rechercher la vérité sans se préoccuper de savoir si la foule des gens cultivés aimera ou non cette vérité ⁸.

(¹) Prob. 164.

(²) Id. 165.

(³) Sav. 62.

(⁴) Eg. 227.

(⁵) Eg. 24.

(⁶) S. G. 289.

(⁷) Infl. 19.

(⁸) Méta. 5.

Finalement, en présence de ces opinions contradictoires, nous sommes amenés à considérer simplement les hésitations de l'auteur, comme un aspect particulier du conflit qui se livra toujours en lui entre la raison et le sentiment, conflit pénible que nous avons envisagé plus haut. Il est seulement à regretter peut-être que, mû par un instinct invincible de proclamer coûte que coûte ce qu'il estimait vrai, il ait toujours agi avec les hommes comme s'il les supposait doués d'une nature analogue à la sienne, esclave de la logique, disciplinée et généreuse. Saurions-nous lui en faire un grief?

TROISIÈME PARTIE

LA RECONSTRUCTION

Nous voici parvenus au point le plus invraisemblable de notre étude : la synthèse explicative des idées les moins remarquées de l'œuvre : les principes d'ordre que Le Dantec a omis, de son propre aveu, de grouper en faisceau. Cette synthèse est essentielle pour sa défense, indispensable pour l'intelligence véritable de sa pensée, utile aussi aux sciences morales et sociologiques, ou tout au moins à leur histoire.

Au point où nous en sommes, il est permis de se demander, *a priori*, sur quelle base notre biologiste peut désormais fonder logiquement une morale de l'ordre ? Partant uniquement de l'examen impartial des faits ¹, comment saurait-il *imposer* aux hommes la soumission à une norme, quelle qu'elle soit ? Le passage du fait au droit est impossible, lui-même le reconnaît : « les lois naturelles ne peuvent en aucun cas prendre l'aspect d'un devoir à accomplir » ².

Cependant, incapable d'imposer dûment la soumission à un devoir, il eût pu être fondé du moins à en *proposer* un, à conseiller l'usage de telle ou telle recette morale : malheureusement, il semble se l'interdire soi-même, par la théorie de l'idéal que nous avons exposée.

En effet, ce n'est point seulement la valeur de l'idéal traditionnel, de l'idéal chrétien qu'il infirme, le jugeant disproportionné, inadéquat à la nature humaine : c'est semble-t-il le sens, le rôle de *tout* idéal, si humble qu'il soit. Dans sa critique de l'idéal de Bersot, Le Dantec laisse voir nettement qu'il conçoit tout idéal comme un but dont l'homme serait appelé à se rapprocher sensiblement et progressivement ³, peut-être même à atteindre enfin quelque jour ! En effet, n'interprète-t-il pas expressément ce mot de Bersot : la réalité *tend* vers l'idéal, en ces termes erronés : « il s'en approche petit à petit », alors que Bersot ajoutait clairement : « il n'y arrivera jamais » ?

Cependant, Le Dantec entreprend, à notre grand étonne-

(¹) Méta. 7.

(²) S. C. 287.

(³) Méta. 4.

ment, de formuler lui aussi des principes de morale favorables au maintien de l'ordre. S'il le fait, il faut reconnaître il est vrai, que c'est sans enthousiasme, peut-être même sous la seule influence de circonstances particulièrement urgentes. Bien qu'il parle, dès 1905, de préparer une morale indépendante ¹, c'est surtout lorsqu'on le « met au pied du mur ² » qu'il se déclare ; dénué de tout héroïsme naturel ³, héréditairement plein de faiblesse, ⁴ comme lui-même le confesse, il se montre assez ému de l'attention qu'on lui porte soudain, et ce n'est pas sans inquiétude qu'il voit troubler sa tranquillité ⁵ : l'idée d'une révolution à laquelle on veut le mêler n'est point faite en effet pour l'enchanter.

« A quoi bon batailler contre les vieilles doctrines, écrit-il dans « Le Matin » en 1908 ⁶ ? Elles s'évanouissent sans résistance, et, nous qui les combattons, nous éprouvons un grand trouble de ce qu'elles se sont évanouies trop complètement, plus complètement que nous ne l'avions prévu ou souhaité. Notre victoire nous effraie ! »

Ainsi, malgré ses velléités de « cynisme », Le Dantec est réduit malgré soi à formuler des conclusions que nous pourrions dire *pragmatistes*. Pragmatiste ! Quelle eût été son étonnement et sa colère de se voir ainsi qualifié, lui qui consacre tant de pages à railler W. James et son école ⁷, déclarant ce système « abominable, niais et puéril ». Il reconnaît lui-même, il est vrai, que cette double attitude offre un aspect paradoxal : il est assez curieux, écrit-il par exemple en 1914 ⁸, que je défende le mérite et la justice, moi qui ne crois pas à la justice et au mérite absolu, mais il ne faut s'étonner qu'à demi de cette évolution précipitée, car là encore, c'est sa logique qui indirectement le détermine.

(¹) Infl. 167,
(²) Eg. 17-287.
(³) Ath. 59.
(⁴) Sav. 88.
(⁵) Eg. 18.

(⁶) 7 avril.
(⁷) Méta 41, 43, 45, 49, 53, 64, Prob.
20, Sav. 49, 219, etc.
(⁸) Prob 181.

Pragmatisme.

Dès 1906, il reconnaît qu'« une philosophie qui s'élève assez haut pour ne tenir plus compte des contingences humaines, est une philosophie inutile ou même nuisible »⁽¹⁾. Or, lorsqu'il « redescend du pays d'utopie »⁽²⁾, il est frappé par l'existence de deux sortes de phénomènes : d'abord, des sentiments individuels, mystiques ou métaphysiques, qui contredisent la logique rationnelle ; puis, des conventions sociales universelles bien que contradictoires.

En 1903, il semble mettre au compte des partisans de la tradition ce principe, inattendu sous sa plume : quand il s'agit de morale, la logique perd ses droits⁽³⁾ ; puis en 1906, il le prend à son compte, reconnaissant qu'il avait méconnu jusqu'alors la différence entre la vérité humaine et la vérité scientifique⁽⁴⁾ : il prend alors en considération *la logique des sentiments*, étudiée par Ribot, seul philosophe qui ait le privilège d'échapper à son mépris. D'abord, il avait préconisé d'éviter cette logique⁽⁵⁾, mais en 1908, il déclare qu'elle est la seule qui soit vraiment pratique pour l'homme⁽⁶⁾, et en 1914 : « c'est en vain que le philosophe Ribot nous a mis en garde contre la logique des sentiments : nous mèlerons toujours à tort et à travers le sentiment et la raison »⁽⁷⁾. Il résulte de là que la vérité pure ne peut pas être bonne pour l'homme⁽⁸⁾ ; selon Charles Nodier, elle est inutile dans les rapports sociaux⁽⁹⁾, et Le Dantec, allant plus loin en 1914, la déclare impossible : on ne saurait édifier une société sur de pures vérités biologiques, c'est-à-dire sur la vérité pure⁽¹⁰⁾.

Bien plus, après avoir considéré un moment cette antinomie comme « une horreur »⁽¹¹⁾, que peuvent seules expliquer

(1) Lutte, 286.

(2) Id.

(3) Tr. 523.

(4) Ath. 121.

(5) Ath. 284.

(6) S. C. 290.

(7) Prob. 168.

(8) Méta. 46.

(9) Prob. 33.

(10) Prob. 33, 162-Sav. 83.

(11) Méta. 47.

les influences ancestrales, il en vient à y voir un évènement heureux à un double point de vue : comme il est difficile d'être logique ¹, le sentiment sauve l'homme lorsque la raison ne suffirait point pour qu'il se décidât entre deux alternatives ², sans quoi, un logicien parfait aboutirait fatalement à une sorte de fakirisme ou au moins à l'aboulie ³. En second lieu, la logique pure est dangereuse par les conclusions auxquelles elle nous fait aboutir : heureusement pour l'humanité, le nombre de ceux qui cherchent à faire de la raison pure dans les affaires humaines est encore extrêmement restreint ⁴.

Ainsi, manifestant l'esprit d'acceptation du phénomène, qui est le caractère essentiel du savant, le logicien doit compter, malgré qu'il en ait, avec les sentiments effectifs qu'il rencontre, fussent-ils entaché d'erreur. Helmotz se servait bien de ses yeux, bien qu'il eût déclaré que, si un fabricant lui avait fourni un appareil d'optique aussi mauvais, il eût changé de fournisseur ⁵. Si le logicien entreprend d'édifier une morale scientifique, destinée à assurer le bonheur, il devra donc éviter soigneusement de heurter de front les idées innées de la conscience morale ⁶.

Sociologisme.

En même temps qu'il remarque l'existence d'une logique des sentiments et la nécessité de se soumettre à ses exigences, Le Dantec se montre impressionné par les conséquences qu'entraîne un second fait : l'existence de *la société* et sa toute puissance sur l'individu. Non seulement la société a été, nous l'avons établi, la génératrice des sentiments de la conscience morale et des législations corrélatives ; non seulement le sentiment du Droit et du Devoir qu'elle a engendrés ont

(¹) Ath, 89.

(²) Eg. 214.

(³) S. C. 291.

(⁴) S. C. 290.

(⁵) Lutte 286-Eg. 107.

(⁶) Infl. 195.

permis le progrès de l'exploitation du patrimoine social ¹ ; non seulement le sentiment trompeur de la justice, en créant le Mérite, a favorisé à son tour le rendement économique ² ; mais aujourd'hui même, malgré les découvertes récentes de la raison qui, aidée par le dogme scientifique de l'Evolution ³, a démontré l'inanité de tous les principes métaphysiques sur lesquels elle s'appuie, la Société demeure la plus forte des réalités.

Ses conventions demeureront ⁴, favorisées par le langage ⁵, car les législateurs des divers pays ont rédigé des codes auxquels chacun doit se conformer sous peine d'être puni ⁶ ; il existe une maréchaussée ⁷, et ceux qui n'ont pas les goûts de la majorité sont forcés, sous peine d'être traités en ennemis, sous peine d'être éliminés comme un élément trouble ⁸, de s'y conformer plus ou moins, de manière à ne pas gêner la satisfaction des désirs collectifs consacrés par la Loi : « Il faut hurler avec les loups ⁹, choisir un parti parmi les partis, qui sont antagonistes comme les conventions sociales ¹⁰. Cette pression sociale de la collectivité ¹¹ s'exerce en particulier par l'intermédiaire de la société familiale qui pourra par exemple neutraliser les velléités de suicide chez un athée ¹².

Ainsi, sans société, il ne serait point question de moralité : un être vivant isolé ne saurait avoir que de la logique et de l'instinct de conservation ; seuls des poètes pourraient le représenter comme gêné dans sa solitude par le souci du bien et du mal ¹³, à moins qu'il ne s'agisse d'un Robinson Crusé isolé dans une île déserte après avoir déjà subi, comme ses ancêtres, une vie sociale prolongée ; dans ce cas, les notions morales sont tellement incrustées dans notre mentalité qu'elles apporteraient des entraves à sa liberté ¹⁴.

(¹) Eg. 216.

(²) Prob. 179.

(³) S. C. 281.

(⁴) S. C. 7.

(⁵) Id. 251.

(⁶) S. C. 267.

(⁷) Prob. 176-Ath. 219.

(⁸) Prob. 187.

(⁹) S. C. 289.

(¹⁰) Id. 291.

(¹¹) Infl. 100.

(¹²) Ath. 101.

(¹³) Eg. 126.

(¹⁴) Eg. 213.

Il y a sans doute eu, du reste, dans l'ancestralité de l'homme, une période de ce genre où chacun vivant pour son propre compte ne devait rien à personne ¹. De nos jours encore, certaines conventions ne sont guère appliquées en dehors des lieux où il y a un nombre suffisant d'hommes ayant un intérêt réciproque à les faire respecter ².

La Société ne nous impose donc l'obéissance aux lois morales qu'en échange des avantages qu'elle nous procure, du fait que nous naissons dans son sein : « En acceptant de manger du pain, de coucher sous un toit, de nous vêtir de toile ou de drap, d'avoir un couteau et de nous laver avec du savon, *nous signons tacitement un contrat avec l'humanité* qui nous fournit des agriculteurs, des boulangers, des maçons, des tisserands, etc. » Détail original : les bandits le signent eux-mêmes en volant les produits de l'industrie humaine qui est sociale ³.

Si cent millions d'hommes s'entendent pour vivre ensemble en produisant ce qui leur est nécessaire à tous, ils ont pour eux le droit du plus fort, et un individu ne saurait profiter gratuitement de leur œuvre : le banditisme semble donc, selon cette théorie, être simplement une inconséquence résultant d'un défaut de clairvoyance et de logique ; s'il est blâmable, ce n'est point en fonction d'un jugement de valeur quelconque, c'est uniquement parce que son échec était à prévoir ⁴.

Cependant, ne pourrait-on objecter à cette thèse, que le contrat a été signé en blanc (car c'est à notre insu que nous sommes nés à l'intérieur d'une société aussi exigeante), et que nous aurions pu préférer vivre comme le tigre dans la jungle ? Sans formuler expressément cette objection, Le Dantec exprime des idées qui y répondent avec une logique frappante de simplicité : au point où nous en sommes, vu les multiples besoins artificiels nés de l'adaptation séculaire de notre espèce à la vie sociale, nous ne pourrions plus nous

(¹) Ath. 74.

(²) Eg. 141.

(³) Prob. 175.

(⁴) Prob. 173.

accommoder des difficultés de la vie sauvage ¹, nous nourrir de la chair des bêtes féroces et nous revêtir de leur peau ²; réduits brusquement à la condition d'hommes des cavernes, la plupart de nos contemporains seraient condamnés à mourir de misère ³: « notre droit à la vie se borne au droit à la vie sociale ⁴ ».

Condamnation de l'Anarchisme et de la Révolution Sociale.

L'anarchisme individualiste enferme donc plusieurs illusions : croyance à la possibilité pour l'individu de vivre isolé ; croyance à l'existence de la liberté en dehors de la société, alors que, même dans le désert, nous trouverions encore un animal *plus fort* que nous ⁵ ; croyance prétentieuse à notre propre perfection individuelle, qui nous porte à reprocher à la société des « injustices » inévitables qui ne sont dûes qu'à l'imperfection de ses membres, c'est-à-dire à la nôtre ; enfin, croyance à la possibilité d'une société sans obligation, illusion qui disparaîtrait vite en essayant une vie extra-sociale ⁶.

Ainsi, on a raison de redouter les révolutions, parce que quand une révolution commence, on ne sait pas comment elle tournera, ce qui en résultera : le résultat de cette secousse peut être la destruction même de la société ⁷. Or, à l'état de barbarie que restituerait cette destruction, une foule cent fois moins nombreuse ne trouverait pas de quoi vivre ici-bas, « et cela est aussi vrai pour le milliardaire américain que pour le tondeur de chiens » ⁸. Jusqu'à présent, cela ne s'est du reste jamais produit dans l'histoire du monde ⁹.

Par ailleurs, les révolutions, toujours provisoires ¹⁰, s'opè-

(¹) Prob. 175.

(²) Id. 187.

(³) Eg. 223.

(⁴) Prob. 175.

(⁵) Prob. 187.

(⁶) Id.

(⁷) Eg. 263, 265, 267, etc.

(⁸) Prob. 178. Eg. 268.

(⁹) Eg. 267.

(¹⁰) Id. 290.

rent de façon irrationnelle, au nom de principes métaphysiques aussi vains que ceux qui étayent l'organisation sociale existante : il n'y a donc point lieu de « changer son cheval borgne pour un aveugle »¹. Du reste, à tout prendre, malgré ses injustices et ses vilenies², malgré sa médiocrité³, notre société actuelle n'est pas plus mauvaise qu'une autre⁴ : elle est même la moins mauvaise qui ait été réalisée depuis l'aurore des temps historiques⁵, surtout depuis que chacun a conquis le pouvoir d'acquérir une place proportionnée à ses aptitudes⁶. « Clopinant tant bien que mal, avec de terribles à-coups », elle s'est maintenue jusqu'à nos jours⁷, et elle pourrait continuer « cahin-caha »⁸, sans les révolutionnaires.

Cependant, de même que le pacifisme est une utopie, une révolution ne saurait être évitée : il est probable même qu'il y en aura une série, dont aucune ne conduira à l'âge d'or⁹. La solution la moins mauvaise est donc de la retarder aussi longtemps que possible, en particulier en choisissant les législateurs les plus propres à réaliser ce programme délicat : maintenir un équilibre entre les appétits contradictoires des citoyens, « empêcher momentanément les gens de se dévorer »¹⁰.

Ces considérations, formulées avant 1918, ne sont-elles pas aujourd'hui d'une actualité particulièrement frappante dans la crise mondiale que nous traversons ? Ne sont-elles pas aussi une précieuse leçon, venant d'un critique aussi peu sujet à caution que l'était Le Dantec ? Il suffit d'ouvrir un grand quotidien pour s'en apercevoir.

Ainsi, s'il bat en brèche toute morale transcendante, Le Dantec respecte en dernier ressort fait un essentiel, la Loi civile : la logique prescrit d'agir conformément aux lois de son pays,

(¹) Prob. 32, 177.

(²) Id. 187.

(³) Sav. 92.

(⁴) Ath. 96.

(⁵) Ath. 176.

(⁶) Tr. 536.

(⁷) Prob. 166.

(⁸) Id. 188.

(⁹) Eg. 290.

(¹⁰) Eg. 262.

répète-t-il après Descartes (dont la morale était également provisoire). Cependant, la logique est-elle assez développée chez tous les individus pour que, concevant fortement cette vérité, ils se soumettent spontanément aux prescriptions du devoir social ? Ici, notre moraliste se trouve arrêté de nouveau : sans doute, l'existence de la conscience morale semble propre à favoriser le respect de l'ordre, mais elle n'est assez forte que chez les meilleurs d'entre nous : les natures scrupuleuses sont rares ¹. Quant à l'obéissance de la masse, sa réalisation est compromise par l'existence, non seulement des sentiments médiocres dont nous avons fait l'inventaire précédemment, mais de deux sentiments particulièrement dangereux. Ce sont, d'une part, l'*effronterie* d'un grand nombre ² d'autre part, le sentiment universel des droits, exagéré chez presque tous, une tendance qu'a presque tout individu à se reconnaître un nombre toujours croissant de droits illusoire ; nous l'avons dit : on acquiert bien plus vite l'habitude d'un droit nouveau qu'on nous concède, que nous n'acquérons celle d'un nouveau devoir ³. Ce sentiment, rejoignant même parfois celui de l'effronterie, engendre des aberrations funestes telles que, par exemple, l'affirmation du « droit de vivre sa vie », qui peut mener au crime ⁴.

Ainsi, la vie sociale, malgré ses avantages évidents, présente de graves difficultés : l'application de la Loi, remarque Le Dantec, apporte des entraves au fonctionnement de l'organisme tel qu'il résulte de sa structure héréditaire ⁵, et l'homme, qui a besoin de vivre en société, n'est pas devenu après des siècles de siècles, un animal social. ⁶ Les contraintes sociales le « gênent aux entournures » et, s'il les accepte, c'est en rechignant ⁷, car le devoir est un obstacle de plus dans la lutte quotidienne ⁸.

(¹) Prob. 176.

(²) Prob. 185 Ath. 219.

(³) Eg. 203, 207. Prob. 163, 176, 186, etc.

(⁴) Prob. 168.

(⁵) Tr. 524, 527.

(⁶) Sav. 89. Il ne faut point se formaliser de lire ailleurs que

« l'homme est avant tout un animal social » (Méta. 245, etc.). Le Dantec veut simplement dire alors : l'homme est *contraint* à vivre en société.

(⁷) Prob. 184.

(⁸) Eg. 203.

Notre biologiste fournit une double explication de cette difficulté : d'abord, selon une loi générale, la plus synthétique de toute la biologie ¹, « la nature a horreur de la contrainte » ². En second lieu, l'homme est un animal trop intelligent pour pouvoir se plier, comme l'abeille, aux nécessités anti-individuelles de la vie en société ³. Moins intelligent, il se serait sans doute adapté à un contrat social, aussi complètement que l'ont fait les abeilles, et serait devenu peut-être, comme les mouches à miel, un animal vraiment satisfait de sa condition anormale. En effet, l'abeille ouvrière est un modèle sous ce rapport : une hérédité précise étant accumulée dans son cerveau (Tr. 521) ; elle est « tellement modifiée par une adaptation séculaire, qu'elle ne peut plus concevoir d'autre bonheur que celui de forçat à perpétuité ; elle n'a plus besoin de contremaître et de surveillant, pour travailler sans relâche depuis sa naissance jusqu'à sa mort » ⁴. L'homme, par contre, « n'est pas homme depuis assez longtemps » ⁵ pour que son attitude soit standardisée en quelque sorte : « Peut-être sommes-nous en route vers l'état des mouches à miel, conclut l'auteur avec humour, mais nous sommes encore loin d'y être parvenus » ⁶.

Il résulte de cet état de choses qu'une coercition est encore nécessaire ⁷ malgré l'opinion des anarchistes. Si ces derniers prétendent que les hommes sont devenus assez altruistes pour que, désormais, aucune répression ne soit utile, « cela prouve simplement, dit Le Dantec avec ironie encore, qu'ils sont eux-mêmes particulièrement altruistes et voilà tout » ⁸. Ainsi, la logique pure, déjà mise en échec par la logique de sentiment, perd entièrement ses droits quand il s'agit de

(¹) S. V. 216.

(²) S. V. 129, 149, 178, 216, 240. Méta. 226 Cahos 68. Dans tous ses développements, l'auteur donne cette unique définition de la *contrainte*, par hasard (S. V. 129) : « appelons contrainte toute intervention d'un facteur B quelconque, qui lutte contre l'état d'équi-

libre dans lequel se trouverait A en dehors de son intervention guerrière ».

(³) Prob. 183.

(⁴) Prob. 184 Sav. 40.

(⁵) S V 314.

(⁶) Tr. 528.

(⁷) Id. 525.

(⁸) Infl. 206.

morale¹ : non seulement l'homme discipliné doit obéir logiquement aux lois de son pays, mais, dans les circonstances actuelles au moins, il doit pour prévenir l'avènement des dangereuses révolutions, imposer de plus ces lois aux indisciplinés. Il n'est pas mauvais, déclare l'auteur, d'enseigner leur devoir aux hommes qui l'ignorent, car le devoir est un frein² : « La peur du gendarme est le commencement de la sagesse³ », et la notion de responsabilité absolue elle-même devient « une erreur sociale nécessaire⁴ ».

Restauration de l'Idéal

Le Dantec va encore plus loin : sans oublier qu'il peut être dangereux pour la tranquillité spirituelle d'une élite, de croire des sottises⁵, il reconnaît que la conscience morale, dénuée de valeur objective, a encore du bon pratiquement, même sous sa forme mystique, pour réfréner les appétits personnels d'individus sans effronterie, mais trop disposés à oublier qu'ils vivent en société⁶ ; des philosophes dépourvus de toute superstition, Voltaire et Diderot l'avouaient eux-mêmes⁷. Les principes de la conscience morale sont commodes pour élever les enfants et maintenir les domestiques dans le droit chemin⁸, dit-il en raillant et cependant, c'est avec tout son sérieux qu'il préconise ailleurs de tirer parti de la soumission spontanée aux conventions sociales, de l'« honnêteté », chaque fois qu'il est possible⁹.

Il est remarquable de voir ce « biologiste sans entrailles », ce logicien implacable, ce dénonciateur de tout mysticisme, contraint à réhabiliter pratiquement les valeurs qu'il combattait d'abord avec une ardeur inlassable. En effet, outre la nécessité de prescrire le devoir, (moyen dont il pourrait à la

(¹) Tr. 523.

(²) Prob. 176.

(³) id et Sav. 89.

(⁴) Ath. 95, 99-Sav 89.

(⁵) Confl. 170, Ath. 304.

(⁶) Ath. 304-219.

(⁷) Ath. 70, 71.

(⁸) Sav. 61.

(⁹) Prob. 184. 186.

rigueur se contenter, en lui donnant comme unique base la peur du gendarme par exemple, et un système de sanctions répressives ⁽¹⁾,) Le Dantec va jusqu'à reconnaître la nécessité de l'altruisme ⁽²⁾, et même de l'animisme, (i. e. du spiritualisme ou du dualisme) indispensable à l'homme moyen normal de notre époque ⁽³⁾. Il n'est pas jusqu'à l'illusion religieuse de la prière qu'il ne respecte pour son utilité ⁽⁴⁾.

Enfin, franchissant le dernier pas, il reconnaît avec Renan que « pour obtenir des hommes le simple devoir, il faut leur montrer l'exemple de ceux qui le dépassent : la morale se maintient par les héros ⁽⁵⁾ ». L'homme a besoin de principes pour agir sans hésiter : dans les diverses circonstances de la vie, il lui faut une foi quelconque, patriotique, artistique ou autre ⁽⁶⁾, en un mot un *idéal* ⁽⁷⁾. C'est en 1912 qu'il se décide enfin à prononcer ce mot dans « La science de la Vie » et c'est la même année, coïncidence paradoxale, qu'il écrit dans « Contre la métaphysique » son réquisitoire exprès contre la théorie de l'Idéal formulée par Bersot !

Nous verrons tout à l'heure comment on peut expliquer cette contradiction invraisemblable, mais à première vue, l'adoption d'une telle attitude n'est-elle pas un mensonge ? Evidemment si, et, avec sa logique coutumière, sa sincérité anormale, Le Dantec n'hésite pas à proclamer sans aucune ironie, au risque de dérouter le lecteur, peu accoutumé à pareille désinvolture, que l'*hypocrisie*, « clef de voûte » de notre édifice social ⁽⁸⁾, est indispensable au maintien de cet édifice ⁽⁹⁾ ! N'est-ce pas là la suprême injure qu'il puisse formuler contre la société ? En réalité, il faut comparer longtemps les passages disparates des textes avant de pouvoir établir le départ entre le dégoût personnel qu'il laisse deviner pour l'hypocrisie, et l'apologie qu'il semble en faire

⁽¹⁾ Ath 219-Prob. 176.

⁽²⁾ Infl. 204.

⁽³⁾ Prob. 7.

⁽⁴⁾ Ath. 61.

⁽⁵⁾ Infl 204.

⁽⁶⁾ S. C. 322.

⁽⁷⁾ S. V 301

⁽⁸⁾ Eg. épigr. 155, 247, 265-Prob. 183, etc.

⁽⁹⁾ Sav. 233 note.

simultanément, apologie qui, à première vue, pourrait sembler foncièrement ironique. Plusieurs journalistes s'y sont trompés et, croyant à une apologie enthousiaste, ils n'ont point dissimulé leur mépris pour un individu qui pouvait exalter un vice aussi odieux. La majorité des lecteurs n'a-t-elle pas jugé de même ?

Une seule phrase, isolée, peut nous indiquer le vrai sens de l'attitude de notre moraliste : « Ils ont agi logiquement, écrit-il en parlant des profiteurs de guerre, mais leur hypocrisie m'a dégoûté de l'espèce humaine ¹ ! » Pourquoi ont-ils agi logiquement ? Il faut connaître toutes ses œuvres pour bien le comprendre. D'abord, parce que leur nature d'animaux égoïstes les y portait, mais surtout parce que le mensonge est une « pratique de sauvegarde individuelle ² » ; c'est grâce au mécanisme du mensonge que l'individu a pu, voire, éviter d'être absorbé entièrement dans la société ³ ; c'est le seul côté par lequel un homme puisse se dire entièrement libre de ses voisins ⁴, par lequel il puisse soustraire à la collaboration sociale une partie de son activité ⁵. Les abeilles, elles, n'ont pas besoin de mentir, n'ayant jamais envie de faire que ce qui est précisément leur devoir social : elles ne peuvent mentir du reste, chacune étant sans doute comme un livre ouvert pour ses congénères ⁶.

Par contre, envisagé à un autre point de vue, le mensonge ne profite plus seulement à l'individu mais à la société à son tour : elle peut, en s'en servant, prescrire officiellement l'application des principes qui lui sont indispensables, malgré leur vanité, et fonder sur eux la coercition et la répression ; en ce sens, l'hypocrisie a été un des facteurs les plus puissants de l'évolution humaine ⁷. Aujourd'hui encore, seul le vernis de la civilisation, qui n'est qu'une forme de mensonge, rend possible la vie en commun ⁸ ; il faut jouer à

(¹) Sav. 47.

(²) Eg. 166.

(³) Eg. 164.

(⁴) Eg. 160.

(⁵) id. 163.

(⁶) Eg. 164.

(⁷) Eg. 157-Prob. 184.

(⁸) Prob. 178

l'honnête¹, il y a, comme le dit Vigny, « un mensonge social nécessaire² ».

L'hypocrisie est donc la première des vertus sociales³ : « ce qui serait terrible, ce serait l'avènement de la franchise⁴ », c'est-à-dire du cynisme généralisé, ou aveu des vérités biologiques antisociales. En effet, si le cynisme s'étalait trop longtemps, on pourrait redouter que l'hypocrisie ne revint jamais et que toute vie sociale devint dès lors impossible⁵ : « ce serait désolant⁶ ! », ajoute ironiquement l'auteur, laissant encore deviner par cette boutade, avec quelle mauvaise grâce sa sentimentalité et sa franchise naturelles se plient aux conclusions de sa logique

Heureusement, il n'y a pas de cynique parfait : « s'il y en avait un, il faudrait le tuer tout de suite ! »⁷, le cas étant par trop tératologique⁸. Sans doute, il y a bien les socialistes ignorants qui « grattent le vernis » social⁹ et « donnent du fil à retordre aux législateurs »¹⁰, mais l'hypocrisie demeure heureusement et demeurera tant qu'il y aura des hommes¹¹ : La manifestation éclatante de cynisme de la guerre elle-même n'aura pas duré assez longtemps pour rendre impossible le retour de la bienfaisante hypocrisie¹².

Ces dernières réflexions, en même temps qu'elles achèvent de nous édifier indirectement sur les préférences foncières de Le Dantec pour la discipline, nous portent à attribuer à ses multiples critiques contre les principes absolus, une portée beaucoup moins considérable que celle qu'on est tenté de leur attribuer à première vue. Qu'est-ce après tout que le scandale de quelques ouvrages sincères, à côté des scandales mondiaux et moins désintéressés qu'il souligne ? Habitué à une vision panoramique de toutes les questions, aussi bien biologiques que sociales, Le Dantec n'aperçoit

(¹) id 188.

(²) S. C. 321 Prob. 183.

(³) Sav. Dédic.-43, etc.

(⁴) Eg. 269.

(⁵) Eg. 265.

(⁶) Prob 185.

(⁷) Prob. 167.

(⁸) Ath. 94.

(⁹) Prob. 178.

(¹⁰) Eg. 265.

(¹¹) Prob. 184.

(¹²) Sav. Préf. etc.

même pas son œuvre, ni l'influence relative de ses idées, dans le concours formidable et incohérent des forces sociales qui évoluent : c'est peut-être sa plus grande excuse !

Par ailleurs, nous comprenons désormais la différence profonde qui sépare Le Dantec et Bersot, malgré l'identité apparente de leur théorie, à un moment donné : Le Dantec critique la doctrine de Bersot parce qu'il voit ce moraliste considérer la poursuite de l'Idéal comme l'*unique* moyen de maintenir à un degré convenable le niveau de la moralité humaine, comme une attitude qui puisse aussi être adoptée *universellement*, abstraction faite des différences de nature et d'aptitudes des hommes. Le biologiste, au contraire, frappé par les différences d'aptitudes morales ¹, ne croyant pas par ailleurs à la valeur absolue de l'Idéal, est contraint à le considérer comme une chimère utile sans doute, mais *seulement pour une catégorie* d'hommes inférieure, et de plus, d'une utilité seulement *provisoire* comme nous l'établirons bientôt. Exclusivement confiant dans la logique, il méconnaît ici un fait psychologique essentiel : c'est que *tous* les hommes, et non seulement les médiocres, ont une tendance naturelle à baisser vers un niveau inférieur, s'ils ne sont stimulés par l'attrait d'un idéal tel que celui de Bersot, qui offre l'avantage d'être universellement applicable, contribuant à améliorer ou au moins à maintenir le niveau des meilleurs comme il supplée à l'insuffisance de générosité naturelle des médiocres.

Moins ambitieux que Bersot qui veut l'amélioration constante de tous, si excellents qu'ils soient, Le Dantec semble proposer à tous les hommes d'atteindre simplement un *niveau moyen* : ce niveau, l'élite intellectuelle dont il est le type n'a point besoin de stimulant, d'idéal pour l'atteindre, il lui suffit de le concevoir ; l'élite sentimentale au contraire, chez laquelle une hypertrophie de la conscience morale ² et l'excès des scrupules engendrent la souffrance, a dépassé ce

⁽¹⁾ Prob. 185.

⁽²⁾ Ath. 219.

niveau moral rationnel et elle doit redescendre pour guérir son inquiétude qui n'est qu'une anomalie. Telle est du moins la doctrine qu'on finit par apercevoir en fouillant un ensemble de textes ambigus, prolixes et épars. Nous allons en examiner les détails essentiels.

Actuellement, le savant doit se résigner, faute de mieux, à utiliser le système de morale existant, malgré ses vices, et en particulier les sentiments métaphysiques de la conscience morale ancestrale. En sera-t-il toujours de même ? Le Dantec se pose la question à plusieurs reprises, répondant quelquefois par l'affirmative aux moments de plus grande impatience, mais le plus souvent, laissant deviner au contraire son espoir intime : l'avènement du règne de la raison et de la science ¹. Là où la science se tait, écrit-il, l'empirisme reprend ses droits, *provisoirement* au moins ², et il énonce un programme de « savant révolutionnaire » ³, programme rationnel, méthodique, à réalisation lente, résumé par hasard dans cette phrase dont chaque terme, soigneusement pesé, mérite de retenir l'attention : « S'il devenait évident que certains caractères de l'organisme humain (il parle de la conscience morale) sont franchement nuisibles aujourd'hui à la prospérité sociale, on pourrait se proposer d'essayer de les faire disparaître » ⁴. (On remarquera ici l'emploi constant du conditionnel ; les réserves : *certain*s caractères., *franchement* nuisibles., *aujourd'hui*.. ; enfin la prudence des expressions *on pourrait*.. *se proposer*.. *essayer*.) La disparition exceptionnelle du ton passionné indique bien qu'il s'agit là d'un programme fermement arrêté.

Par ailleurs, l'adoption momentanée de notions telles que celle de responsabilité ne sera d'un bon emploi courant que « tant que les conditions où elles ont apparu n'auront pas été trop profondément modifiées » ⁵. Cette adoption n'est

(¹) Méta. 3, 63, etc.

(²) S. C. 322

(³) Infl. 196.

(⁴) Infl. 195.

⁵ Infl 211.

donc que conditionnelle : si elle gêne le législateur dans la recherche du mieux, il se rappellera qu'elle n'a aucune valeur absolue, et il devra « en faire bon marché » ¹ ; Le Dantec se réjouit, nous l'avons vu, que les législateurs aient déjà compris la nécessité de certaines réformes telles que l'atténuation du droit paternel, considéré antérieurement comme sacré, et il en prévoit d'autres. ² Enfin, en 1917, se jugeant suffisamment autorisé par le scandale de la guerre, plus retentissant que le scandale Bonnot, il passe délibérément et pour la première fois de la spéculation aux maximes pratiques, déclarant sans ambages qu'il *profite* de cette occasion pour essayer de *libérer* effectivement l'humanité des préjugés moraux qui l'accablent ³.

Dès 1908, il avait formulé par hasard, son programme de rationalisation morale : « Je crois, écrivait-il, qu'il est préférable d'*éduquer le peuple*, de manière qu'il n'ait plus besoin de croquemitaine pour être sage ». ⁴ En 1917, il précise : la réalisation de cette éducation devra être progressive, en commençant par un simple « compromis », on atténuerait petit à petit la portée du sentiment moral, de génération en génération, (la croyance à la responsabilité des délinquants en matière de morale sexuelle par exemple) ; on serait indulgent, secrètement d'abord, tout en laissant croire qu'il y a des punitions pour des actes qui, en fait, n'en méritent pas et qui cependant font souffrir ! ⁵.

Le réformateur ne s'en tient pas à ces généralités, il formule ça-et-là bien des indications pratiques dont l'ensemble pourrait constituer un petit manuel d'éducation et de pédagogie : son souci didactique se manifeste constamment de 1898 à 1917, bien qu'il prétende un instant, en 1906, qu'il n'a plus la même assurance, quant à la nécessité sociale de l'enseignement de la vérité, et qu'il tend vers la sagesse du scepticisme ⁶ ; peut-être sa raison jugeait-elle ainsi à

(¹) Infl. 222.

(²) Eg. 96.

(³) Sav. 74, 83.

(⁴) Lim. 156.

(⁵) Sav. 83, Méta. 48.

(⁶) Ath. 121.

cette époque, mais son sentiment fut toujours plus fort sur ce point ¹.

Education

Pour éduquer un peuple, c'est à l'enfance qu'il faut s'adresser d'abord, pour favoriser l'acquisition de bonnes habitudes, c'est-à-dire des habitudes utiles ² : par exemple, les enfants pris très jeunes pourraient être élevés, le cas échéant, de manière à se passer de presque tous les produits de la civilisation ³.

S'agit-il d'assurer la soumission provisoire aux lois civiles actuelles ? Il suffit d'« inculquer de bonne heure » la connaissance de ces lois et le sentiment d'obéissance qui leur est dû ⁴, imitant en cela l'éducation des siècles passés ⁵. S'agit-il au contraire de commencer la réforme ? Il faut réformer l'éducation philosophique ⁶, négativement d'abord, en cessant de développer chez l'enfant « les parties de la conscience morale qui nous paraissent aujourd'hui contraires à la saine raison » ⁷ : il ne faut plus enseigner aux enfants « des contes à dormir debout » ⁸, ne plus « leur faire prendre les vessies pour des lanternes », ce qui risque de détruire définitivement chez eux, toute trace de sens critique ⁹ ; ne plus leur laisser croire « que les vérités les plus importantes s'expriment par des phrases dépourvues de signification palpable », ne plus les dresser à « considérer comme essentielles les formules qu'ils ne comprennent pas », ce qui tend à en faire « des

(¹) Remarquons que Le Dantec donne ordinairement au mot *éducation* un sens original, particulier à son système biologique. C'est : « l'expérience au sens large du mot » (Sav. 186), « l'ensemble des circonstances que l'individu traverse » (S. C. 233), « la série des conditions de milieu qu'il traverse » (l'être vivant depuis sa naissance » (Méc. 122) etc. Cependant, il parle aussi de « l'éducation au sens étroit ou éducation familiale, (c'est-

à-dire) la transmission aux enfants, après leur naissance, de l'expérience acquise par les parents » (Méta. 156).

(²) Eg. 87.

(³) Eg. 223.

(⁴) Tr. 527.

(⁵) Méta. 156.

(⁶) Indiv. 40.

(⁷) Infl. 196.

(⁸) Sav. 89.

(⁹) Ath. 124.

perroquets prétentieux » ¹, par exemple en leur parlant de l'origine du monde, avant qu'ils puissent comprendre le moindre raisonnement scientifique ².

Sans doute, cette réforme sera difficile, il le reconnaît, car il faudrait d'abord pour l'effectuer, avoir converti tous les parents ³. Cependant, le civisme offre une solution : « L'Etat a le devoir de veiller à ce qu'ils deviennent, au besoin *malgre leurs parents*, des hommes à l'esprit droit » ⁴. « Les enfants ne sont pas la propriété des parents ; ce ne sont pas des jouets dont on ait le droit de s'amuser » ⁵.

Ainsi, la première phase de la réforme morale consisterait en une réforme *religieuse* : « Les révolutionnaires ont toujours besoin de lutter contre les religions » comme a dû le faire Jésus-Christ lui-même ⁶. Dans la société contemporaine, c'est surtout contre les commandements de la religion dite chrétienne que doivent lutter « des révolutionnaires ayant sur bien des points, le même programme que le Christ », programme dont s'est servie l'Eglise en le modifiant par les additions qui étaient le plus opposées à son esprit ⁷.

Cette entreprise n'est-elle pas celle des sectaires, diront ceux qui verront heurter ici leurs convictions les plus chères ? Elle lui *ressemble* beaucoup en effet, mais il n'y a pourtant que ressemblance : Le Dantec, lorsqu'il formule ces idées, ne fait qu'obéir aux prescriptions tyranniques de sa logique et demeure entièrement désintéressé. Rappelons-le : son sentiment ne le portait à bannir de sa République, les prêtres d'aucun culte ⁸ et il eut de solides et sincères amitiés avec des ecclésiastiques intelligents dont l'un lui promettait le ciel pour sa loyauté et sa bonne volonté généreuse.

Bien plus, s'il attaque la foi, ce n'est pas uniquement pour la raison de Rabelais, que « foy est argument des choses de nulle apparence » ⁹ c'est surtout parce qu'elle a pour résultat

(¹) Idem

(²) Tr. 529.

(³) Infl. 196.

(⁴) Ath. 125.

(⁵) Ath. 125. Confl. 81.

(⁶) Infl. 199.

(⁷) Infl. 200.

(⁸) S. C. 319.

(⁹) Tr. 529.

de terroriser l'humanité ¹, qu'elle engendre chez le croyant la férocité à l'égard d'autrui ², donc qu'elle est un instrument redoutable entre les mains des conducteurs d'hommes ³; on s'est égorgé de tout temps pour des questions religieuses ⁴, d'autant plus que le sentiment religieux est en rivalité avec le sentiment patriotique ⁵.

Ainsi, comme ce sont les convictions religieuses qu'on « inocule » de préférence dès le jeune âge, attitude qui n'a plus sa raison d'être depuis l'avènement de la science ⁶, d'autre part, comme les hommes pensent ce que les instructeurs de la jeunesse leur ont enseigné, et ne peuvent plus guère penser autre chose ⁷, c'est le *catéchisme* qui assujettit le monde en condamnant les enfants aux ténèbres à perpétuité ⁸. La société a donc le devoir de les protéger contre cette « déformation systématique », cette « sophistication prématurée de leur cerveau » ⁹, donc de l'*interdire* ¹⁰.

Cependant, confirmant ce que nous disions tout-à-l'heure au sujet de son ignorance de tout sectarisme, Le Dantec, distinguant judicieusement des nuances de caractère parmi les enfants à éduquer, en arrive à conseiller qu'on inculque « des principes sévères et la peur de l'enfer aux enfants intraitables et violents », réservant l'enseignement du monisme « aux enfants timorés et doux qui ont des chances d'être, toute leur vie, dupes de leur bon cœur » ¹¹. Ainsi, son projet de réforme ressemble assez à un beau rêve, tant l'application en serait délicate, puisqu'elle supposerait chez les éducateurs une faculté de discernement aussi peu répandue que l'intelligence véritable.

Une autre réforme essentielle et connexe de la précédente serait celle du *langage*. Nous avons indiqué au début de notre étude, les attaques violentes et multipliées de Le Dantec

(¹) Infl. 243.

(²) Sav. 30, etc.

(³) Méta 248.

(⁴) S. C. 215.

(⁵) Infl. 226.

(⁶) Tr. 531.

(⁷) Id. 530.

(⁸) Confl. 170.

(⁹) Tr. 533.

(¹⁰) Ath. 123.

(¹¹) Ath. 219.

contre le langage. Les mots sont « le grand obstacle à l'acceptation des conquêtes de la science révolutionnaire »¹, puisque le langage contient dans son vocabulaire et jusque dans sa syntaxe, toutes les philosophies, toutes les religions du passé². Aujourd'hui, toutes les langues en sont là et, ce qui est pis, les créateurs d'une langue, formée de toutes pièces et prétendue logique, l'Espéranto, n'ont songé eux-mêmes qu'à traduire, le plus fidèlement possible, toutes les erreurs ancestrales que nous a transmises notre langage courant³. La science elle-même se trouve infectée de ces erreurs⁴. En particulier, « si les hommes avaient pénétré dans la physique par l'électricité, ils n'auraient pas pu faire d'anthropomorphisme »⁵. Jusqu'à ces derniers temps, l'éducation officielle elle-même était presque uniquement verbale, « on sortait du lycée et des écoles spéciales, capable de dissenter de omni re scibili, tendance stérilisante »⁶.

Ainsi, Le Dantec ne parle de rien moins que de « renoncer au langage humain »⁷ ! Il se rend du moins compte qu'il faudra un nouvel Hercule pour nettoyer les écuries d'Au-gias⁸.

Que faudra-t-il donc enseigner aux enfants ? Leur raison étant encore trop peu développée pour qu'il puisse aborder avec quelque critique les grands problèmes de la cosmologie, on leur enseignera, pour développer leur raison, « *uniquement* les vérités indiscutables comme celles des mathématiques, de la géographie, de l'anatomie, etc. »⁹. Plus tard, l'enseignement des humanités sera encore insuffisant¹⁰ ; celui de la philosophie sera dangereux, car il contredit ordinairement celui des mathématiques¹¹. Cependant, la discussion philosophique entretient au moins la vigueur du cerveau¹² : « Il y a de la métaphysique dans notre mécanisme, lit-on dans une

(1) Méta. 254.

(2) Méta. 249.

(3) Infl. 165.

(4) Sav. 198.

(5) Sav. 173.

(6) S. C. 211.

(7) Méta. 249.

(8) Sav. 198.

(9) Tr. 532.

(10) Prob. 16, 29 note ; etc.

(11) Ath. 123.

(12) Confl. 125.

lettre à Tannery ¹, comme il y a des pattes à un cheval : nous nous amusons d'elle comme un jeune poulain s'amuse de ses pattes, folâtrant dans un champ ; or, il est reconnu qu'il est fort utile à un poulain de faire des cabrioles : cela en fait un cheval vigoureux. Pourquoi refuser une utilité analogue aux spéculations philosophiques ? » La seule philosophie qui mérite ce nom, c'est l'étude scientifique de la vie ² : c'est donc par elle qu'il faut commencer, car des ordres d'études différents engendrent des convictions différentes ³. Pour cet enseignement, l'emploi du cinématographe sera d'un résultat fructueux ⁴. Cependant à ceux qui veulent se livrer ensuite à l'étude générale des sciences, il n'est cependant pas inutile d'exposer la psychologie et la logique ⁵, mais cet enseignement aura toujours pour base le transformisme ⁶.

Un idéal collectif : la Science

Si Le Dantec ne prétend proposer que provisoirement, par artifice, et aux seuls ignorants, la poursuite de l'Idéal tel que le conçoit Bersot, il est un autre « idéal » (si l'on veut conserver le mot en lui donnant le simple sens de *but* ⁷), qu'il propose dès maintenant à une élite et qui sera proposé à tous dans le futur : la Science. Evidemment, il ne s'agit pas là d'un but transcendant à l'activité humaine, mais néanmoins d'un but supérieur, « ne gardant aucune trace de son origine humaine » : la Science se trouve être la seule chose au monde qui ait une valeur *absolue* ⁸.

Qu'est-ce donc qui lui confère cette valeur exceptionnelle et cette priorité, pourra-t-on objecter ? N'est-ce pas un jugement de valeur arbitraire, une simple préférence d'un homme particulièrement doué pour l'étude des sciences ? Le Dantec avait prévu l'objection, ou plus exactement, car il n'était point

(¹) Revue du Mois, 10 oct. 1906.

(²) Ath. 127.

(³) Méc. 24.

(⁴) Ath. 129. Méc. 47.

(⁵) H. S. 46.

(⁶) Ath. 21, 72, 126, 152, etc.

(⁷) S. V. 301.

(⁸) Méta. 68.

polémiste, il s'était posé à lui-même le problème de la valeur de la connaissance qu'il formule en ces termes : « La Science créée par l'homme, peut-elle étudier l'homme ? »¹ La raison humaine n'étant pas d'essence surnaturelle, on ne doit accepter ses indications que sous bénéfice d'inventaire : avec quoi fera-t-on cet inventaire ? Comment vérifiera-t-on si les raisonnements qui constituent la Science ne sont pas dénués de valeur ?²

Effectivement, Lamarck nous enseigne l'origine et l'évolution progressive de notre bon sens, résumé héréditaire de l'expérience de nos ancêtres luttant contre le monde extérieur³, part cérébrale de notre instinct de conservation⁴, en résumé, logique d'origine purement économique⁵. Elle n'est du reste qu'une logique spécifique parmi bien d'autres, car il y a également une logique de chien⁶, une logique de hanne-ton, une logique d'oursin, bien que nous ne parlions jamais que de celle de l'homme⁷ ; les végétaux ont aussi la leur⁸.

Cette relativité nous amènera-t-elle à déprécier quelque peu cet instrument de la Science humaine ? Nullement : nous limiterons seulement le champ d'application que nous prêtons à la logique, non point au détriment de la science positive, comme voudraient le faire les émules de Brunetière⁹ mais au contraire aux dépens de la pseudo science des métaphysiciens et des mystiques. C'est aux yeux de ces derniers, non aux yeux du vrai savant que l'usage de notre logique paraît indûment illimitée, « parce que nous ne nous heurtons pas d'une manière évidente aux bornes de son empire.. (et que nous les dépassons) sans éprouver de souffrance, tandis que celui qui voudrait s'envoler par la fenêtre s'écraserait sur le pavé »¹⁰. La connaissance des limites de la logique

(¹) H. S. épigr.

(²) L. N. 233.

(³) L. N. XII, 234-Tr. 500-Cahos 97, 101, 192-Infl. 107-S. V. 248-S. C. 274-Méta. 78, 81, 155-Ath. 131-Sav. 40, etc.

(⁴) Eg. 118.

(⁵) Infl. 99.

(⁶) L. N. 72.

(⁷) Infl. 99.

(⁸) Méta. 156.

(⁹) Sav. 39.

(¹⁰) L. N. XIII.

nous enseigne donc à nous en servir convenablement, renonçant à à philosopher sur d'autres phénomènes que ceux qui sont directement connus de nous ¹.

Sans doute, l'usage de la logique rationnelle n'est que *préférable* à celui de la logique de sentiment, mais il l'est de beaucoup : celle-ci se paie paresseusement d'absurdités élogieuses ², tandis que la logique rationnelle a fait ses preuves : n'a-t-elle pas assuré à la lignée de chacun de nous la perennité, c'est-à-dire une suite triomphale de victoires ³ ? N'a-t-elle pas créé les mathématiques pour lesquelles il existe des vérifications sûres, ce qui n'est point le cas pour aucune des croyances qu'engendre l'autre logique ⁴ ? Aussi, elle a pour elle le criterium de l'*évidence* ⁵, auquel Descartes donnait déjà la primauté ⁶ : elle s'impose, elle « écrase » ⁷.

Le Dantec éprouvait personnellement pour la Science une passion exceptionnelle, presque « monstrueuse » ⁸ : « Scientiste » impénitent ⁹, telle est « la seule étiquette en iste » qu'il tolère, et encore avec des restrictions : il préférerait être mis à part « dans un tiroir nouveau » ¹⁰. La Science possède à ses yeux tout l'attrait et tout le despotisme d'une religion ¹¹, il y croit comme les chrétiens croient à la Révélation ¹², il est vis-à-vis d'elle « dans l'état d'un homme de tempérament amoureux qui aurait trouvé dans une femme réelle, l'incarnation définitive de la beauté parfaite ». La physique ¹³ est pour lui « la merveille des merveilles » ¹⁴, la biologie, un « jardin enchanté » ¹⁵, où il a trouvé la sérénité ¹⁶.

(¹) Id. 233.

(²) Confl. 143.

(³) Méta 78, note.

(⁴) S. C. 39.

(⁵) Voici la description la plus nette de l'évidence intuitive telle que la conçoit le Dantec : « L'expérience de nos ancêtres... se traduit héréditairement en nous par des tendances difficiles à exprimer, mais qui nous font sentir que telle chose est absurde sans que nous puissions dire pourquoi ; que telle autre au contraire est légitime, sans que nous en sachions

davantage la raison ». (Qq. la Sc. 70).

(⁶) Confl. 20-Méc. 146.

(⁷) Méta 44.

(⁸) Méta 55.

(⁹) Cahos 2-Méta. 51, 52, 54, 58, etc.

(¹⁰) Méta. 51.

(¹¹) Id. 240-S. C. 6.

(¹²) Confl. 27.

(¹³) Méta. 51, 72.

(¹⁴) Prob. 80, Sav. 19.

(¹⁵) Sav. 229.

(¹⁶) Méta. 240-Prob. 6-Déterm. 8.

Si nous pouvons être fiers d'être des hommes, occasion qui nous est rarement offerte, c'est uniquement grâce à la Science ¹. Appelée à guérir l'humanité de la peur ², elle est dès maintenant « le trésor collectif de la fourmilière humaine » ³ : Sa diffusion fatale à travers le monde est le plus grand bien qui unisse les hommes, c'est presque le seul ⁴ !

Cependant, un écueil se présente, c'est l'abus que l'on fait à tort du mot Science : « Les dentistes de foire, les marchands d'orviétan ou de bandages herniaires » ⁵ ne l'invoquent-ils pas eux aussi ? Dans le public, une forme de « scepticisme élégant » mais superficiel revêt aussi un aspect de science, tendant à jeter la suspicion sur l'œuvre gigantesque de la vraie science : c'est l'attitude des littérateurs qui se congratulent entr'eux sans avoir seulement tenté aucune œuvre utile ⁶. Enfin, bien qu'il parle lui-même ⁷ de la Vérité « avec un grand V » ⁸, tout en reconnaissant ailleurs qu'il y a « autant de vérités que d'hommes » ⁹, Le Dantec regrette que les « adorateurs de la nouvelle Idole » Science, ne s'entendent pas suffisamment : il serait plus prudent selon lui, de parler de *savants*, sans leur attribuer une divinité commune ¹⁰.

Qu'est-ce donc que la Science ? C'est « le résumé des parties non héréditaires de l'expérience ancestrale, (celle) dont l'intelligence tire parti » ¹¹ ; c'est « la langue dans laquelle on rapporte les résultats acquis par les chercheurs et dans laquelle on les résume » ¹² ; c'est, avant tout, la mensuration universelle, la croyance au déterminisme, l'explication *totale* des choses, s'appliquant aussi bien à la vie qu'aux autres phénomènes, c'est le monisme universel (et non plus seulement psychologique), enfin, c'est le transformisme.

Dénué de toute prétention, Le Dantec ne s'illusionne pas

(¹) Eg. 227-Méta. 68.

(²) Infl. 139-Tr. 528-Méta. 63-Ath. 283, etc.

(³) Ath. 302.

(⁴) Eg. 226-Méta. 69-Prob. 175-S. V. 302.

(⁵) Qq. la Sc. 10.

(⁶) Prob. 22, 33.

(⁷) Sav. 7 etc.

(⁸) Eg. 20-S/C. 251-Méc. 146.

(⁹) S. C. 294.

(¹⁰) L. N. 3.

(¹¹) Infl. 246.

(¹²) L. N. 3.

sur la valeur de ce système et ne lui prête aucune valeur absolue : « une théorie sans doute provisoire, sans doute caduque, écrit-il en 1909, a donné à ma curiosité l'illusion d'une satisfaction totale » ¹. Il a au fond considéré la Science comme une *méthode*, comme la voie la plus courte ², se bornant lui-même à indiquer la voie à suivre sans prétendre rien découvrir ³.

Mentionnons enfin le portrait du savant impartial opposé au métaphysicien qui a besoin de succès comme l'artiste, car un système philosophique est, selon Lionel Dauriac, quelque chose qui meurt quand son succès s'arrête ; le savant, lui, ignore toutes ces contingences, il n'a aucune sympathie pour les vérités qu'il découvre ⁴ : il fait un acte de foi initial ⁵, et lorsqu'il échoue sur un point, il cherche ailleurs avec sérénité ⁶.

Il résulte finalement que toutes ces considérations que, le bon sens étant peut-être « la partie la plus précieuse du mécanisme de notre corps » ⁷, il faut réhabiliter la logique et l'intuition rationnelle, ⁸ instruments du véritable idéal humain : la Science !

La méthode de la Morale.

La connaissance de la vérité étant le terme le plus noble de l'activité humaine, il est naturel que la morale devienne elle-même une science, donc qu'elle ait une méthode scientifique, car « rien ne se construira de définitif que sur des assises scientifiques » ⁹. Ce sont donc les hommes les plus instruits qui doivent préparer pour leur congénères plus ignorants, « une morale indépendante qui n'ait rien à redouter de l'effondrement des dogmes » ¹⁰. Le Dantec prétend avoir écrit

(¹) Stab. VII.

(²) Eg. 20-Qq la Sc. 65.

(³) Sav. 188.

(⁴) Méc. 18-S. C. 7, etc.

(⁵) S. V. 29.

(⁶) Ath. 175-228-241, etc.

(⁷) L. N. 235.

(⁸) Méta 71.

(⁹) Méta. 49-63.

(¹⁰) Infl. 167-Ath. 81.

« L'Egoïsme » pour chercher lui-même une base objective, scientifique, aux notions morales absolues ¹.

A proprement parler, la morale n'aurait pas une méthode propre, mais elle aurait pour instrument celle de la biologie générale qui n'est point, selon notre auteur, une science expérimentale ; c'est une philosophie, une synthèse des résultats obtenus par les savants dans toutes les branches des sciences naturelles (et qui prétend aussi dicter une méthode aux chercheurs en coordonnant leurs résultats et leur montrant le but à atteindre ².

En 1908, Le Dantec avoue avoir caressé cet espoir, que la solution des questions de Biologie générale arriverait à nous dicter « des règles sociales sur lesquelles tout le monde serait forcé de tomber d'accord » ³. Pourquoi employer cette méthode ? Ce n'est nullement pour construire, comme on pourrait le croire, une théorie sociologique analogue à celle de l'« organicisme » dont notre biologiste dénonce au contraire l'erreur ⁴ : il ne paraît ni légitime ni fructueux de calquer la sociologie sur la biologie de l'être pluricellulaire, en prétendant que la société est composée d'individus comme l'individu est composé de cellules. Deux raisons nous l'interdisent : d'abord « l'intérêt de la biologie va au composé, tandis que l'intérêt de la sociologie va au composant », (attitude fort naturelle car « la société n'est pas une entité dont le sort nous préoccupe, nous hommes, qui sommes des individus »). Si la biologie a l'habitude de décomposer un être en ses cellules pour en faire la description, c'est là seulement « une analyse commode » et qui ne s'impose pas ⁵. En second lieu, pour calquer la sociologie sur la biologie, « il faudrait savoir s'il est légitime d'assimiler les liaisons qui unissent la vie individuelle à la vie élémentaire des cellules, et les liaisons qui unissent l'évolution sociale à la vie des individus composant la société » ⁶.

(¹) Eg. 16.

(²) S. C. 6.

(³) S. C. 7, 322-Méta. 246.

(⁴) H. S. 202. 203

(⁵) H. S. 202.

(⁶) id. 203.

Enfin, si la Morale doit emprunter sa méthode à la Biologie générale, c'est en vertu de ce principe général : « L'étude des hommes est du domaine exclusif de la Biologie », ¹ cette science étant la plus objective après la Physique et ne connaissant pas les individus ; ignorant les personnes, elle ignore par le fait même, le bien, le mal, la justice, la responsabilité, le mérite, toutes notions dénuées de valeur scientifique et impropres à fonder la future société rationnelle ².

Quant au domaine de la science morale, rappelons qu'il est exclusivement *social* ; c'est donc surtout en observant les sociétés que le moraliste formulera ses conclusions. Ce caractère est mis en évidence dans les quelques définitions de la morale formulées au hasard dans plusieurs œuvres : La morale, c'est la « discipline sociale » ³, c'est « l'ensemble des lois de la société » ⁴. L'auteur se conformant même, pour une fois, au principe énoncé en 1908, à savoir qu'il est nécessaire de définir les mots ⁵, indique en un passage deux sens du mot morale : « la morale innée que chacun porte en lui et qui lui permet d'apprécier dans chaque cas le bien et le mal... qui lui dicte en un mot son devoir » ⁶, et la morale pratique positive, c'est-à-dire l'ensemble des lois auxquelles doivent se soumettre les individus vivant en société ⁷.

Conçue comme une hygiène sociale ⁸, prophylactique et thérapeutique ⁹, la science morale révolutionnaire ¹⁰ sera essentiellement *critique* comme toute science : elle a le « *devoir* de contrôler » déclare Le Dantec ¹¹, semblant oublier qu'il n'existe plus aucun devoir véritable d'après son système. Il s'agit de disséquer la morale ¹², compromise par le vieux pathos traditionnel ¹³, de pratiquer une « révision du Code de la conscience humaine » ¹⁴, de « discuter l'application (des

(¹) Eg. 2.
(²) H. S. VI.
(³) Sav. 233.
(⁴) Infl. 198.
(⁵) S. C. 249.
(⁶) Infl. 194.
(⁷) Id. 193.

(⁸) Méta. 246.
(⁹) Méta. 246-247-248 - 255, etc.
(¹⁰) Méta. 254.
(¹¹) Id. 245.
(¹²) Id. 255.
(¹³) Sav. 234.
(¹⁴) Id.

notions) dans chaque cas »¹, de donner aux problèmes l'énoncé nouveau qui leur convient aujourd'hui². En effet, tous les problèmes sont actuellement formulés en fonction de croyances préscientifiques et les anciennes théories ne répondent plus aux questions que se pose la curiosité nouvelle³: il n'y a point opposition, par exemple, entre ce qu'on nomme liberté et déterminisme⁴, instinct et intelligence⁵, dualisme et monisme⁶, etc. Il faudrait donc supprimer ces termes désuets qui paralysent les recherches ou les orientent dans de fausses voies.

La Philologie pourrait être un précieux auxiliaire de cette réforme, en nous révélant le fond de l'histoire de toutes les philosophies qui ne sont que les vieux langages⁷, en nous permettant aussi de comparer le sens actuel des vocables avec leur sens étymologique⁸. Le Dantec fait lui-même quelques tentatives sommaires en ce sens, qui l'amènent à plusieurs dissociations fructueuses⁹.

Ainsi, « la cité nouvelle sera construite sur des ruines, et ces ruines, beaucoup continueront à les chérir au fond de leur cœur »¹⁰. Si l'hypocrisie disparaît enfin, la nouvelle loi paraîtra laide¹¹, d'autant plus qu'elle engendre une modestie douloureuse¹². Il y aura même peut-être une période d'incertitude et d'agitation « comme la convalescence qui suit l'ablation d'une tumeur abdominale »¹³. Aussi, le rôle des sociologues sera plein de difficultés¹⁴, et il y aura lieu d'aborder ces problèmes avec « des précautions infinies »¹⁵.

Enfin, comme nous le laissons entendre tout à l'heure en parlant de l'organicisme, la morale biologique n'envisagera point une société d'individus comme une entité, comme le font certains sociologues¹⁶, ce qui reviendrait à donner, en

(¹) Eg. 88, Infl. 18, etc.

(²) S. V. 35

(³) S. C. 2.

(⁴) S. C. 284, Infl. 67, etc

(⁵) Stab. 274, etc.

(⁶) Ath. 178, etc.

(⁷) Prob. 10.

(⁸) S. C. 249.

(⁹) Ath. 79-87. Eg. 73 81-162, etc.

(¹⁰) Méta. 255.

(¹¹) id. 65

(¹²) Ath. 56.

(¹³) Infl. 166.

(¹⁴) Méta. 255.

(¹⁵) Prob. 176.

(¹⁶) Eg. 60-H. S. VI-202.

dernier ressort, toute l'importance à l'individu que la Biologie générale doit ignorer. Ce qu'il faut, c'est « séparer conventionnellement du milieu, pour l'étudier à travers ses transformations successives, un individu série »¹, (expression équivoque qui n'est définie ni expliquée en aucun passage). Cependant, nouveau paradoxe, Le Dantec déclare expressément, quatre ans après avoir exprimé ces idées, qu'il entreprend d'étudier « l'individu social »², en procédant par déduction, et en utilisant le raisonnement par analogie³, bien qu'il en connaisse l'incertitude⁴. Il semble donc qu'il ne faille pas attacher une importance définitive à chacun de ces aperçus cursifs, formulés au hasard d'une inspiration momentanée et sans but nettement défini.

Le Dantec et les Sociologues

En 1903, Le Dantec termine son « Traité de Biologie » (p. 465) par un chapitre intitulé : « Psychologie et Sociologie », prétendant apporter à ces sciences les lumières de quelques conclusions biologiques. Il publie dans la « Revue philosophique » un article sur le même sujet, et consacre expressément en 1907 un court chapitre à la Sociologie dans « De l'Homme à la Science » (p. 202). Ce sont là les témoignages de certaines velléités.

Il ne faudrait pas croire cependant que Le Dantec eût l'ambition de s'assimiler aux sociologues professionnels ses contemporains. Bien au contraire, il part en guerre contre eux, leur reprochant une « sentimentalité particulière »⁵. Il n'a pu pénétrer, dit-il, le sens de leurs ouvrages, parce que cette prétendue science semble reposer sur quelques idées métaphysiques inaccessibles à un homme habitué à la méthode objective⁶. Basée sur une erreur scientifique volon-

(¹) H. S. 202.

(²) Eg. 60-Prob. 179.

(³) Ath. 76.

(⁴) Id. 75.

(⁵) Eg. 2.

(⁶) Eg. 15.

taire, puisqu'elle s'intéresse en dernier ressort aux individus, « elle ne saurait prétendre à un rang honorable dans la philosophie »¹ : du reste, si elle manque d'exactitude, il faut attribuer ce défaut à sa jeunesse².

En fait, hélas, bien qu'il cite incidemment les noms de Goblet d'Alviella³, de Solvay et de Waxweiler⁴, notre biologiste avoue n'avoir jeté qu'un coup d'œil aux ouvrages techniques⁵; aussi méconnaît-il totalement le caractère de la sociologie contemporaine et l'importance capitale de son œuvre, obéissant aveuglément au préjugé qu'il s'insurge contre la métaphysique, avec laquelle il la confond par suite d'une généralisation hâtive regrettable, comme l'indiquent plusieurs passages⁶. Ne va-t-il pas jusqu'à confondre aussi sociologie et socialisme, bien plus : sociologue et politicien, anarchiste même !⁷

On s'explique donc aisément que les spécialistes qui, se conformant laborieusement à l'universelle division du travail, élaborent méthodiquement une science féconde, aient traité Le Dantec comme un ignorant sur ce point, attitude qu'il attribue encore à du parti pris de leur part⁸. Un critique, M. G. Batault, lui reproche dans la « Revue du mois »⁹, comme le feront tous les sociologues professionnels, l'insuffisance de la documentation, dans « L'Egoïsme » par exemple : « Les seuls travaux que l'on voit cités sont ceux de l'auteur ; on dirait qu'il s'agit d'une matière entièrement nouvelle, créée par lui, si nous ne savions que la raison, c'est qu'il rejette le principe d'autorité. Les seuls auteurs cités comme référence sur les sociétés primitives et l'état social au cours de l'histoire sont Walter Scott et Kipling » Le fait est authentique¹⁰ bien que l'on soit en droit d'objecter malicieusement à M. Batault, que Le Dantec cite aussi les « Com-

(¹) H. S. 7.

(²) Tr 486, note.

(³) Eg. 2.

(⁴) Méta 246.

(⁵) Eg. 15.

(⁶) Eg. 264-Lutte 182-Alh. 20.

(⁷) Infl. 206-Prob. 177.

(⁸) Méta. 48, note-Grande Revue 23 déc. 1911.

(⁹) 10 Déc. 1911.

(¹⁰) Eg 93, 101, etc.

mentaires » de César ¹. De plus, s'il rejette en effet la méthode d'autorité, c'est que, systématiquement, il veut éviter d'« égarer le lecteur en lui proposant la lecture d'ouvrages d'auteurs chez lesquels le mysticisme ancestral a fait ses ravages ordinaires » ².

Il est à remarquer malgré tout que, ça-et-là, ses œuvres contiennent des idées, des indications, des conclusions intuitives qui concordent avec celles de plusieurs grands sociologues dont il n'avait certes point lu les ouvrages. Nous n'en citerons que quelques-unes : d'abord, il assigne aux notions et aux sentiments moraux une origine exclusivement évolutive. Puis, lorsqu'il essaie de reconstruire une morale, il se base sur l'importance de la pression sociale du milieu sur l'individu ³, développant plus ou moins en cela l'idée de Durkheim : « La société nous commande parce qu'elle est extérieure et supérieure à nous ». ⁴

Il parle des « lois pendulaires qui régissent l'évolution des masses humaines » ⁵, reconnaissant ainsi l'existence d'un déterminisme social spécifique dont il envisage plusieurs manifestations de détail ⁶.

Il indique, bien qu'assez vaguement, une distinction analogue à celle du normal et du pathologique envisagée par Durkheim : « J'ai longuement étudié... les phénomènes qui se passent dans les agglomérations cellulaires formant les individus supérieurs... à l'état de santé et à l'état de maladie. Je voudrais m'attacher dans cet ouvrage à l'étude des associations d'individus... » ⁷ et il aboutit à considérer *toute* moralité ayant existé jusqu'à nos jours, comme « pathologique », en tant que « déformation » des tendances naturelles primitives ⁸.

« Chaque société a, en gros, la morale qu'il lui faut » écrit

(¹) Eg. 101

(²) Méc. 190

(³) Prob 179-Eg. 222, 273, Tr. 304, etc.

(⁴) « Sociologie et philosophie » p. 82-Alcan.

(⁵) Méta. 203.

(⁶) Eg. 216, etc.

(⁷) Eg 60

(⁸) Eg. sous-titre.

Durkheim ¹, M. Levy-Bruhl, de son côté, professe que la morale d'une société donnée, à un moment donné, est « précisément aussi bonne et aussi mauvaise qu'elle peut l'être »² et Le Dantec déclare, de son côté, que notre société actuelle ne saurait guère être meilleure qu'elle ne l'est, malgré ses multiples imperfections ³.

Levy-Bruhl reconnaît qu'on est amené dans certains cas à « montrer que telle croyance ou telle institution sont surannées, hors d'usage, et de véritables impédimenta pour la vie sociale ⁴ » : Le Dantec fait-il autre chose que de dénoncer dans tous ses écrits avec moins de sang-froid et de concision il est vrai, les plus graves de ces impédimenta ?

Selon Durkheim, « l'idéal est dans la nature et de la nature », c'est une « donnée » efficace ⁵ et Le Dantec, loin de négliger, lui non plus, l'importance de ce facteur et des divers facteurs psychologiques dans l'évolution des sociétés, condamne expressément le matérialisme historique de Goethe (qui est le même que celui de Karl Marx) : « Les passions humaines en particulier, écrit-il, sont des facteurs d'activité plus puissants que les considérations économiques ⁶ » ; or, il prête cependant à ces dernières un rôle prépondérant ⁷.

Il se rencontre encore avec Tarde : « L'homme n'invente rien, il imite ⁸ ». Nous ne multiplierons pas les comparaisons, bien que beaucoup d'autres, toutes intéressantes, puissent être faites : un tel développement dépasserait les limites de notre plan.

En résumé, nous n'avons fait que synthétiser jusqu'ici les considérations théoriques de Le Dantec qui établissent, d'une part, l'infériorité de toutes les notions morales traditionnelles, d'autre part, la nécessité de se soumettre provisoirement à leur norme en attendant l'édification d'une morale ration-

(1) Op. cit. p. 81.

(2) « La morale et la science des mœurs », p. 198-Alcan.

(3) Prob. 176.

(4) Op. cit. 273.

(5) Op. cit. 137-141.

(6) Infl. 94.

(7) S. V. 263.

(8) Eg. 263.

nelle. Notre moraliste n'ajoute-t-il à cela aucune indication pratique, précisant plus exactement la voie à suivre dans l'œuvre de reconstruction qu'il préconise ? C'est ce que nous devons envisager maintenant.

QUATRIÈME PARTIE

MORALE APPLIQUÉE

En 1917, formulant lui-même cette objection qu'il prévoyait : « Mais, par quoi remplacerez-vous les notions morales ? », Le Dantec répondait : « nous verrons plus tard ! »¹ Si ce « plus tard » signifie « plus loin dans cet ouvrage », l'auteur promet plus qu'il ne tient ; s'il signifie « plus tard dans ma carrière », le projet était téméraire car la mort terrassait la même année ce savant généreux. Heureusement, outre ses concessions théoriques au pragmatisme, il avait déjà formulé çà-et-là (sans bien s'en souvenir peut-être, puisqu'il écrivait au jour le jour) des suggestions intéressantes pouvant constituer, réunies, une ligne de conduite générale.

Sans doute, il est plein d'incertitude quant à la réussite d'une réforme future des mœurs, basée sur la Science : « la majorité des hommes... restera troglodyte encore, malgré les nouveaux vêtements que lui fabrique la Science »², écrit-il dans ses instants de découragement. Pour entrer dans la voie de la réforme, « voie pleine d'escarpements et d'obstacles, il faudra une humanité vigoureuse et capable d'un long effort : l'humanité d'aujourd'hui n'est pas de taille » ; elle s'endort « dans la paresse d'un opportunisme sans courage »³ et elle continuera peut-être toujours à se contenter du provisoire⁴. Veut-on supprimer une religion ? Il faut lui en substituer une autre⁵. Du reste, la Science elle-même, qui a le prestige d'une religion, suffira-t-elle pour servir de base unique à une société ?⁶ Le moraliste ne cache pas l'embarras que lui cause l'existence de ces divers problèmes : « comment sortir de là ? »⁷ « Que dois-je faire ? »⁸ écrit-il.

Cependant, comme tous les moralistes, il remarque à un moment donné l'existence d'une tendance générale dans l'humanité et sans doute dans tout le règne animal : la *tendance au bonheur*, que les ascètes eux-mêmes satisfont à leur manière. Trahit sua quemque voluptas⁹ : « il faut éviter de

(¹) Sav. 29.

(²) Eg. 7.

(³) Méta. 49.

(⁴) Id. 63.

(⁵) Infl. 199.

(⁶) Prob. 162-33.

(⁷) Id. 34.

(⁸) Id. 28.

(⁹) S. C. 292-320.

souffrir le plus soigneusement possible, ¹ donc, « il est évident, écrit-il, que la meilleur morale est celle qui rendra l'individu le plus heureux possible dans la société la plus heureuse possible » ². Une telle morale s'inspirera donc de *la bonté*.

La Bonté

Aux justiciers qui, pour juger autrui, prennent une attitude intransigeante, « il faudrait montrer que les lois morales ne sont que des conventions destinées à rendre la vie plus douce » ³. L'homme se crée mille maux artificiels ⁴ : réagissons donc contre cette fâcheuse attitude, évitons d'augmenter inutilement la somme des douleurs auxquelles nous sommes condamnés par le fait même que nous sommes conscients » ⁵.

Si une minorité de sages, peut-être un sur un million à peine ⁶, entreprend une réforme de la conscience, ce sera avant tout pour obliger la majorité à se montrer moins féroce dans l'application de certaines parties de la morale... au nom desquelles on fait souffrir... tant de malheureux. ⁷ » Du reste, « on pourrait... rappeler souvent à ceux qui se montrent inexorables, la parabole de la paille et de la poutre » ⁸; en particulier, si Jésus a dit une bonne parole à propos de la femme adultère : que celui qui est sans péché lui jette la première pierre, » « il aurait dû penser à dire une chose analogue pour la jeune fille » ⁹.

Cette indulgence se fonde sur deux raisons au moins : d'abord, la solidarité, l'identité de notre condition à tous : « nous sommes des hommes et nous devons beaucoup pardonner aux hommes » ¹⁰ : « Je ne puis pas mépriser un homme, quoi qu'il ait fait, déclare généreusement Le Dantec : je

(¹) Ath. 100,

(²) Infl. 193.

(³) Sav. 75.

(⁴) Prob. 174.

(⁵) Id. 137.

(⁶) Id. 77.

(⁷) Sav. 234-46.

(⁸) Id. 83.

(⁹) Sav. 72.

(¹⁰) Méta. 254.

me sens trop semblable à lui et trop capable de l'imiter » ¹. En second lieu, c'est la science elle-même qui nous enseigne l'indulgence, en nous interdisant de croire à la liberté, au mérite, donc à la culpabilité ². Cependant, l'intelligence ne suffit pas pour être bon : il faut de plus que l'attention soit constamment en éveil, pour inhiber à temps l'impulsion de la férocité naturelle : « encore faut-il que nous songions à faire ce raisonnement, ce qui n'arrive pas toujours » ³,

Ce n'est point là le seul conseil pratique et basé sur une psychologie exacte, que nous offrent les œuvres de Le Dantec : dans « L'Egoïsme » (p. 313), il spécifie par exemple, quelle doit être l'attitude du juré d'assises : « s'il croit à la culpabilité, il doit se taire et laisser au malheureux le bénéfice de l'inintelligence de quelques-uns de ses juges : cela n'est pas juste, il est vrai, mais c'est humain ».

Enfin, le savant moniste, à défaut de raisonnement valable, est guidé dans bien des circonstances par « le souci du chagrin qu'il causerait » à des êtres chers ⁴ : ainsi par exemple, il ne se suicidera pas en cas de tentation ; il acceptera la visite d'un prêtre, malgré ses opinions ⁵, etc.

L'auteur ne préconise la sévérité que dans *un seul* cas : à l'égard de ceux qui ont déclanché la guerre. « Il faut que les bourreaux actuels soient punis quand ils seront devenus victimes : il faut qu'on soit féroce à leur égard quand ils seront vaincus, comme ils ont été féroces quand ils se sont crus sûrs de la victoire ». On leur appliquera la loi du talion : « il faut qu'on coule autant de leurs bateaux marchands qu'ils ont coulé de bateaux marchands, etc... » ⁶. Une telle attitude ne contredit en rien les maximes précédentes, car il ne s'agit, là encore, que de prévenir par un moyen nécessaire la souffrance des faibles : ces représailles ne seront exercées que pour obtenir dans les guerres futures, que « les belligérants respectent les conventions relatives aux femmes,

(¹) Ath. 59.

(²) Sav. 30.

(³) Sav. 77.

(⁴) Ath. 101.

(⁵) Id. 103.

(⁶) Sav. 87.

aux enfants et aux vieillards ». Quelle phrase pourrait mieux révéler la personnalité intime de Le Dantec, lorsque sa raison cède au sentiment ? Condamnation de la guerre, emploi d'expressions appartenant au vocabulaire de la morale classique : « il faut... respectent... conventions... », restitution d'une échelle de valeurs puisque certaines catégories d'individus sont distinguées des autres : femmes, enfants, vieillards..., tous ces détails sont significatifs.

En résumé, l'attitude du sage tient dans cette formule : être « implacable pour lui-même (et) indulgent aux autres »¹. Telle est la leçon de la Science et nous comprenons désormais le sens profond du titre « Savoir », gros d'enthousiasme charitable. L'ouvrage qui porte ce titre semble répondre exactement au jugement que portait sur lui son auteur : « si subversif qu'il paraisse à ceux qui croient au mal et à la justice, c'est surtout un manuel d'indulgence et de pitié »².

Celui qui semble parfois distinguer une morale des maîtres et une morale des esclaves est, au fond, plus près peut-être de Jésus que de Nietzsche : « Savoir » n'enferme-t-il pas son royaume de Dieu : la Science moniste, sa diatribe acharnée, inspirée par une sainte colère contre les pharisiens de 1917, les marchands du temple, les « profiteurs » ; son Sermon sur la montagne : l'indulgence et la pitié ?

La nature du Bien

Inquiet quant à l'avenir de la Science, Le Dantec n'est pas moins embarrassé quand il s'agit de spécifier la nature du bien ou du bonheur : « Qu'est-ce qu'une vérité, écrit-il, quand il s'agit d'une attitude sociale ?³ » Sur ce point, les jugements des philosophes et des sages sont discutables, car il y a trop d'éléments en jeu et la raison ne saurait les envisager tous⁴.

(¹) Ath. 90. Sav. 77-83.

(²) Sav. 235.

(³) S. C. 287.

(⁴) Infl. 205.

« Qu'est-ce qui est mieux ? Est-ce que la disparition des iguanodons et des plésiosaures a été une amélioration ? Est-ce que l'écrêtement des montagnes par les actions atmosphériques rend le monde plus parfait ?... Quelle nous paraît être la destinée de l'homme ? » ¹ « La formule du bonheur humain ne se trouve pas sous le pas d'un cheval » ². L'objet en est d'autant plus difficile à déterminer qu'il n'est pas une entité, mais une résultante contingente, relative aux individus et aux circonstances ³, donc très difficile à généraliser.

Le Dantec semble cependant entrevoir plusieurs sources de bonheur, les unes d'ordre scientifique qui ne sont actuellement accessibles qu'à une élite, les autres accessibles dès aujourd'hui à tous. Ainsi, nous condenserons successivement quatre séries de développements épars concernant : la joie du sage, la sérénité devant la mort, le plaisir de l'action, et le sentiment tonique de la solidarité, bien qu'il n'existe dans les œuvres rien d'analogue à cette distinction méthodique.

La Joie du Sage

Pour n'être pas accessible encore à la majorité des hommes, la Science n'en est pas moins une source de voluptés réelles et supérieures, pour l'élite qui dès maintenant la possède, et elle engendre une sérénité particulière ⁴. Il suffit de rappeler sur ce point les déclarations enthousiastes de l'auteur qui se félicite d'avoir pendant vingt ans goûté « la joie pure d'y voir clair », et conclut par cette confiance vibrante d'émotion, en style évangélique : « Je vous le dis en vérité, j'ai reçu ma récompense ! » ⁵

C'est que, outre le plaisir de connaître, la Science procure à ses privilégiés et procurera plus tard, si elle réussit, à la société toute entière, la sérénité *morale* : le savant peut dès

(¹) Rev. phil. Nov. 1902.

(²) Prob. 177.

(³) S. C. 293.

(⁴) Méta. 240.

(⁵) Prob. 6.

maintenant raisonner ses sentiment et n'en tenir compte que relativement aux circonstances ¹ ; son activité se trouve ainsi libérée des entraves qu'apportent à l'ignorant certains impératifs douloureux ², car le savant n'obéit au sentiment de sa conscience que lorsque cela lui plaît ³.

Ainsi, à l'encontre du crocheteur Messour qui, selon Voltaire, après avoir fait un rêve délicieux où il aimait une princesse, fut très affligé de se retrouver crocheteur et borgne a son réveil ⁴, le savant, malgré la douceur du rêve mystique qui a précédé son initiation, ne regrette pas son éveil qui le libère aussi des craintes et des tortures de la conscience.

De nos jours, la joie de l'affranchissement, il est vrai, n'est pas sans mélange, la conscience ancestrale, source de pénibles conflits, n'ayant pas encore été détruite comme elle pourra l'être dans les générations futures, grâce à la réforme de l'éducation ⁵. Ainsi, le sage devra tantôt croire aveuglément aux principes directeurs de sa conscience, tantôt « appeler la Science à la rescousse », lorsque la conscience deviendra trop exigeante, conciliation difficile ⁶.

Quoi qu'il en soit, cette attitude semble de beaucoup préférable ⁷, à tout prendre. Si cependant le sage savant ne s'en accommodait pas, il aurait finalement, en cas de souffrance intolérable, la ressource du suicide anesthésique, car il ne doit logiquement continuer à vivre que s'il est heureux ⁸. Par contre, remarquons-le, le suicide est absurde pour celui qui croit à l'immortalité ⁹.

La Sérénité devant la Mort

Le Dantec fait de fréquentes allusions à la mort dans plusieurs de ses ouvrages, et plus spécialement en cinq passages :

(¹) Infl. 195-S. C. 268-281 etc.

(²) Id. 287.

(³) Id. 289.

(⁴) Ath. 282.

(⁵) Infl. 196.

(⁶) S. C. 323

(⁷) Ath. 283.

(⁸) Ath. 100.

(⁹) Id. 111.

Dans « Le déterminisme » (p. 153 à 155) ;

Dans « Les influences ancestrales » (p. 168 à 179) ;

Dans « L'Athéisme » (p. 102 à 107) ;

Dans « La science de la vie » (p. 299 à 301) ;

Dans « Le problème de la mort » (p. 35 à 45 et 145 à 159 seulement).

Il va sans dire que c'est pour réagir contre la représentation que l'on s'en fait communément : « La Science, nous assigne comme fin le néant », lit-on dans « Savoir » (p. 216) et c'est tout dire. Aussi a-t-il à cœur de démontrer la certitude de la mort totale ¹, bien qu'il reconnaisse parfois à cette certitude un caractère anti-social ² auquel il trouve ailleurs, il est vrai, des compensations ³.

Il y a deux attitudes vis-à-vis du phénomène de la mort : l'attitude du physicien qui a, pour l'étudier, la même impartialité que « pour un arc-en-ciel ou la chute d'une pierre dans un puits » ⁴, et l'attitude sentimentale de l'homme qui, sachant qu'il mourra comme les autres, « voudrait bien que la mort ne fût pas une chose définitive » ⁵. Il se trouve en effet désarmé devant la mort, n'en ayant pas l'expérience, et c'est relativement à ce phénomène qu'il a accueilli de tout temps les croyances les plus extravagantes, en particulier celle en l'immortalité de l'âme ⁶, solution fournie par « des ignorants bien intentionnés » ⁷, pour nous consoler de la brutalité de la mort ⁸. L'homme ne croit donc pas à la mort totale ⁹ : en effet, non seulement il redoute la douleur de la mort ¹⁰, non seulement il a le regret de la vie ¹¹, mais il a peur des morts ¹², et peur de l'au-delà, du jugement divin auquel on l'a fait croire ¹³.

En réalité, la notion d'immortalité résulte d'une illusion, l'illusion de continuité qui lui est équivalente : « un homme

(7) Sav. 228, note.

(2) Prob. 162.

(3) S. V. 302.

(4) Prob. 54.

(5) Id.

(6) Infl. 169-170.

(7) Prob. 45.

(8) Id. 86.

(9) Infl. 169-138 Ath. 104.

(10) Ath. 105.

(11) Infl. 176.

(12) Ath. 110. Infl. 175.

(13) Infl. 172. Ath. 103.

qui croit avoir eu une personnalité continue pendant soixante-dix ans, ne peut admettre que sa personnalité n'est pas éternelle ¹ ». Toute autre est la croyance de celui qui a compris que sa personnalité est extemporanée : au point de vue subjectif, on meurt à chaque instant et la mort objective ou définitive n'est pas plus importante que les autres morts subjectives ². Nous connaissons tous des syncope momentanées ³ : la mort n'est qu'une syncope définitive, mais sans plus d'importance que les autres ⁴ : c'est simplement la destruction d'un agencement de particules, de molécules matérielles ⁵.

Ce que nous nommons « âme » n'est que la personnalité c'est-à-dire la synthèse actuelle du mécanisme structural ⁶ ; or, en biologie, tout se passe comme si l'âme n'existait pas ⁷ ; la meilleure preuve en la matière est l'évidence, la biologie ne rencontrant jamais la moindre manifestation d'une âme ⁸ ; la disparition de toute vie, à la mort, est aussi certaine que celle de la flamme d'une bougie lorsque le vent l'éteint ⁹, ou d'un puceron, d'une chenille, d'un moustique que nous écrasons « sans chercher midi à quatorze heures » et sans nous demander si, de l'animal détruit, il reste autre chose ¹⁰.

Ce qui a empêché les gens de comprendre la simplicité du phénomène de la mort, c'est l'existence plus ou moins durable d'un cadavre ¹¹, qui a l'air d'être le corps vivant ¹², mais qui est en réalité comparable à une statue de bois ou de marbre ¹³, car la conscience individuelle s'abolit immédiatement à la mort ¹⁴, par discontinuité nerveuse (physique ou chimique) ¹⁵ et « l'histoire des cadavres entre dans le domaine de la chimie ¹⁶ ». (Pratiquement, « il est regrettable qu'un

(¹) Ath. 104.

(²) Ath. 105. Prob. 159.

(³) Confl. 154.

(⁴) Confl. 167. Infl. 178. Ath. 105.

(⁵) Confl. 135.

(⁶) S. V. 300 S. C. 279.

(⁷) Prob. 72-S. C. 300.

(⁸) L. N. XIII. Sav. 128-229. Prob. 61, etc.

(⁹) Sav. 228.

(¹⁰) Prob. 42.

(¹¹) Prob. 43-146.

(¹²) S. V. 43.

(¹³) Id. 113.

(¹⁴) Prob. 148.

(¹⁵) Déterm. 153.

(¹⁶) Méc. 94.

texte de loi religieuse, peut-être mal interprété, appliqué en tous cas sans l'ombre de raison, s'oppose dans notre pays à la mesure d'hygiène physique *et morale* que serait la crémation » ⁽¹⁾.)

Finalement, la biologie nous enseigne à ne point redouter la mort ⁽²⁾, car la mort est le triomphe du savant athée ⁽³⁾, elle est pour lui une satisfaction négative, la fin de ses maux ⁽⁴⁾; ses raisonnements l'ayant amené à trouver moins de prix à la vie, il a d'autant moins de peine à la quitter ⁽⁵⁾. La certitude de la mort totale (qui existe aussi chez les bouddhistes ⁽⁶⁾), nous tranquillise sur le sort de nos morts ⁽⁷⁾ et sur notre propre sort : point de jugement à craindre en effet, donc point d'affaires à mettre en ordre ⁽⁸⁾. De plus, le biologiste n'a point le regret de la vie ⁽⁹⁾, puisqu'il est convaincu que la différence n'est pas essentielle entre la vie et la mort ⁽¹⁰⁾, car « nous passons notre vie à mourir » ⁽¹¹⁾. Quant à la peur du néant, il ne saurait en être question : le biologiste ne craint pas de devenir *rien*, parce qu'il est convaincu qu'il n'est qu'« un mouvement momentané de matériaux ayant subi par hérédité un certain arrangement » ⁽¹²⁾.

Ainsi, attribuant une importance exclusive au facteur du mysticisme dans son explication de la crainte de la mort, Le Dantec oublie entièrement un facteur primitif au moins aussi important : l'amour de l'être chez ceux qui l'ont une fois connu. Cependant, n'y a-t-il pas lieu, selon lui, de redouter au moins, à l'instar de Montaigne, le moment même de la mort, de cette lutte qu'est l'agonie ? Après avoir reconnu dans « L'Athéisme » (p. 106) que c'est là en effet un moment pénible, notre moraliste prétend, huit ans plus tard ⁽¹³⁾, qu'il faut croire à l'euphorie des mourants ; il se base en cela sur sa théorie de l'atomisme conscientiel, vérifié par

⁽¹⁾ Ath. 110.

⁽²⁾ Méta. 285.

⁽³⁾ Ath. 103.

⁽⁴⁾ S. V. 302.

⁽⁵⁾ Ath. 103.

⁽⁶⁾ Confl. 136.

⁽⁷⁾ Id 134.

⁽⁸⁾ Ath. 106.

⁽⁹⁾ Inf. 176.

⁽¹⁰⁾ Ath. 103.

⁽¹¹⁾ Confl. 166. Inf. 179.

⁽¹²⁾ Ath. 103.

⁽¹³⁾ Prob. 158.

des impressions personnelles lors d'une maladie où il éprouva que l'ensemble de ses malaises, répartis entre des ilots sensibles assez nombreux et partiellement séparés, devenait supportable et même presque agréable parfois.

« Notre personnalité consciente, synthèse immense des subjectivités partielles des diverses parties de notre corps protoplasmique continu, se désagrège petit-à-petit au cours de l'agonie, en un nombre croissant de petites personnalités éphémères qui se partagent le fardeau total de la douleur. Et ainsi, il n'y a pas, subjectivement parlant, entre la vie et la mort, une discontinuité brusque comme celle qui se produit quand nous passons de la veille au sommeil. (Ainsi), il est très probable que les derniers moments des agonisants ne sont pas accompagnés d'une douleur totale intolérable, mais d'un nombre croissant de petites douleurs partielles et d'autant plus supportables qu'elles sont plus nombreuses. Et par conséquent, quoi qu'en ait pensé Montaigne, celui qui n'a pas peur d'être mort ne doit pas non plus avoir peur de mourir ¹ » (Ce serait là une bien grande consolation pour les gens sensibles qui assistent impuissants à une agonie lente et d'apparence atroce !)

Quoi qu'il en soit, Le Dantec, ainsi parvenu personnellement à la sérénité ², déclare qu'il ne prétend point persuader les lecteurs, car, selon lui, « seul peut accueillir la mort avec sérénité, celui dont la vie est sereine », comme ce fut le cas pour Socrate, exemple salubre ³.

Le Plaisir, de l'Action

« Trouvez-vous avec Erasme que le Bien, c'est le repos, le silence et la nuit ? » demande ironiquement Le Dantec en 1908 et, dans le chapitre unique et bref qu'il consacre au Bonheur ⁴, il emploie une comparaison peu flatteuse pour

(¹) Prob. 159.

(²) Prob. 23.

(³) Infl 176.

(⁴) S. C. 292.

désigner le bonheur négatif qui résulte de l'absence de changement, l'absence de souffrance voire de sensation : c'est « le bonheur du champignon qui se développe dans le fumier ¹ » : « Une certaine dose d'effort, ne dépassant pas une certaine limite et résultant d'une quantité limitée de changement détermine au contraire des éveils de conscience qui... ne sont pas désagréables » déclare-t-il, et il ajoute cette boutade : « le bonheur actif est, somme toute, une douleur supportable ».

Plus tard ², il propose de comparer ces éveils de conscience aux phénomènes d'induction électrique régis par la loi de Lenz, en se basant sur ce fait qu'il formule en un théorème : « toute contrainte... s'accompagne d'un éveil de conscience... quand la modification adaptative s'est produite de manière à faire disparaître la gêne résultant de la contrainte, l'éveil de conscience disparaît ³ ; » . Cette théorie se vérifie, selon lui, dans le domaine moral : nous ne pouvons imaginer qu'un être soit heureux sans qu'il ait conscience de son bonheur. Or, le repos et le triomphe, engendrant l'inconscience, ne sauraient être la condition du bonheur : il faut toujours une lutte à soutenir, d'ordre belliqueux proprement dit ou d'ordre laborieux ⁴, un obstacle à vaincre, sans quoi c'est l'inconscience, voire l'ennui qui y ressemble peut-être.

Pour avoir un sentiment de bien-être, d'euphorie.. il ne faut pas une paresse totale avec victoire assurée ; il faut une certaine dose de contrainte nécessitant une certaine dose d'effort conscient.. nul ne peut être heureux s'il ne rencontre pas, dans le milieu, au moins un ennemi de sa vie ⁵ ». « Dans un pays où une petite population humaine eût trouvé sans effort des fontaines de miel et des fleuves de lait, sans concurrents d'aucune sorte, l'espèce eût dégénéré très vite, sous l'influence de l'oisiveté même ⁶ ».

Cette théorie est encore illustrée dans plusieurs autres

(1) S. C. 293-S. V. 253.

(2) S. V. 239.

(3) Id 238-254-280.

(4) Eg. 218.

(5) S. V. 255.

(6) Eg. 218.

ouvrages : dans « La lutte universelle », qui porte en épigraphe cette devise éloquente : « Etre c'est lutter, vivre c'est vaincre ! », Le Dantec accuse la civilisation d'entraîner fatalement l'abâtardissement de l'espèce ¹ ; en évitant à l'homme les efforts ancestraux qui, chez nos ancêtres, développaient la résistance, en vertu du principe lamarckien, elle lui enlève petit-à-petit la résistance aux intempéries : « nous sommes élevés dans du coton par des parents ² », puis, les maisons confortables ³, « les paletots et les calorifères feront de nous une race d'enrhumés et de grelottants ». C'est notre intelligence qui nous a fait perdre ainsi des caractères utiles en nous permettant de refuser le combat : nous sommes « des dégénérés habiles ⁴ », plus semblables à l'industriel Ulysse qu'au bouillant Achille ⁵, à La Balue en cage plutôt.

Enfin, « L'Egoïsme » tout entier est une apologie de l'héroïsme et de la guerre, « fonction la plus naturelle de l'homme ⁶ » ; c'est sur l'appréciation de la capacité de nuire d'un individu que reposait jadis son honneur ⁷ : pendant des siècles, la guerre était l'occupation quotidienne, les Northmanns se faisaient gloire de mourir en riant ⁸, tandis qu'aujourd'hui, « chez les bons bourgeois vivant en paix dans un endroit abrité, la lâcheté prend un développement naturel, en vertu de la loi de Lamarck qui veut que la bravoure s'atrophie par désuétude ⁹ ». La société, en échange du confort qu'elle nous procure, nous prive de toute liberté, ¹⁰ « nous sommes enrégimentés, domestiqués » par des siècles de vie sociale ¹¹, la notion de l'obéissance passive a envahi nos cerveaux dégradés ¹² » alors que le courage est tout : « mille hommes courageux et déterminés valent plus que cinquante mille lâches ¹³ » ; dans la sécurité de la paix, nous avons peur de la mort et de la douleur ¹⁴...

(¹) Lutte 285-Eg 293.

(²) Eg. 222.

(³) S. V. 252.

(⁴) S. V. 251-252-Eg 220.

(⁵) S. V. 253.

(⁶) 292.

(⁷) 72.

(⁸) 145.

(⁹) 146.

(¹⁰) 222-228.

(¹¹) 199.

(¹²) 205.

(¹³) 259.

(¹⁴) 292.

Cependant, l'instinct primitif de la lutte est tellement fort que les vertus viriles de nos ancêtres sont encore celles que nous prisons le plus : « Il plait à nos veuleries de rencontrer des héros ¹ », aussi, les guerres entre nations et, à défaut, les guerres civiles, demeurent-elles inévitables et le pacifisme est illusoire ².

Au point de vue pratique, une conclusion, digne de la sagesse antique, se dégage de ces considérations diverses : « Le Sage, soucieux de sa liberté et de sa dignité, réduit au minimum ces entraves du bien-être : il s'étudie à diminuer le nombre de ses besoins, pour diminuer l'odieux de son esclavage ³ ». De plus, comme on ne saurait entièrement y parvenir actuellement pour soi-même, on pourrait du moins élever les enfants, en les prenant très jeunes, de manière à se passer de presque tous les produits de la civilisation ⁴.

La Solidarité

A en croire Durkheim, « la morale commence là où commence l'attachement à un groupe ». Or, la lecture des ouvrages de Le Dantec ne donne-t-elle pas l'impression, en maint passage, que ce penseur est un individualiste farouche ? Il en a en effet le ton et souvent les arguments. Cependant, s'il a pu ambitionner un moment de réaliser les rêves de sa pensée, affranchie de toutes les normes vulgaires, ses conclusions dernières sont modérées, au moins dans leur ensemble, malgré l'excès de sa franchise parfois un peu brutale : « Avouons donc hardiment, écrit-il en 1911, qu'il y a en nous des tendances individuelles qui sont contradictoires des tendances résultant d'une vie sociale prolongée, et ne considérons pas les unes comme plus mauvaises que les autres » ⁵. Quel partisan de l'ordre, refuserait de reconnaître la vérité de cette

(¹) 292.

(²) Eg. 105-188-218-288-290-293-298, etc.

(³) 222.

(⁴) 223.

(⁵) Eg. 8.

proposition ? Or, malgré certaines phrases tapageuses, là se borne tout son anarchisme et son individualisme. Il énonce un peu plus loin cette formule, dont la modération n'est pas douteuse : « Ce qui fait l'homme sain, c'est un heureux équilibre entre les tendances contradictoires : l'excès de l'individualisme rend l'homme socialement impossible ; il en fait un monstre ou un criminel que ses congénères sont forcés de supprimer. L'exagération de la notion de devoir (par contre), conduit à un renoncement excessif, à un ascétisme mystique qui est incompatible avec la vie. *Medio stat virtus.* » ¹

Pas plus que les « bons bourgeois » qu'il raille ², Le Dantec ne semble admirer « les individualités insubordonnées (comme le Rolla de Musset qui) sont plus agréables à rencontrer, selon lui, dans les livres que, dans la rue » ³. Par ailleurs, il constate que de nos jours, l'homme adulte est *rivé* à ses congénères par ses besoins d'homme social ⁴ ; que l'ouvrier, entr'autres, est contraint à une « abdication totale » par la « tyrannie syndicale » ⁵ ; que « tout être qui ne nous est pas indifférent empiète sur notre vie individuelle » ⁶. Enfin, pour entretenir cette ardeur à la lutte qui est la source de tout bonheur humain, l'homme a besoin de croire à un certain avenir ; or, s'il croit à la mort totale, « (son) grand ressort est cassé » en approchant du terme, et Le Dantec voit dans ce fait « la condamnation de l'individualisme » ⁷ : « il n'est pas bon que l'homme soit seul » ⁸.

L'emprise sociale, malgré ses inconvénients, doit donc être utilisée comme un facteur précieux pour parer à cette dépression qui menace l'individu : « Puisque nous ne saurions atteindre personnellement le but dont nous avons dû nous imposer la poursuite pour survivre, « il faut donc que nous nous inféodions à une agglomération qui dure plus que nous et qui poursuive le même but que nous » ⁹, agglomération

⁽¹⁾ Eg. 9.

⁽²⁾ Eg. 146.

⁽³⁾ Tr. 527.

⁽⁴⁾ Eg. 225.

⁽⁵⁾ Id. 277.

⁽⁶⁾ S. V. 280.

⁽⁷⁾ S. V. 301.

⁽⁸⁾ Id. 302.

⁽⁹⁾ Id. 301.

restreinte de la famille, qui prépare à ses descendants une grande situation dans le monde ; agglomération plus vaste de la patrie, qui tend à assurer sa grandeur et sa durée, quitte à nous faire sacrifier notre vie avec joie, le cas échéant ; associations confessionnelles, du même ordre que l'agglomération nationale ; enfin, association la plus vaste, l'humanité, qui nous offre le mode de collaboration supérieur de l'œuvre scientifique.

Pour profiter vraiment de la solidarité qu'offrent ces agglomérations, il faudra nous attacher à l'une d'elles « par des liens affectifs assez solides » : alors seulement, « nous nous réjouirons du succès futur de son effort, comme si nous devions continuer (toujours) à y collaborer effectivement en personne » ¹. Pour accepter ses imperfections, il nous suffira de nous dire qu'elles sont dues à ce que nous sommes nous-mêmes des animaux sociaux imparfaits ». ²

Ainsi, la pauvre humanité ne connaîtra jamais de jouissance supérieure à celle de « se sentir une famille qui monte » ³, stimulée par le mobile le plus noble qui puisse exciter l'activité des hommes : l'envie ⁴.

Telles sont, condensées et ordonnées, les diverses suggestions que nous rencontrons dans les œuvres de Le Dantec, relatives à l'attitude morale pratique. Il nous faut examiner en dernier lieu, pour compléter, ses considérations originales relatives aux questions de morale sexuelle.

(¹) S. V. 301.

(²) Prob. 187.

(³) Eg. 276.

(⁴) Il est curieux de remarquer que, la même année, Le Dantec écrivait dans un autre ouvrage (« Contre la Métaphysique » p. 98, : « Je ne me soucie guère de travailler à une œuvre qui ne prendra de l'intérêt que longtemps après ma mort ». Il prétend légitimer, il est vrai, cette atti-

tude par la force extraordinaire de sa curiosité : ne devrait-il point alors ajouter à la théorie morale que nous venons de rapporter, que la soumission à un idéal collectif suppose et exige l'absence ou le sacrifice de la curiosité des résultats, et le renoncement à jouir de ces résultats, renoncement auquel il ne sut lui-même se résigner ?

Morale Sexuelle

Les questions relatives à la morale sexuelle sont ordinairement considérées comme les plus délicates à traiter, et ceux qui les abordent abandonnent alors, le plus souvent, par précaution, délicatesse ou timidité, leur méthode critique, pour se soumettre aux convenances pudiques : telle n'est pas l'attitude de Le Dantec, sincère de caractère et positif par habitude professionnelle. « On m'a vivement reproché, avoue-t-il lui-même, cet essai d'explication biologique, et l'on a traité de cynisme un effort désintéressé vers la vérité : c'est que la vérité, dans les affaires sexuelles, ne plait pas à notre hypocrisie naturelle » ¹. L'espèce humaine a une tendance générale à se cacher pour accomplir l'acte sexuel que les animaux exécutent sans mystère, et pour parler des choses qui y ont trait : cette pudeur instinctive, conservée et développée par la tradition, vient sans doute de ce que l'homme, à partir du jour où il s'est attribué la dignité d'être raisonnable, a été humilié de ces mouvements passionnels qui le rendaient momentanément semblable aux autres animaux dont il s'était séparé fièrement ².

Quoiqu'il en soit, le but de Le Dantec n'était point de froisser en rien la pudeur (ne se refuse-t-il pas quelquefois, par réserve, à citer Rabelais? ³), mais uniquement de souligner deux choses : d'une part, l'illogisme des conventions et des préjugés traditionnels relatifs à la morale sexuelle, car « l'acte sexuel est une nécessité physiologique comme le boire et le manger et il n'a pas plus d'importance philosophique » ⁴, et d'autre part, les cruelles conséquences de ces préjugés ou de la sévérité qu'ils engendrent : « cela me serait bien égal, dit-il, si cela ne conduisait pas tant de malheureuses victimes au désespoir et à la mort » ⁵. Il a voulu montrer enfin, accessoire-

(¹) S. V. 294.

(²) Eg. 174.

(³) Eg. 179.

(⁴) Sav. 76.

(⁵) Sav. 65-69-234.

ment, « que l'on peut parler des manifestations les plus élevées de l'activité humaine, dans le langage ordinaire de la pathologie cellulaire ». ¹

Ainsi, envisageant d'abord et surtout la question au point de vue du biologiste, il est amené à formuler cependant des thèses psychologiques sur « l'amour », et en même temps, des conclusions morales : c'est même le seul sujet sur lequel il donne quelques conseils positifs, au lieu de laisser seulement entrevoir les conséquences logiques de ses théories. Il aborde la question plus spécialement en quatre passages : dans « Les influences ancestrales » (p. 284 à 288),

« L'Egoïsme » (p. 167, à 183),

« La science de la vie » (p. 287 à 299),

« Savoir » (p. 63 à 83, 92 à 95).

Nous avons cru logique d'ordonner les remarques sans suite rigoureuse contenues dans ces chapitres, selon le plan suivant :

- 1° Biologie de l'amour ;
- 2° Psychologie de l'amour ;
- 3° Le problème de la reproduction ;
- 4° Le mariage.

Biologie de l'amour

Deux éléments de sexe opposé et de même espèce sont complémentaires et se complètent en effet dans l'acte de la fécondation : telle est l'hypothèse qui permet de concevoir par de simples comparaisons physiques l'attraction sexuelle qui se manifeste dans toutes les espèces vivantes entre éléments de sexe contraire ², attraction qu'on peut presque identifier à celle des électricités de nom contraire ³.

Chez les animaux les plus élevés en organisation, les pro-

(¹) S. V. 299.

(²) Infl. 285-Tr. 134, etc.

(³) Eg. 169.

duits mâles sont déposés dans une cavité spéciale où ils ont des chances de rencontrer les produits femelles plus facilement que s'ils étaient épandus, même en grand nombre, dans l'ambiance, comme cela arrive dans certaines espèces. « Quelle est l'origine ancestrale de cette particularité ? Mystère » ¹. Une seule chose est certaine, c'est que l'habitude de la copulation n'est pas générale, donc qu'elle n'est ni fondamentale *ni obligatoire*, bien que les appétits copulateurs et les mouvements qui réalisent la copulation soient devenus naturels chez les individus : l'amour se trouve être aujourd'hui « affaire d'épiderme et de contact voluptueux » ².

Cependant, tout en considérant comme un mystère l'origine de l'habitude de la copulation et des organes qu'elle suppose, Le Dantec s'efforce de l'éclaircir et propose à ce sujet une hypothèse originale. La glande génitale, où se produisent les éléments sexuels mûrs, se comporte comme un parasite à l'égard de son hôte ³ : la présence d'une accumulation de produits sexuels dans un individu lui est douloureuse et nuisible ⁴ ; « ces pauvres choses incomplètes que sont les gamètes mûres » répandent dans l'organisme où ils sont logés, des poisons particuliers qui donnent à cet organisme « la sensation bizarre d'être quelque chose d'incomplet » ⁵ : il y a rupture de l'équilibre général, état morbide ⁶, empoisonnement ⁷, tant que les gamètes ne sont pas expulsés de l'organisme.

Or, l'évacuation salulaire ne se faisant pas naturellement, mais se trouvant aidée par l'attraction des produits de sexe opposé, le mâle, chez certaines espèces ancestrales, cherchait peut-être un soulagement dans le voisinage de la femelle, voisinage qu'il s'efforçait de rendre plus immédiat, en se servant des organes qu'il avait à sa disposition. C'est ainsi que, vraisemblablement, les « caractères sexuels secondaires » (organes génitaux) des espèces copulatrices ont pris peu à

(¹) Infl. 286.

(²) Infl. 288.

(³) Infl. 285.

(⁴) Id. 286, note.

(⁵) Eg. 169.

(⁶) Id. 174.

(⁷) Id. 71.

peu cette apparence d'instruments complémentaires¹ au point de vue morphologique² : les structures du mâle et de la femelle se sont modifiées de façons correspondantes³, grâce à la sélection naturelle⁴.

C'est aussi grâce à ce processus devenu habituel que le malaise primitif du mâle, lors de la maturation sexuelle, a pu se transformer, par évolution, en une attraction régulière vers la femelle, l'instinct sexuel, attraction qui a quelque chose de commun avec les notions métaphysiques nées des habitudes sociales⁵.

En effet, cette attraction est, en soi, parfaitement inutile à l'individu, ou du moins, elle a revêtu un caractère despotique, tyrannique, qu'elle ne méritait point, en devenant le « désir »⁶, et elle a engendré une regrettable concurrence entre les mâles : « la lutte pour les femelles »⁷. Au fond, le seul fait primitif important, donc le seul souci de l'individu mâle, est l'expulsion des gamètes et nullement la fécondation des gamètes de sexe opposé⁸ : l'existence de l'homosexualité, les ardeurs désespérées du berger Corydon de Virgile, uniquement en mal de contact voluptueux, en sont une preuve⁹. De même, les mâles ignorent, dans la plupart des espèces animales, que la copulation désirée sera suivie d'un effet reproducteur¹⁰ ; si l'attraction sexuelle s'est généralisée chez quantités d'espèces, c'est donc uniquement parce que la sélection naturelle fixe les caractères utiles à l'espèce. C'est seulement à une période relativement récente que quelques espèces ont compris, grâce à leur intelligence particu-

(¹) Infl. 287.

(²) Eg. 171.

(³) Id. 172.

(⁴) Infl. 287.

(⁵) Eg. 171.

(⁶) Eg. 171-S. V. 294.

(⁷) Eg. 176. — L'auteur fait à ce sujet les remarques suivantes : Pour l'attribution de la récompense auprès de laquelle pâlisent toutes les autres récompenses, c'est la jolie femme, non la femme *vertueuse* qui est choisie comme juge, d'après sa capacité

d'excitation sexuelle. Il est donc naturel qu'à son tour elle choisisse d'après l'appétit sexuel qu'elle éprouve en présence des candidats (Eg. 178) (car, si une femme s'éprend d'un homme, ce n'est pas en effet, parce qu'il est bon et honnête, citoyen) : ainsi (Prob. 177 Eg. 182.) la vertu est ordinairement méconnue des deux côtés.

(⁸) Id. 171.

(⁹) Infl. 288-S. V. 282.

(¹⁰) Eg. 173.

lière, l'inutilité *individuelle* de l'accouplement, et elles auraient pu s'adonner au péché d'Onan si l'instinct sexuel n'était fixé profondément, grâce à son ancienneté, engendrant chez nous un dégoût profond pour cette pratique ¹.

Psychologie de l'amour

Ainsi, ni l'onanisme, ni la chasteté mystique qui engendre une folie plus durable que celle de l'excitation sexuelle ², n'ont pu détourner l'homme de la femme : « malgré des siècles de vie sociale, malgré la Science qui est la gloire de l'humanité, notre pauvre espèce est restée soumise à cette folie sexuelle plus forte que tout » ³. Nous avons beau savoir quelle est l'origine ancestrale de l'amour, cela ne nous empêche pas d'être amoureux, et la logique n'y peut rien ⁴ : l'excitation sexuelle est « un état morbide qui annihile provisoirement le gouvernail de la raison » ⁵.

Ce trouble se trouve aggravé par suite de plusieurs complications : de même que les déformations sentimentales de la conscience morale se sont greffées sur l'égoïsme primitif, de même à l'instinct sexuel se mêlent aujourd'hui, par suite d'une évolution sociale prolongée, d'autres déformations sentimentales qui ne présentent avec lui aucun rapport originel ⁶, et qui le rendent méconnaissable ⁷ : sentiment moral, sentiment religieux, sentiment du beau, etc. Ces sentiments réalisent, « indépendamment de toute consécration reproductrice ou même voluptueuse, la plus haute chimère dont s'enorgueillisse la folie humaine : l'amour pur, l'amour céleste des nonnes et des saints » ⁸, l'amour platonique qui peut se manifester très violemment, même chez des enfants impubères ⁹, l'amour maternel aussi qui oublie son origine

(¹) Eg. 172-H. S. 201.

(²) Eg. 175.

(³) Eg. 175.

(⁴) Ath 100-Sav. 82.

(⁵) Eg. 174.

(⁶) S. V. 294.

(⁷) Eg. 183.

(⁸) Infl. 288.

(⁹) S. V. 293.

première, le souci qu'avaient les femelles de mammifères de se débarrasser de leur lait ¹.

Ainsi, loin de se refuser à reconnaître l'existence des formes nobles de l'amour, loin de les réduire aux formes inférieures de l'instinct, comme on pourrait s'y attendre et comme le laisse croire parfois la forme équivoque de son exposé, Le Dantec s'inscrit en faux contre la confusion qui s'est établie progressivement dans la mentalité des hommes, entre deux phénomènes essentiellement différents : le désir sexuel et « la possession par l'image » ², c'est-à-dire « la possession... de la mentalité d'un corps vivant par l'image visuelle, tactile ou auditive d'un autre être également individualisé » ³, (cette définition n'est point donnée dans le développement principal, mais au hasard des développements d'un autre volume), par son geste, son caractère, sa tournure d'esprit, etc. ⁴.

Il analyse cette dernière manifestation, à part et en véritable psychologue dans « La science de la vie » : la possession par l'image est l'une des maladies les plus graves et les plus douloureuses que puisse éprouver un homme, surtout lorsque l'image est celle d'un de ses congénères, d'une femme comme cela a lieu d'ordinaire. Cette possession « commence le plus souvent par une série d'impressions agréables, qui la rendent plus redoutable parce qu'elles empêchent de faire un effort pour l'éviter » ⁵. Ces impressions agréables qui sont également à la base de la haine, nous mènent le plus souvent à la forme amoureuse ; elles n'en engendrent pas moins, comme la haine, des drames terribles, parce que les cas de possession réciproque, tels que celui de Tristan et d'Yseult, sont infiniment rares ⁶.

Dans une analyse biologique « cruelle » ⁷, Le Dantec compare cette « intoxication » ⁸, cet envahissement d'un indi-

(¹) Infl. 288, note. Eg. 78-186.

(²) S. V. 293.

(³) Méta. 101.

(⁴) S. V. 282.

(⁵) S. V. 281-291.

(⁶) Id. 285.

(⁷) Id. 292.

(⁸) Id. 285.

vidu par l'image précise d'un autre être, au rayonnement diastatique de la levure de bière attaquant les bactéries logées dans le moût qu'elle envahit ¹ ; là aussi il y a « immunité » ou, au contraire, « réceptivité » de l'individu à l'égard de l'image, comme dans les luttes entre microbes. Un sujet peut fréquenter longtemps un autre de son espèce (état d'immunité) et se trouver, un jour, brusquement envahi par l'image de cet être (état de réceptivité) : il est alors immunisé pour un certain temps, par saturation, contre toute possession par un congénère autre que le premier ². L'homme jeune en particulier, lorsqu'il n'a encore jamais été envahi, sera saturé par sa première infection : l'amour est alors pour lui une question de hasard, de premier occupant. En fait, les premières possessions sont les plus durables et peuvent parfois être définitives, hantant douloureusement leur victime jusqu'à la mort.

Une première conclusion morale se dégage de ce fait : « Dans la crainte d'un sort pareil, tout homme qui se sent capable d'éprouver pour une femme une de ces passions mortelles, devrait la fuir dès la première rencontre et ne plus la revoir » ³.

Enfin, Le Dantec remarque un autre fait : c'est par erreur que nous confondons, lorsque nous les subissons à la fois, les deux intoxications absolument distinctes : l'intoxication sexuelle par maturité des gamètes, et la possession par l'image ⁴ ; la première nous est personnelle et dépend de nous seuls ; nous pourrions donc la guérir logiquement avec n'importe quelle personne, si nous ne commettions cette seconde erreur de considérer la volupté comme secondaire par rapport à la possession par l'image, qui nous porte à l'exclusivisme sexuel et à la jalousie ⁵.

Quoi qu'il en soit, il faut, en dernier ressort, nous résigner à l'amour ! ⁶

(¹) Id. 276-283.

(²) S. V. 287.

(³) S. V. 291.

(⁴) Id. 296

(⁵) S. V. 296. Sav. 82.

(⁶) Eg. 475.

Le problème de la reproduction

Le Dantec reconnaît que toucher, par ailleurs, au problème de la reproduction, risque toujours de soulever la colère des « honnêtes gens » et des « gens à courte vue »¹. Il entreprend cependant d'en discuter l'énoncé en tenant compte de ce que la guerre nous a appris touchant la non valeur de la morale ».

Deux sortes d'arguments sont invoqués par les partisans de la reproduction à outrance ; arguments *religieux* d'abord : humiliés des mouvements de l'amour sexuel, « ils ont trouvé une sauvegarde de leur dignité dans la noblesse du résultat obtenu », la procréation² ; le mysticisme des anciens biologistes a même conduit à attribuer aux éléments reproducteurs, une noblesse particulière³ ; on a fait une loi religieuse du mot de Moïse : « croissez et multipliez », considérant comme un péché l'acte sexuel qui n'a pas pour but la reproduction⁴. En second lieu, ils font dépendre la question d'un problème *national* : « Si nous n'avons pas beaucoup d'enfants, nos voisins en auront plus que nous, donc, plus de chair à canon et il nous battront »⁵.

Le Dantec prétend n'avoir aucune réponse à proposer, le problème étant trop complexe à ses yeux⁶, mais il n'en formule pas moins, çà-et-là, des idées qui tiennent lieu de réponse. Quoiqu'en aient pu penser les philosophes, la conservation de l'espèce est, selon lui, nous l'avons dit, le moindre souci des individus⁷. N'est-il donc point dangereux pour la conservation de l'espèce, que les hommes soient au courant de la manière dont l'espèce se conserve ?⁸ Vaudrait-il mieux que les enfants, qui ne l'apprennent que grâce à la tradition, l'ignorassent toujours ?⁹. En effet, « connaître

(¹) Sav. 92.

(²) Eg. 175.

(³) S. V. 186. Méc. 129.

(⁴) Eg. 175. Sav. 93.

(⁵) Sav. 93.

(⁶) Sav. 95.

(⁷) Eg. 173.

(⁸) Id. 174.

(⁹) Ath. 111.

une loi naturelle, c'est apprendre le moyen de la tourner, en évitant les conditions dans lesquelles elle s'applique » ¹.

Théoriquement, la reproduction n'est pas une loi naturelle puisqu'elle n'est pas inélectulable : « reproduisez vous, et vous aurez des descendants ; ne vous reproduisez pas, et vous n'en aurez pas : c'est à celà que se résume la loi de reproduction. » « Je ne vois pas là, conclut-il théoriquement, quelque chose qui puisse donner naissance à cette nécessité métaphysique, à ce devoir de reproduction » ².

Pratiquement du reste, les effets dangereux de cette « science de la reproduction » ne se sont pas fait sentir jusqu'à présent : le nombre des hommes n'a point cessé de s'accroître, le jour où l'homme a appris que sa copulation était reproductrice ; c'est que la sélection naturelle fixe fortement les caractères utiles à l'espèce, et que la folie sexuelle est toujours la plus forte ³. Il naît à chaque instant, bien plus d'êtres qu'il n'en peut vivre ⁴, la terre entière est couverte d'hommes, et les autres espèces animales n'ont plus de domaine ⁵ : leur nombre menace même de déborder les capacités alimentaires du globe ⁶.

Cependant, cette échéance redoutable reste éloignée, car il y a encore de vastes territoires à mettre en valeur ⁷ : il n'y a donc pas lieu de limiter et de réglementer, comme le prétendait Malthus, la procréation des hommes ⁸, car leur multiplication prépare des guerres prochaines, et la guerre est indispensable, rappelons-le, pour entretenir la vie.

Par contre, il n'y a pas lieu non plus, comme le veulent les nationalistes, de repeupler à outrance, systématiquement, car si tous les ménages de chaque nation « se mettent à avoir six enfants, la vie sera impossible pour tous les hommes avant peu » ⁹. Ainsi, Le Dantec ne sait quel parti prendre et il déclare que « tout cela est bien compliqué » ¹⁰ ; il n'ose point

(¹) H S. 201.

(²) S C. 201.

(³) Eg. 218.

(⁴) Infl. 47.

(⁵) Sav. 93.

(⁶) Eg. 100.

(⁷) Id. 231

(⁸) Id. 218.

(⁹) Sav. 94

(¹⁰) Id.

prendre parti contre l'intérêt national, qui se trouve être celui de son pays, victime de la dépopulation ¹, et il ne veut point cependant abandonner les conclusions que lui impose sa logique scientifique.

Heureusement, la nature se charge de nous imposer elle-même, comme toujours, sa solution : cette affaire ne ressortit point à la morale, c'est une question de fait économique et biologique ² d'une part, nous l'avons dit ; la force de l'instinct est assez grande pour assurer la pérennité de l'espèce dans son ensemble. D'autre part, la paléontologie nous fournit un curieux exemple de ce qui arrive aux espèces trop prolifiques : à toutes les époques géologiques, nous constatons leur disparition brusque, sans la moindre descendance, tribolites, blastoïdes et cystides à la période primaire, ammonites, bélemnites, grands sauriens à la période secondaire, etc... « Aujourd'hui, ce sont les hommes qui encombre le monde : vont-ils disparaître à leur tour... en s'entretenant comme ils semblent avoir commencé à le faire, (c'est en 1917 !) ou sous l'influence d'une maladie mortelle pour leur espèce ? Voilà une possibilité à laquelle n'ont sans doute pas songé les gens qui préconisent la repopulation à outrance » ³.

Le mariage

Le mariage est, selon Le Dantec, une des déformations sociales les plus primitives de toutes. « D'abord, le mâle a été attiré vers la femelle par un appétit sexuel et, si cet appétit sexuel a été réciproque, si surtout il a été durable, comme cela a lieu dans l'espèce humaine qui n'a pas une période annuelle de rut, mais qui fornique en toute saison, une première association a été réalisée entre le mâle et la femelle » ⁴. Tels sont les termes positifs dont se sert notre auteur en abordant la question de la famille, type de toute société ⁵. Si

(¹) Sav. 94. Eg. 217.

(²) Sav. 94.

(³) Sav. 95.

(⁴) Eg. 78.

(⁵) Eg. 126

deux conjoints s'unissent, c'est avant tout « parce qu'ils ont besoin de satisfaire l'un et l'autre, sous l'égide des lois, le besoin sexuel qui naît en eux après la puberté ». Cependant, ils n'avouent pas ce véritable motif, déclarant au contraire, nouvelle forme de l'hypocrisie universelle, qu' « on se marie dans le but sacré de fonder une famille, et (que) c'est sur la famille, chose respectable entre toutes, que repose... la société » ¹.

Ainsi, les conventions humaines relatives à la question sexuelle se trouvent au premier plan dans toutes les législations ², d'autant plus que les douleurs qui viennent des accidents rencontrés dans ce domaine sont les plus terribles. « Les hommes, plus intelligents que les coqs, aiment à jouir en paix de leurs conquêtes » ³ : et ils ont « le désir de la perennité dans la possession » ⁴ ; aussi, considérant qu'une victoire momentanée lui donne des droits définitifs sur la femme qui l'a jugé digne de faveur un jour, un individu se fait le propriétaire d'un autre individu, réalisant ainsi « une monstruosité biologique ». De plus, le mariage, né d'une attraction sexuelle momentanée, est devenu une association d'intérêts quand il a fallu nourrir les enfants et les défendre contre l'ennemi commun. Lorsque l'amour continue à exister entre le père et la mère, les liens sociaux en sont resserrés d'autant ⁵, mais le fait est rare car « le sentiment amoureux qui résulte de l'appétit sexuel s'émousse par l'habitude de la possession » ⁶. Ils pourraient, il est vrai, « rester d'excellents associés » si un danger ne les menaçait : l'attraction sexuelle affaiblie en eux peut se réveiller chez l'un d'eux pour un individu étranger au ménage, entraînant diverses conséquences fatales, négligence des devoirs familiaux de la part de l'amoureux adultère ⁷, jalousie de la part de l'autre conjoint ⁸. C'est pourquoi les législations ont condamné l'adultère.

(¹) Sav. 73-64.

(²) Sav. 65.

(³) Sav. 66.

(⁴) Id. 68.

(⁵) Eg. 180.

(⁶) Id. 181.

(⁷) Eg. 180.

(⁸) Sav. 32.

Cependant, cet état de choses entraîne d'autres conséquences pénibles : d'abord, si les deux conjoints, doués de l'illusion de la liberté, ont foi en la perennité des « conventions librement passées entre animaux »¹, ils resteront « rivés à une chaîne détestée » et se haïront secrètement avec hypocrisie, tout en sauvant les apparences, et en se livrant à l'adultère en cachette². Si au contraire, affranchis des préjugés moraux, deux divorcés se remarient sans le concours du prêtre, « ils sont montrés au doigt et tenus à l'écart », en dépit de leur vie peut-être irréprochable³.

Enfin, considérant le mariage comme la seule forme légale de l'amour et la plus sainte de nos institutions morales⁴, « nous mettons au ban de la société des hommes, les gens les plus inoffensifs »⁵ et les traitons de façon impitoyable : c'est ainsi que les malheureuses filles-mères⁶ en arrivent parfois au désespoir et à la mort⁷. Ce n'est pas là le seul illogisme de cette institution : des nécessités d'ordre financier⁸ présidant à la conclusion de ce contrat d'association sexuelle⁹, par ailleurs, le nombre d'hommes ayant diminué considérablement par suite de la boucherie de la guerre¹⁰, des milliers de jeunes filles se trouvent privées de conjoint officiel. De là découle le désespoir et la misère physiologique des jeunes filles privées d'un facteur vital indispensable¹¹, et qui deviennent, par une dégénérescence monstrueuse, les « vieilles filles », les vierges rances et vindicatives qui passent leur vie dans les églises et jettent la pierre à tout ce qui fait la vie normale, la vie physiologique de la jeunesse »¹².

Tel est le bilan de cette belle institution sociale, et Le Dantec peut conclure avec humour : dans la société des abeilles, « les ouvrières ne font pas l'amour, cela simplifie bien les choses ! »¹³ Cependant, malgré tous ses vices, le ma-

(¹) Sav. 67.

(²) Id. 68-69.

(³) Id. 69.

(⁴) Sav. 72.

(⁵) Id. 224.

(⁶) Id. 71.

(⁷) Id. 65.

(⁸) Id. 73.

(⁹) Eg. 122.

(¹⁰) Sav. 75.

(¹¹) Id. 73.

(¹²) Id. 74.

(¹³) Eg. 128

riage « continuera sans doute tant qu'il y aura des hommes », en dépit des ratiocinations philosophiques ¹. Ce que désire notre moraliste, du reste, ce n'est point sa suppression, mais seulement que l'on « desserre l'étau cruel » des lois ², que l'on devienne indulgent ³ non seulement pour l'adultère, comme le voulait le Christ, mais pour les jeunes filles comme on l'est pour les garçons ⁴.

En particulier, on ne saurait reprocher à la jeune fille qui n'aura pas trouvé de conjoint pour lui donner l'anneau conjugal assurant un foyer reconnu par la loi, de prendre un conjoint « temporaire et profiteur » pour calmer des besoins dont elle n'est pas responsable ⁵. Le Dantec, qui ne va pas jusqu'à préconiser l'emploi d'engins anti-conceptionnels, regrette seulement la grossesse qui peut s'ensuivre, accident dont la gravité pourrait se trouver atténuée, il est vrai, par l'indulgence de la société et la faculté pour la femme de jouer dans la société un rôle analogue à celui de l'homme ⁶.

Quant au régime intérieur du ménage, il ne peut être bon (ce qui arrive, quoi qu'en ait pensé La Rochefoucauld), que moyennant certaines conditions : la communauté d'orientation de deux êtres « faits pour vivre ensemble éternellement », ou alors la simple communauté d'intelligence résultant soit d'un hasard heureux, soit d'une étude judicieuse antérieure au mariage ⁷.

En l'occurrence, l'intelligence consiste à *« comprendre que la loi morale est toute de surface, et que le lien matrimonial ne crée d'obligations entre les conjoints qu'autant qu'ils trouvent plaisir et avantage à être ensemble »* ⁸. Cette déclaration, qui ressemble assez à un *précepte* moral, est confirmée par cette autre, formulée quelques pages plus loin ⁹ : *« Pourquoi ne pas apprendre aux enfants qu'un être ne peut se considérer, même à la suite d'un consentement momentané, comme le pro-*

(¹) Sav. 73.

(²) Id. 61.

(³) Id. 72-83.

(⁴) Id. 71.

(⁵) Id. 75.

(⁶) Tr. 540.

(⁷) Sav. 67-70.

(⁸) Id. 67.

(⁹) Id. 80.

priétaire d'un autre être ? » et que l'acte sexuel est « la satisfaction d'un besoin naturel qui n'engage à rien aucun de ceux qui s'y livrent par consentement réciproque » ?

CONCLUSIONS

« Il n'y a dans tout cela rien qui choque une raison avertie, et Voltaire n'aurait pas refusé d'écouter un Le Dantec » : tel est le jugement que formule le seul critique connu qui semble avoir vraiment compris la pensée de notre moraliste : Salomon Reinach ¹. Son avis pourra être, croyons nous, celui de bien des savants, s'ils prennent la peine d'approfondir, comme nous avons tenté de le faire dans cet ouvrage, le sens de textes ambigus et mal coordonnés.

Ces défauts secondaires, nous l'avons dit, lui-même les reconnaît loyalement et il ajoute, à la fin de son dernier ouvrage, embrassant toute (son œuvre) comme s'il eût senti l'approche de la mort : « on m'a suivi jusqu'au bout, malgré le négligé indiscutable d'ouvrages écrits à la hâte... La notoriété que j'ai acquise par des œuvres absolument sincères, est indépendante de la valeur même de ces œuvres : elle tient uniquement à l'*attitude* que mon tempérament m'a imposée ² ». Nulle définition ne semble plus exacte et, à tout prendre, outre la valeur incontestable de ses idées, l'attitude dont il parle ne saurait manquer d'être sympathique puisqu'elle s'inspire toujours de la *bonté*. Répétons le : il n'aurait point critiqué avec tant d'âpreté les notions que nous vénérons, Justice, Egalité, Amour, etc., si lui-même ne les avait vénérées avec une passion exceptionnelle, si forte qu'il souffrait de voir prostituer leur nom à des sentiments affectés ; comme le dit M. Bouglé : ³ « le citoyen... ne jouit pas de la paix intérieure si la collectivité est malade, là où il entend faire vivre son idéal ».

« Toutes les morales se ressemblent, écrit un autre moraliste contemporain ⁴, parce qu'elles ont toutes profité de l'expérience de l'humanité et qu'elles sont le fruit d'un certain état de la civilisation » : Le Dantec en effet est bien dans le courant de la pensée du xx^e siècle et son système, trop peu connu des savants moralistes, se place honorablement à côté de celui d'un Guyau.

(¹) Cf. notre bibliogr.

(²) Sav. 216-227.

(³) Op. cit. 197.

(⁴) M. Delacroix, op. cit. p. 73.

On a pu lui reprocher d'enfoncer des portes ouvertes, par exemple lorsqu'il dénonce l'universelle hypocrisie ou l'inégalité universelle : nous pouvons au contraire le féliciter d'avoir mis l'accent sur certains aspects de la moralité courante, que les savants moralistes et les sociologues ont pris l'habitude de négliger, sous prétexte que ces aspects sont familiers à tous : hypocrisie, injustice, mensonge, etc. La vérité de la plupart de ses remarques a été du reste illustrée par les événements mondiaux qui se sont déroulés depuis sa mort, et elles présentent, de ce fait, un intérêt d'actualité : n'est-ce pas lui qui écrivait cette phrase qui en dit long (pour n'en citer qu'une entre mille) : « la guerre se terminera par un transport d'or » ?

Lui reprocherait-on enfin son originalité, sa désinvolture familière et parfois brutale ? Nous répondrions avec Jacob ² que « quelque répugnance que nous inspire l'insociabilité intellectuelle, le parti-pris de ne pas penser comme les autres., la société gagne à laisser se produire les originalités vraies. Elle ne s'améliore jamais... que par l'audace des esprits libres qui se détachent de la pensée et de la pratique commune pour les modifier et les redresser. C'est à des indépendants que la morale, la religion, la science, l'art, l'industrie doivent toutes leurs grandes créations ; ce sont des *originaux* qui meuvent le monde »...

Du reste, malgré des allures anarchistes, Le Dantec restaure, en dernier ressort, les valeurs essentielles de la morale sociale, ce qui constitue un gros échec pour les contempteurs de l'ordre qui auraient pu fonder quelque espoir sur ses doctrines peu sujettes à caution. Loin d'exalter les tendances subversives, tout au plus est-il capable au fond, d'apaiser, comme il le propose ³, les scrupules de conscience excessifs des sujets timorés et doux : c'est là encore une œuvre de bonté !

(¹) « L'Homme enchaîné » art. cité.

(²) « Devoirs » XI-Rieder.

(³) Ath. 219.

Vu : *Le Doyen,*
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris.
S. CHARLETY.

